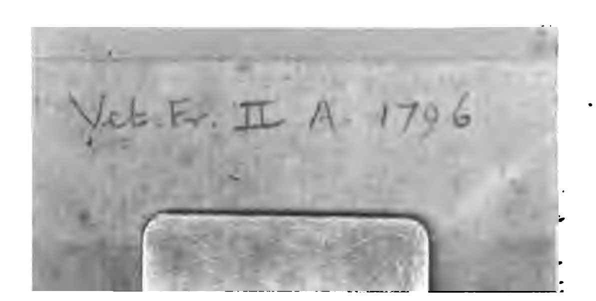
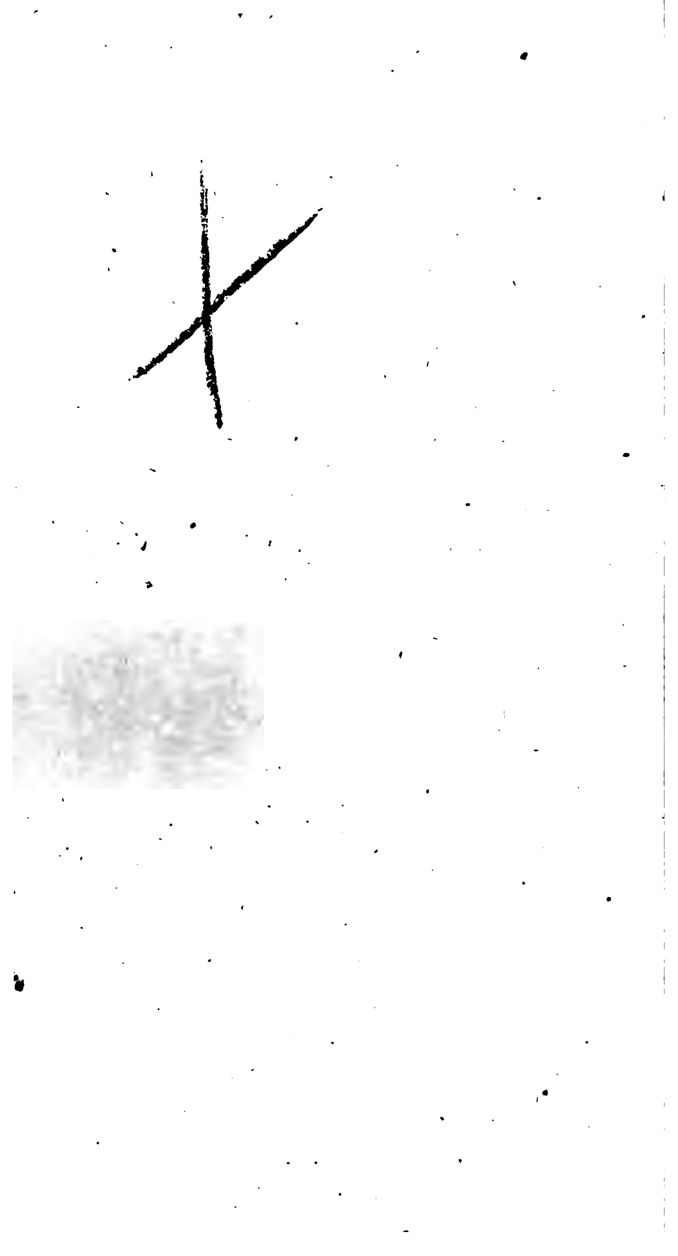





Vet. Fr. II A. 1796



DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET DE SON ÉDUCATION.

Ouvrage Posthume de M. Helvetius.

Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Voltaire Disc. 6. de la nature de l'homme.

TOME PREMIER.

À LONDRES,
Chez la Société Typographique.

M. DCC. LXXIII.

A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

TRÈS-HAUTE

ET TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE II.

IMPÉRATRICE DE TOUTES

LES RUSSIES,

PROTECTRICE DES ARTS

ET DES SCIENCES;

DIGNE PAR SON ESPRIT DE JUGER

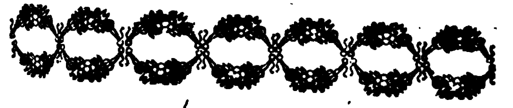
DES ANCIENNES NATIONS,

COMME ELLE EST DIGNE DE GOUVERNER

LA SIENNE.

OFFERT TRÈS-HUMBLEMENT

PAR L'EDITEUR.



PRÉFACE.

L'amour des hommes & de la vérité m'a fait composer cet Ouvrage. Qu'ils se connoissent, qu'ils aient des idées nettes de la Morale! ils seront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être suspectes. Si j'eusse donné ce Livre de mon vivant, je me serois exposé à la persécution & n'aurois accumulé sur moi, ni richesses, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j ai établis dans le livre de l'Esprit, c'est qu'ils m'ont paru les seul raisonnables, les seuls

depuis la publication de mon Livre que les hommes éclairés aient aſſez généralement adoptés.

Ces principes ſe trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet Ouvrage que dans celui de l'Eſprit. La compoſition de ce Livre à réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui ſe ſont trouvées moins étroitement liées à mon ſujet, ſont en notes, tranſportées à la fin de chaque Section. Les ſeules que j'ai conſervées dans le texte ſont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter ſans en allonger & en retarder la marche.

La Section ſeconde eſt la plus chargée de ces notes: c'eſt celle dont les principes plus conteſtés, exi-

exigeoit l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet Ouvrage au Public, j'obſerverai qu'un Ecrit lui paroît mépriſable, ou parce que l'Auteur ne ſe donne pas la peine néceſſaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'eſprit, ou parce qu'enfin il n'eſt pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'eſt plus maintenant que dans les Livres défendus qu'on trouve la vérité; on ment dans les autres. La plupart des Auteurs font dans leurs écrits ce que les gens du monde font dans la converſation: uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce ſoit par des menſonges ou par des vérités.

Tout Ecrivain qui desire la faveur des Puissans & l'estime du moment en doit adopter les idées: il doit avoir l'esprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres & n'écrire que d'après eux: delà le peu d'originalité de la plupart des compositions. Les Livres originaux sont semés çà & là dans la nuit des tems, comme les soleils dans les déserts de l'espace pour en éclaircir l'obscurité. Ces Livres font époque dans l'histoire de l'esprit humain, & c'est de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne serai point le panégyriste de cet Ouvrage: mais j'assurerai le Public que toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai,

vrai, & rien écrit que je n'ai pensé.

Peut-être ai-je encore trop menagé certains préjugés: Je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme auprès de laquelle il n'est, ni grossier, ni flatteur. C'est à la vérité que j'ai consacré mon premier respect; & ce respect donnera sans doute quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai est la disposition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'exposer clairement mes idées; je n'ai point en composant cet Ouvrage, desiré la faveur des Grands. Si ce Livre est mauvais, c'est parce que je suis *sot*. & non parce que je suis *fripon*. Peu d'autres peuvent se rendre ce témoignage.

Cette composition paroîtra hardie à des hommes timides. Il est dans chaque Nation des momens où le mot *prudent* est synonime de *vil*, où l'on ne cite comme sagement pensé, que l'ouvrage servilement écrit.

C'étoit sous un faux nom que je voulois donner ce Livre au Public & le texte en fait foi. C'étoit selon moi l'unique moyen d'échapper à la persécution sans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le tems employé à la composition de l'ouvrage, les maux & le gouvernement de mes Concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remède est devenue incurable : j'ai perdu l'espoir de leur

être

être utile & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce Livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du Deſpotiſme. Elle ne produira donc plus d'Ecrivains célebres. Le propre du Deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre: cette Nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté. C'eſt par la conſomption qu'elle périra. La conquête eſt le ſeul remede à ſes malheurs, & c'eſt le hazard & les circonſtances qui décident de l'efficacité d'un tel remede.

Dans chaque Nation il eſt des momens où les Citoyens incer-

du parti qu'ils doivent prendre ; & suspendus entre un bon & un mauvais gouvernement, éprouvent la soif de l'instruction, où les esprits, si je l'ose dire, préparés & ameublis, peuvent être facilement pénétrés de la rosée de la vérité. Qu'en ce moment un bon Ouvrage paroisse, il peut opérer d'heureuses réformes : mais cet instant passé, les Citoyens insensibles à la gloire, sont par la forme de leur gouvernement invinsiblement entraînés vers l'ignorance & l'abrutissement. Alors les esprits sont la terre endurcie ; l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais sans la féconder. Tel est l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas des lumieres, parce qu'elles

les y seront de jour en jour moins utiles ; parce qu'elles éclaireront les François sur le malheur du Despotisme sans leur procurer le moyen de s'y soustraire.

Le bonheur, comme les Sciences, est, dit-on, voyageur sur la terre. C'est vers le Nord qu'il dirige maintenant sa course. De grands Princes y appellent le génie & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le Midi & le Septentrion de l'Europe. Le Ciel du Sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la superstition & d'un Despotisme Asiatique. Le Ciel du Nord chaque jour s'éclaire & se purifie. Les Catherines II, les Fréderics, veulent se rendre chers à l'humanité ; ils sentent le prix de la vérité : ils encoura-

gent à la dire; ils eſtiment juſqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'eſt à de tels Souverains que je dédie cet Ouvrage: c'eſt par eux que l'Univers doit être éclairé. Les ſoleils du Midi s'éteignent & les aurores du Nord brillent du plus vif éclat. C'eſt du Septentrion que partent maintenant les rayons qui pénetrent juſqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le ſoin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts & de diſcipliner ſes Armées, prouve qu'il veut être l'amour de ſes Sujets, qu'il veut les rendre heureux au dedans & reſpectables au dehors. Son eſtime pour le Roi de Pruſſe préſagea dès ſa plus tendre jeuneſſe ce qu'il ſeroit un jour. On n'a d'eſtime ſentie que pour ſes ſemblables.

TABLE SOMMAIRE.

De l'homme, de ſes facultés intellectuelles & de ſon éducation.

SECTION I.

Que l'éducation nécessairement différente des différens hommes est peut-être la cause de cette inégalité des esprits, jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

Que

quels

SECTION II.

Que tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit.

plus ou moins grande finesse de l'organisation.

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut avoir une idée nette du mot esprit & pour cet effet le distinguer de ce qu'on appelle ame.

CH. II. *Différence entre l'esprit & l'ame.*

CH. III. *Sur quels objets l'esprit agit.*

CH. IV. *Comment l'esprit agit.*

Que toutes ses opérations se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances des divers objets entr'eux & avec nous

Que tout jugement prononcé d'après la comparaison des objets physiques, n'est qu'une pure sensation; qu'il en est de même de tout jugement porté sur les idées abstraites, collectives &c.

CH.

que

Qu'el-

Qu'elles ont par-tout été les mêmes; que les Prêtres ont par les mêmes moyens par-tout accru leur puissance.

CH. XXII. *De l'uniformité des moyens par lesquels les Ministres des fausses Religions conservent leur autorité.*

Il résulte de la comparaison des faits cités dans cette Section, que la finesse plus ou moins grande des sens, ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit: vérité facile à prouver par un autre enchaînement de propositions.

CH. XXIII. *Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.*

Que tout fait simple est à la portée des Esprits les plus communs; qu'en conséquence il n'est point

---

SECTION III.

Des causes de l'inégalité des Esprits.

L'une

L'une eſt le deſir inégal que les hommes ont de s'inſtruire.

L'autre eſt la différence de leur poſition; d'où réſulte celle de leur inſtruction.

CH. II. *Que toute idée neuve eſt un don du hazard.*

Que l'influence du hazard ſur notre éducation eſt plus conſidérable qu'on ne l'imagine: qu'on peut cependant diminuer cette influence.

CH. III. *Des limites à poſer au pouvoir du hazard.*

Que le hazard nous préſente une infinité d'idées; que ces idées ſont ſtériles ſi l'attention ne les féconde.

Que l'attention eſt toujours l'effet d'une paſſion, telle eſt celle de la gloire, de la vérité &c.

CH. IV. *De la ſeconde cauſe de l'inégalité des Eſprits.*

Que les hommes doivent aux paſſions l'attention propre à féconder les idées que le hazard leur

---

SECTION IV.

(comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premieres habitudes.

CH. I. *Du peu d'influence de l'organiſation & du tempérament ſur les paſſions & le caractère des hommes.*

CH. II. *Des changemens survenus dans le caractere des Peuples & des cauſes qui les ont produits.*

CH. III. *Des changemens survenus dans le caractere des Particuliers.*

Qu'ils ſont l'effet d'un changement dans leur poſition, leur intérêt & dans les idées qu'en conſéquence leur ſuggere le ſentiment de l'amour d'eux-mêmes.

CH. IV. *De l'amour de ſoi.*

Que ce ſentiment effet néceſſaire de

pas

CH. XXIV. *Que la découverte des grandes idées est l'effet de la constance dans l'attention.*

Il résulte de cette Section que l'inégalité des esprits ne peut être dans les hommes communément bien organisés qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des positions où le hazard les place.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différens des miens, rapportent à l'inégale perfection des organes des sens,

---

SECTION VI.

CH.

tion du luxe, qu'on ne peut aporter trop de ſoins à l'examen de toute queſtion de cette eſpece, & que l'ignorance eſt d'autant plus funeſte aux Nations que c'eſt uniquement de la bonté de leurs Loix que dépend leur bonheur.

SECTION VII.

Que les vertus & le bonheur d'un Peuple ſont l'effet, non de la ſainteté de ſa Religion, mais de la ſageſſe de ſes Loix.

CH.

Qu'en

SECTION VIII.

De ce qui conſtitue le bonheur des Individus : de la baſe ſur laquelle on doit édifier la félicité Nationale néceſſairement compoſée de toutes les félicités particulieres.

CH.

CH.

les Ouvrages des Arts, dépend moins d'une imitation exacte que d'une imitation perfectionnée de la Nature.

CH. XVIII. *De l'imitation perfectionnée de la Nature.*

Qu'une imitation suppose dans l'homme le pouvoir d'abstraire d'un objet ce qu'il a de défectueux.

CH. XIX. *Du pouvoir d'abstraire.*

Qu'il fournit aux artistes les moyens d'imiter la Nature en l'embellissant.

CH. XX. *De l'impression des Arts d'agrémens sur l'opulent oisif.*

Qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui.

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés; parce qu'ils sont passifs dans presque tous leurs plaisirs.

CH

CH. XXV. *De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſes dans notre mémoire.*

Que ces deux idées y peuvent être diſtinguées : que par ce moyen on rendroit au bonheur une infinité d'hommes auxquels pour être heureux, il ne manque que de ſe croire tels.

Que les vérités ci-deſſus établies ne ſont point de ces principes ſpéculatifs, inapplicables à la pratique.

CH. XXVI. *De l'utilité éloignée de mes principes.*

Que ces principes adoptés par un Prince éclairé & bienfaiſant pourroient devenir le germe d'une Légiſlation neuve, & plus conforme au bonheur de l'humanité.

SECTION IX.

dés vrais principes des Loix, doit exposer les Empires. De la trop funeste indifférence des hommes pour l'examen des vérités morales & politiques. Du nom de vraies ou de fausses donné aux mêmes opinions, selon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles.

CH. I. *De la difficulté de tracer un bon plan de Législation.*

CH. II. *Des premieres questions à se faire, lorsqu'on veut donner de bonnes Loix.*

Que les récompenses accordées aux talens & aux vertus, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompront jamais les mœurs.

CH. V.

SECTION. X.

tion une fois levées le problême de la meilleure éducation possible est résolu.

RECAPITULATION.

Des principales questions traitées dans cet Ouvrage.

Que mon objet dans les quatre Chapitres suivans est de prouver :

CH. I. *L'analogie de mes Opinions avec celles de Locke.*

De faire sentir;

CH. II. *Toute l'importance & l'étendue du principe de la sensibilité physique.*

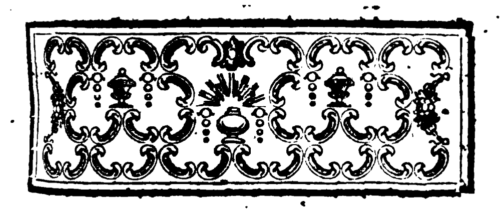
De répondre;

CH. III. *Aux accusations de matérialisme & d'impiété.*

De l'absurdité de ces accusations.

CH. IV. *De l'impossibilité pour tout Moraliste éclairé d'échapper aux censures ecclésiastiques.*

DE



DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET DE SON ÉDUCATION.

CHAPITRE I.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'homme : de ce que peut sur lui l'éducation.

LA ſcience de l'homme priſe dans toute ſon étendue eſt immenſe : ſon

étude longue & pénible. L'homme est un modele exposé à la vue des différens artistes : chacun en considere quelques faces : aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le musicien connoissent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des sons sur les yeux & sur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient ; mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur, &c.

Les Moliere & les La Fontaine ont considéré les hommes sous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philosophe en fait, son objet est leur bonheur. Ce bonheur est dépendant & des loix sous lesquelles ils vivent & des instructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces instructions suppose la connoissance préli-

préliminaire du cœur, de l'esprit humain, de leurs diverses opérations, enfin des obstacles qui s'opposent aux progrès des sciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoissance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux! Le philosophe doit donc s'élever jusqu'au principe simple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs passions, ce principe seul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent se porter leurs loix & leurs instructions, & lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le livre de l'*Esprit* me paroît toujours vraie; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractere des hommes & des peu-

ples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'eſt tout ce qu'on m'a accordé.

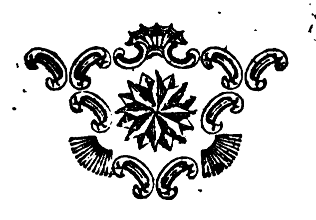
L'examen de cette opinion ſera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'inſtruire & le rendre heureux, il faut ſavoir de quelle inſtruction, & de quel bonheur il eſt ſuſceptible.

Avant d'entrer en matiere, je dirai un mot

1°. De l'importance de cette question.

2°. De la fauſſe ſcience à laquelle on donne encore le nom d'éducation.

3°. De la ſécchereſſe du ſujet & de la difficulté de le traiter.



CHA-

CHAPITRE II.

Importance de cette question.

S'IL eſt vrai que les talens & les vertus d'un peuple aſſurent & ſa puiſſance & ſon bonheur, nulle queſtion plus importante que celle-ci.

SAVOIR.

Si dans chaque Individu les talens & les vertus ſont l'effet de ſon organiſation ou de l'inſtruction qu'on lui donne. Je ſuis de cette derniere opinion & me propoſe de prouver ici ce qui n'eſt peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Eſprit.*

Si je démontrois que l'homme n'eſt vraiment que le produit de ſon éducation, j'aurois ſans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles ſauroient qu'elles ont entre leurs mains l'in-

l'inſtrument de leur grandeur & de leur félicité, & que pour être heureuſes & puiſſantes, il ne s'agit que de perfectionner la ſcience de l'éducation.

Par quel moyen découvrir ſi l'homme eſt en effet le produit de ſon inſtruction? par un examen approfondi de cette queſtion. Cet examen n'en donnât-il pas la ſolution, il faudroit encore le faire: il ſeroit utile, il nous néceſſiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'eſt que trop ſouvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvemens de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoiſſance, qu'on ne s'étonne point ſi les mouvemens ſont ſouvent ſi contraires à ceux que le légiſlateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il gliſſé quelques erreurs, eſt toujours un ouvrage précieux.

Quelle maſſe de lumieres la connoiſſance

noiſſance de l'homme ne jetteroit-elle pas ſur les diverſes parties de l'adminiſtration !

L'habileté de l'écuyer conſiſte à ſavoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dreſſe ; & l'habileté du Miniſtre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La ſcience de l'homme * 1. fait partie de la ſcience du gouvernement. Le Miniſtre doit y joindre celle des affaires * 2. C'eſt alors qu'il peut établir de bonnes loix. —

Que les philoſophes pénetrent donc de plus en plus dans l'abyme du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de ſon mouvement, & que le Miniſtre profitant de leurs découvertes, en faſſe ſelon les tems, les lieux & les circonſtances, une heureuſe application.

Regarde-t-on la connoiſſance de l'homme comme abſolument néceſſaire

Les notes sont au fin de la section, page 116

au législateur? rien de plus important que l'examen d'un problême qui la suppose.

Si les hommes personnellement indifférens à cette question, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils sentiroient que de tous les obstacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'est de regarder les talens & les vertus comme un effet de l'organisation. Nulle opinion ne favorise plus la paresse & la négligence des Instituteurs. Si l'organisation nous fait presqu'en entier ce que nous sommes: à quel titre reprocher au Maître l'ignorance & la stupidité de ses Eleves? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'instruction les torts de la nature? que lui répondre? & lorsqu'on admet un principe, comment en nier la conséquence immédiate.

Au contraire si l'on prouve que les talens & les vertus sont des acquisitions, on aura éveillé l'industrie de ce-

ce même Maître & prévenu sa négligence : on l'aura rendu plus soigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ses disciples.

Le génie plus ardent à perfectionner les instrumens de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talens & de notre sottise. Or qui sait à quel point le génie porteroit alors ses découvertes * 3 ? Ce dont on est sûr, c'est qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation & qu'elle est jusqu'aujourd'hui presqu'entiérement réduite à l'étude de quelques sciences fausses, auxquelles l'ignorance est préférable.





CHAPITRE III.

De la fausse science ou de l'ignorance acquise.

L'HOMME naît ignorant: il ne naît point sot, & ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumières naturelles, il faut de l'art & de la méthode: il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs: il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sottise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse: c'est qu'on y est élevé par de faux savans, qu'on y lit de sots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mauvaise compagnie. Le

bon

bon livre eſt preſque partout le livre défendu * 4. L'eſprit & la raiſon en ſollicite la publication, la bigoterie s'y oppoſe, elle veut commander à l'univers; elle eſt donc intéreſſée à propager la ſottiſe. Ce qu'elle ſe propoſe, c'eſt d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fauſſe ſcience. C'eſt peu que l'homme ſoit ignorant. L'ignorance eſt le point milieu entre la vraie & la fauſſe connoiſſance. L'ignorant eſt autant au deſſus du faux ſavant qu'au deſſous de l'homme d'eſprit. Ce que deſire le ſuperſtitieux, c'eſt que l'homme ſoit abſurde: ce qu'il craint, c'eſt que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le ſoin de l'abrutir? A des ſcholaſtiques. De tous les enfans d'Adam, ce ſont les plus ſtupides & les plus orgueilleux *5. „ Le pur ſcholaſtique, ſelon „ Rabelais, tient entre les hommes la „ place qu'occupe entre les animaux, „ celui qui ne laboure point comme

„ le bœuf; ne porte point le bât com-
„ me la mule, n'aboye point au vo-
„ leur comme le chien; mais qui sem-
„ blable au singe, salit tout, brise
„ tout, mord le passant & nuit à tous".

Le scholastique puissant en mots est foible en raisonnemens: aussi que forme-t-il? des hommes savamment absurdes & *6 orgueilleusement stupides. En fait de stupidité, je l'ai déjà dit, il en est de deux sortes; l'une naturelle, l'autre acquise; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'instruction. Entre ces deux especes d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable? La derniere. L'homme qui ne sait rien peut apprendre; il ne s'agit que d'en allumer en lui le desir. Mais qui sait mal & a par degré perdu sa raison en croyant la perfectionner, a trop chérement acheté sa sottise, pour jamais y renoncer (*a*). L'esprit

(*a*) Un jeune Peintre d'après la mauvaise manie-

prit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance ? il ne s'éleve plus jusqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoissance de ce qu'il savoit est en partie attachée à l'oubli de ce qu'il sait. Pour placer un certain nombre de vérités dans sa mémoire, il faudroit souvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du tems ; & s'il se fait enfin, c'est trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talens divers ne montroient-ils pas dès leur adolescence ? A vingt ans Alexandre déjà homme de Lettres & grand capitaine entreprenoit la conquête de L'Orient. A cet âge les Scipion & les Anni-

maniere de son maître fait un tableau, le présente à Raphaël. Que pensez-vous de ce tableau, lui dit-il, *que vous sauriez bientôt quelque chose*, répond Raphaël, *si vous ne saviez rien.*

Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entreprises. Avant la maturité des ans Pompée vainqueur en Europe, en Asie & en Afrique, remplissoit l'univers de sa gloire. Or comment ces Grecs & ces Romains à la fois hommes de Lettres, Orateurs, Capitaines, hommes d'Etat, se rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & souvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne seroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différens de ceux d'aujourd'hui? leur organisation étoit-elle plus parfaite? non sans doute: car dans les sciences & les arts de la Navigation, de la Physique, de l'Horlogerie, des Mathématiques &c., l'on sait que les modernes l'emportent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si long-tems conservée dans la morale,

la

la politique & la législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des scholastiques, c'étoit à des philosophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître: c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses éleves? aucun. Que desire-t-il? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des superstitieux, d'éjointer, si je l'ose dire, les ailes de leur génie, d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance * 7, & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siecles d'or des scholastiques furent ces siecles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un philosophe Anglois, la superstition commandoit

mandoit à tous les peuples. „ Les „ hommes changés comme Nabucho- „ donosor en brutes & en mules „ étoient scellés, bridés, chargés de „ pesans fardeaux, ils gémissoient sous „ le faix de la superstition; mais en- „ fin quelques-unes des mules venant „ à se cabrer, elles renverserent à la „ fois la charge & le cavalier ".

Nulle réforme à espérer dans l'éducation tant qu'elle sera confiée à des scholastiques. Sous de tels Instituteurs la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs; & les anciens conserveront sur les modernes tant en morale, qu'en politique & en législation, une supériorité qu'ils devront non à la supériorité de l'organisation, mais, comme je l'ai déjà dit, à celle de leur instruction.

J'ai montré le vuide des fausses sciences.

J'ai fait sentir toute l'importance de cet ouvrage.

Il me reste à parler de sa sécheresse.

CHA

CHAPITRE IV.

De la sécheresse de ce sujet & de la difficulté de le traiter.

L'EXAMEN de la question que je me suis proposé exige une discussion fine & approfondie. Toute discussion de cette espece est ennuyeuse.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déjà habitué à la fatigue de l'attention, lise ce livre sans dégoût : je n'en serai pas surpris. Son estime sans doute me suffiroit, si pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord proposé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jetter sur une question aussi grave & aussi sérieuse. Je voudrois éclairer l'homme ordinaire ; & chez presque toutes les nations cet homme est incapable d'attention : ce qui

qui l'applique le dégoûte; c'est surtout en France que ces sortes d'hommes sont les plus communs.

J'ai passé dix ans à Paris; l'esprit de bigoterie & de fanatisme n'y régnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'est maintenant en France l'esprit du jour. Quant aux gens du monde, ils sont de plus en plus indifférens aux ouvrages de raisonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule, *8. qui satisfait leur malignité sans les arracher à leur paresse. Je renonce donc à l'espoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnasse, je ne répandrois jamais assez d'agrément sur un sujet aussi sec, aussi sérieux.

J'observerai cependant que si l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple est moins léger & moins frivole *9. qu'on ne le croit; ou l'esprit de ses savans est très-différent de l'esprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & éle-

vées.

vées. Qu'ils écrivent donc & soient assurés malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront partout de justes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une chose, c'est d'oser quelquefois dédaigner l'estime d'une seule nation, & de se rappeller qu'un esprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des sujets intéressans pour tous les peuples.

Celui que je traite est de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Esprit* que pour les approfondir davantage, les présenter sous un point de vue nouveau & en tirer de nouvelles conséquences.

En Géométrie tout problême non exactement résolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonstration. Il en est de même en morale & en politique.

Qu'on ne se refuse donc pas à l'examen d'une question si importante, & dont la solution d'ailleurs exige l'ex-

position

position de vérités encore peu connues.

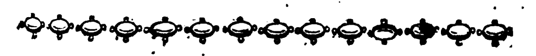
La différence des esprits est-elle l'effet de la différence, ou de l'organisation, ou de l'éducation? c'est l'objet de ma recherche.



SECTION

SECTION I.

L'éducation néceſſairement différente des différens hommes, eſt peut-être la cauſe de cette inégalité des eſprits juſqu'à préſent attribuée à l'inégale perfection des organes.



CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'APRENDS encore : mon inſtruction n'eſt point encore achevée. Quand le ſera-t-elle ? lorſque je n'en ſerai plus ſuſceptible : à ma mort. Le cours de ma

ma vie n'eſt proprement qu'une longue éducation.

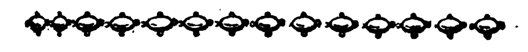
Pour que deux individus reçuſſent préciſément les mêmes inſtructions, que faudroit-il? qu'ils ſe trouvaſſent préciſément dans les mêmes poſitions, dans les mêmes circonſtances. Une telle hypotheſe eſt impoſſible. Il eſt donc évident que perſonne ne reçoit les mêmes inſtructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation juſqu'au terme de notre vie? pourquoi ne la pas fixer au tems ſpécialement conſacré à l'inſtruction, c'eſt-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adoleſcence?

Je veux bien me renfermer dans cet eſpace de tems. Je prouverai pareillement qu'il eſt impoſſible à deux hommes d'acquérir préciſément les mêmes idées.



CHA-



CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'EST à l'inſtant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie qu'il reçoit ſes premieres inſtructions. C'eſt quelquefois dans les flancs où il eſt conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de ſanté. Cependant la mere accouche ; l'enfant s'agite, pouſſe des cris ; la faim l'échauffe ; il ſent un beſoin ; ce beſoin deſſerre ſes levres ; lui fait ſaiſir & ſucer avidement le ſein nouricier. Quelques mois s'écoulent, ſes yeux ſe deſſilent, ſes organes ſe fortifient : ils deviennent peu-à-peu ſuſceptibles de toutes les impreſſions. Alors le ſens de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat

l'odorat, enfin toutes les portes de ſon ame ſont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule & gravent une infinité d'idées (*a*) dans ſa mémoire. Dans ces premiers momens quels peuvent être les vrais inſtituteurs de l'enfance? les diverſes ſenſations qu'elle éprouve. Ce ſont autant d'inſtructions qu'elle reçoit.

A t-on donné à deux enfans le même précepteur, leur a-t-il appris à diſtinguer leurs Lettres, à lire, à réciter leur catéchiſme &c.? on croit leur avoir donné la même éducation. Le philoſophe en juge autrement. Selon lui les vrais précepteurs de l'enfance ſont les objets qui l'environnent: c'eſt à ces Inſtituteurs qu'elle doit preſque toutes ſes idées.

(*a*) Voyez l'éloquent & admirable diſcours de M. de Buffon ſur l'homme.



CHA-

CHAPITRE III.

Des Instituteurs de l'enfance.

UNE courte histoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour? mille sons frappent ses oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ses yeux, & ils ne lui présentent que des objets mal terminés. C'est insensiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à sentir & à rectifier les erreurs d'un sens par un autre sens (*a*).

Toujours

(*a*) Les sens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours sur nous l'impression qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît-elle ronde à une certaine distance? c'est qu'à cette distance les rayons réfléchis de la tour doivent se confondre & me la faire paroitre telle; c'est qu'il est des cas où la forme réelle des objets ne peut être constatée que par le témoignage uniforme de plusieurs sens,

Toujours frappé des mêmes ſenſations à la préſence des mêmes objets, il en acquiert un ſouvenir d'autant plus net, que la même action des objets ſur lui eſt plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de ſon éducation la plus conſidérable.

Cependant l'Enfant grandit: il marche & marche ſeul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conſerver ſon corps dans l'équilibre & à s'aſſurer ſur ſes jambes. Plus les chûtes ſont douloureuſes, plus elles ſont inſtructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'Enfant s'eſt-il fortifié? court-il? eſt-il déjà en état de ſauter les petits canaux qui traverſent & arroſent les boſquets d'un jardin? c'eſt alors que par des eſſais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner ſa ſecouſſe à la largeur de ces canaux.

Une pierre ſe détache-t-elle de leur

pour-

pourtour? la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface? il acquiert en cet instant la premiere idée de la pesanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que par hazard ou par mal-adresse l'un & l'autre tombent sur son pied, l'inégal degré de douleur occasionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux? il apprend que certains corps sont brisés du coup auquel d'autres résistent.

Il n'est donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'Instituteurs chargés de

l'éducation de notre enfance. (*a*).

Mais ces Instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous? non: le hazard n'est exactement le même pour personne; & dans la supposition que ce soit à leur chûte que deux enfans doivent leur adresse à marcher, courir & sauter, je dis qu'il est impossible que leur faisant faire précisément le même nombre de chûtes & de chûtes aussi douloureuses, le hazard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportés deux enfans dans une plaine, un bois, un spectacle, une assemblée, enfin dans une boutique, ces enfans par leur seule position physique, ne seront ni précisément frappés des

(*a*) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'est que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le tems que l'enfant met à parcourir ces divers états? il suffit qu'il les parcoure. Il n'est pas nécessaire que ma narration soit aussi longue que l'enfance de l'homme.

des mêmes objets, ni par conséquent affectés des mêmes sensations. D'ailleurs que de spectacles différens seront par des accidens journaliers sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfans!

Deux freres voyagent avec leurs parens, & pour arriver chez eux ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes. L'aîné suit le Pere par des chemins escarpés & courts. Que voit-il? la nature sous toutes les formes de l'horreur; des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des masses de rochers suspendues sur la tête du voyageur, des abymes sans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrens se précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a suivi sa Mere dans des routes plus fréquentées, où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui? par-tout des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers,

par-tout des vallons où serpentent de ruisseaux, dont les rameaux entrela cés partagent des prairies peuplées de bestiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impressions très-différentes. Or mille hazards de cette espece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'est, pour ainsi dire, qu'un long tissu d'accidens pareils. Qu'on ne se flatte donc jamais de pouvoir donner précisément les mêmes instructions à deux enfans.

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une différence d'instruction occasionnée par quelque légere différence dans les objets environnans? Eh! quoi, ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes & combinées avec celles que deux hommes ont déjà en commun, peut produire de différence dans leur manie totale de voir & de juger?

Au reste je veux que le hazard pr sen

ſente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame eſt préciſément dans la même ſituation, & où ces objets en conſéquence doivent faire ſur eux la même impreſſion ?



CHAPITRE IV.

De la différente impreſſion des objets ſur nous.

QUE des objets différens produiſent ſur nous des ſenſations diverſes, c'eſt un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'eſt que les mêmes objets excitent en nous des impreſſions différentes, ſelon le moment où ils nous ſont préſentés : & c'eſt peut-être à cette différence d'impreſſion, qu'il faut principalement rapporter & la diverſité & la grande inégalité d'eſprit

apperçue entre des hommes, qui nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à peu près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des momens de calme & de repos, où sa surface n'est pas même troublée par le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hazard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention: on en examine plus à loisir les différentes faces & l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hazards de cette espece sont très-communs, sur-tout dans la premiere jeunesse. Un enfant fait une faute & pour le punir on l'enferme dans sa chambre; il y est seul. Que faire? il voit des pots de fleurs sur la fenêtre: il les cueille; il en considere les couleurs, il en observe les nuances; son désœuvrément semble donner

ner plus de finesse au sens de sa vue. Il en est alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a le sens de l'ouïe & du tact plus fin que les autres hommes, c'est qu'il n'est pas distrait comme eux par l'action de la lumiere sur son œil; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'attention que l'Eleve est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux; qui dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard distrait ou un coup d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'est une

punition ou un hazard pareil, qui souvent décide le goût d'un jeune homme ; en fait un Peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoissance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette espece. Or à combien de hazards & d'accidens semblables l'éducation de l'enfance n'est-elle pas soumise ? & comment imaginer qu'elle puisse être la même pour deux Individus ? que d'autres causes d'ailleurs s'opposent à ce que les enfans, soit dans les colleges, soit dans la maison paternelle, reçoivent les mêmes instructions !



CHAPITRE V.

De l'éducation des colleges.

On veut que les enfans aient reçu les mêmes instructions, lorsqu'ils ont été

été élevés dans les mêmes colleges. Mais à quel âge y entrent-ils? à sept ou huit ans. Or à cet âge ils ont déjà chargé leur mémoire d'idées, qui dues en partie au hasard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état, du caractere, de la fortune & des richesses de leurs parens. Faut-il donc s'étonner si les enfans entrés au college avec des idées souvent si différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de science, & si leurs idées déjà acquises se mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les alterent considérablement? des idées ainsi altérées se combinant de nouveau entr'elles, doivent souvent donner des produits inattendus. De là cette inégalité des esprits, & cette diversité de goûts observée dans

les Eleves du même collège. (*a*)

En est-il ainsi de l'éducation domestique?



CHAPITRE VI.

De l'éducation domestique.

CETTE sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle est plus la même. Deux freres élevés chez leurs parens ont le même Précepteur, ont à

(*a*) J'observerai d'ailleurs que c'est au hazard, c'est-à-dire, à ce que le Maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa Gouvernante, ou de son Précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les Classes, feroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

à peu près les mêmes objets sous les yeux; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle? suppose-t-on à cet effet deux freres jumeaux? soit: mais auront-ils eu la même nourice? qu'importe? il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractere de la nourice sur celui du nourrisson? on n'en doutoit pas du moins en Grece, & l'on en est assuré par le cas qu'on y faisoit des nourices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, si le Spartiate encore à la mamelle ne crie point; s'il est inaccessible à la crainte & déjà patient dans la douleur; c'est sa nourice qui le rend tel. Or en France que j'habite, comme en Grece, le choix d'une nourice ne peut donc être indifférent.

Mais je veux que la même nourice ait allaité ces jumeaux & les ait élevés

lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois suffi pour le douer de cette espece d'attention à laquelle il a dû dans la suite la supériorité de son esprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux Individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu. Cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres Instituteurs qu'il est utile de faire connoître. D'ailleurs c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts & nos talens. Cette seconde éducation la moins uniforme & la plus abandonnée au hazard, est en même tems la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHA-



CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adoleſcence.

C'EST au ſortir du college, c'eſt à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adoleſcence. Elle eſt moins la même : elle eſt plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hazard & ſans doute plus importante. L'homme alors eſt aſſiégé par un plus grand nombre de ſenſations. Tout ce qui l'environne le frappe & le frappe vivement.

C'eſt dans l'âge où certaines paſſions s'éveillent, que tous les objets de la nature agiſſent & peſent le plus fortement ſur lui. C'eſt alors qu'il reçoit l'inſtruction la plus efficace, que ſes goûts & ſon caractere ſe fixent, & qu'enfin plus libre & plus lui-même,

les

les passions allumées dans son cœur déterminent ses habitudes & souvent toute la conduite de sa vie.

Dans les enfans la différence de l'esprit & du caractere, n'est pas toujours extrêmement sensible. Occupés du même genre d'études, sommis à la même regle, à la même discipline, & d'ailleurs sans passions, leur extérieur est assez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'est point encore formé, ou est encore imperceptible. Je compare deux enfans à deux hommes assis sur un même tertre, mais dans une direction différente. Qu'ils se levent & suivent en marchant la direction dans laquelle ils se trouvent, ils s'éloigneront insensiblement & se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelqu'accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfans est dans

dans les colleges l'effet de la contrainte. En fortent-ils? la contrainte ceſſe. Alors commence, comme je l'ai dit, la ſeconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus ſoumiſe au hazard, qu'en entrant dans le monde, l'adoleſcent ſe trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or plus les objets environnans ſont multipliés & variés, moins le Pere ou le Maître peut s'aſſurer du réſultat de leur impreſſion; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux Inſtituteurs de l'adoleſcent, ſont la forme du gouvernement ſous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation.

Maîtres & diſciples tout eſt ſoumis à ces Inſtituteurs: ce ſont les principaux: cependant ce ne ſont pas les ſeuls de la jeuneſſe. Au nombre de ces Inſtituteurs je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans

dans le monde ; son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie ; (a) enfin ses amis, ses lectures & ses maîtresses. Or c'est du hazard qu'il tient son état d'opulence ou de pauvreté : le hazard préside au choix de ses sociétés, * 10 de ses amis, de ses lectures & de ses maîtresses. Il nomme donc la plupart de ses Instituteurs. De plus c'est le hazard qui le plaçant dans telles ou telles positions, allume, éteint ou modifie ses goûts & ses passions, & qui par conséquent a la plus grande part à la formation même de son caractère. Le caractere est dans l'homme l'effet immédiat de ses passions, & ses passions sou-

(a) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits? vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit? on s'éclaire ; c'est, me disoit un jour un auteur célebre, au desir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talens. ——

ſouvent l'effet immédiat des ſituations où il ſe trouve.

Les caracteres les plus tranchés ſont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidens. C'eſt d'une infinité de fils de chanvre que ſe compoſent les plus gros cables * 11. Il n'eſt point de changement que le hazard ne puiſſe occaſionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changemens s'operent-ils preſque toujours à ſon inſçu ? c'eſt que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât ſur lui-même l'œil le plus ſévere & le plus obſervateur. Or le plaiſir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté &c., le détournent également de cette obſervation. Tout le diſtrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de reſpect pour ſoi, tant de vénération pour ſa conduite, on la regarde comme le produit de réflexions ſi ſages & ſi profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuſe, & l'on obéit à l'orgueil.

Le

Le hazard a donc sur nôtre éducation une influence nécessaire & considérable. Les événemens de notre vie sont souvent le produit des plus petits hazards. Je sais que cet aveu répugne à notre vanité. Elle suppose toujours de grandes causes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'est pour détruire les illusions de l'orgueil qu'empruntant le secours des faits, je prouverai que c'est aux plus petits accidens, que les Citoyens les plus illustres ont été quelquefois redevables de leurs talens. D'où je conclurai que le hazard agissant de la même maniere sur tous les hommes, si ses effets sur les esprits ordinaires sont moins remarqués, c'est uniquement parce que ces sortes d'esprits sont moins remarquables.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Des hazards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

Pour premier exemple je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mere avoit un Directeur: il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'antichambre. La mere rendoit de fréquentes visites à ce Directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'antichambre. C'est-là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui, tandis que sa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut: comme dans l'état de désœuvrément il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mou-

mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrainement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, devine le reste; projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès; son goût pour les mécaniques se décide; ses talens se développent, & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du flûteur automate.

Un hazard de la même espece alluma le génie de Milton. Cromwel meurt: son fils lui succede: il est chassé de l'Angleterre. Milton partage son infortune, perd la place de Secretaire du Protecteur; il est emprisonné, puis rela-

relâché, puis forcé de s'exiler. Il se retire enfin à la campagne & là dans le loisir de la retraite & de la disgrace, il compose le poëme, qui projetté dans sa jeunesse, l'a placé au rang des plus grands hommes. —

Si Shakespear eût, comme son pere, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce & sa province; s'il ne se fût point associé à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été poursuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre * 12, il ne se fût pas fait auteur, le sensé Shakespear n'eût jamais été le célebre Shakespear; & quelqu'habileté qu'il eût porté dans son commerce de laine, son nom n'eût point illustré l'Angleterre.

C'est un hasard à peu près sembla-

ble qui décida le goût de Moliere pour le Théatre. Son grand-pere aimoit la Comédie, il l'y menoit souvent, le jeune homme vivoit dans la dissipation: le pere s'en appercevant demande en colere, si l'on veut faire de son fils un Comédien. *Plût-à-Dieu!* répond le grand-pere, *qu'il fût aussi bon acteur que Montrose.* Ce mot frappe le jeune Moliere: il prend en dégoût son métier; & la France doit son plus grand Comique au hazard de cette réponse. Moliere tapissier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation.

Corneille aime: il fait des vers pour sa maîtresse, devient Poëte, compose Mélite, puis Cinna, Rodogune &c. il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille sage fut resté avocat: il eût composé des factures oubliées comme les causes qu'il eût défendu. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mere, la mort

de

de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont en des genres différens, donné cinq hommes illustres à l'Europe (*a*).

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les écrivains célebres par leurs talens, & redevables de ces talens à de semblables hasards. Plusieurs philosophes adoptent sur ce point mon opinion. M. Bonnet (*b*), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, sélon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science; mais

(*a*) On dira sans doute que de semblables hasard ne produisent de tels effets que sur des hommes organisés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la section suivante.

(*b*) Voyez son essai analytique des facultés de l'ame.

mais à quoi rapporter cette attention? au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or ce goût n'est pas un pur don de la nature (*a*). Naît-on sans idées? on nait aussi sans goût. On peut donc les regarder comme des acquisitions (*b*) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'événemens ou de hazards à peu près pareils à ceux que j'ai cités * 14.

M. Rousseau n'est pas de cet avis. Lui

(*a*) Si les enfans ont rarement le goût qu'on veut leur inspirer, c'est la faute de leurs Instituteurs, & non celle de leur organisation.

(*b*) La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer & de combiner. En effet toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports, que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la section suivante, ce qu'est en nous cette faculté.

Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hazard.

En entrant dans le monde la fortune l'attache à la suite d'un Ambassadeur. Une tracasserie avec ce Ministre lui fait abandonner la carriere politique * 15. & suivre celle des arts & des sciences; il a le choix entre l'éloquence & la musique. Egalement propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque tems incertain : un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre espece eût pu en faire un Musicien. Qui sait si les faveurs d'une belle Cantatrice n'eussent pas produit en lui cet effet. * 16. Nul ne peut du moins assurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rousseau dans la carriere de l'éloquence ? c'est son secret; je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en ce genre son

premier ſuccès ſuffiſoit pour fixer ſon choix.

L'académie de Dijon avoit propoſé un prix d'éloquence. Le ſujet étoit bizarre (*a*). Il s'agiſſoit de ſavoir, *ſi les ſciences étoient plus nuiſibles qu'utiles à la ſociété*. La ſeule maniere piquante de traiter cette queſtion, c'étoit de prendre parti contre les ſciences. M. Rousſeau le ſentit. Il fit ſur ce plan un diſcours éloquent qui méritoit de grands éloges & qui les obtint. Ce ſuccès fit époque dans ſa vie. De là ſa gloire, ſes infortunes & ſes paradoxes.

Frappé des beautés de ſon propre diſcours, les maximes de l'orateur * 17 deviennent bientôt celles du philoſophe; & de ce moment livré à l'amour du

(*a*) Celui qui propoſa ce prix crut apparemment que le ſeul moyen d'être auſſi eſtimable que tout autre, c'eſt que tout autre fût auſſi ignorant que lui.

du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il pour défendre son opinion, soutenir que l'homme absolument brute, l'homme sans art, sans industrie & inférieur à tout sauvage connu, est cependant, & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amsterdam? il le soutient.

Dupe de sa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philosophe, & ses erreurs deviennent les conséquences de son premier succès. De moindres causes ont souvent produit de plus grands effets. Aigri ensuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la singularité, M. Rousseau quitte Paris & ses amis. Il se retire à Montmorenci * 18. Il y compose, y publie son Emile, y est poursuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocrisie. Estimé de toute l'Europe pour son éloquence, il est persécuté en France. On lui applique ce passage; *cruciatur ubi est, lau-*

datur ubi non est (*a*). Obligé enfin de se retirer en Suisse, de plus en plus irrité contre la persécution, il y écrit la fameuse lettre adressée à l'archevêque de Paris; & c'est ainsi que toutes les idées d'un homme, toute sa gloire & ses infortunes, se trouvent souvent enchaînées par le pouvoir invisible d'un premier événement. M. Rousseau, ainsi qu'une infinité d'hommes illustres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvres du hazard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à considérer les causes auxquelles les grands hommes ont été si souvent redevables de leurs talens: mon sujet m'y forçoit. Je ne me suis point appesanti sur les détails. Je savois qu'amoureux des grands talens, peu importe au public les petites causes

(*a*) Cette sentence est appliquable à presque tous les philosophes dont les écrits ont obtenu l'estime publique.

ses qui les produisent. Je vois avec plaisir un fleuve rouler majestueusement ses flots à travers la plaine: mais c'est avec effort que mon imagination remonte jusqu'à ses sources, pour y rassembler le volume des eaux nécessaires à son cours. C'est en masse que les objets se présentent à nous: c'est avec peine qu'on se prête à leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comete qui traverse impétueusement notre univers & le menace de ruine, ne soit qu'un composé plus ou moins grand d'atômes invisibles.

En morale comme en physique, le grand seul nous frappe. On suppose toujours de grandes causes à de grands effets. On veut que des signes dans le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des empires. Cependant que de croisades entreprises ou suspendues, de révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes

par les intrigues d'un prêtre, d'une femme ou d'un Miniſtre. C'eſt faute de mémoire ou d'anecdotes ſecretes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gand de la ducheſſe de Marleborough (*a*).

Qu'on applique aux ſimples citoyens ce que je dis des empires. L'on voit pareillement que leur élévation ou leur abaiſſement, leur bonheur ou leur malheur, ſont le produit d'un certain concours de circonſtances & d'une infinité de hazards imprévus & ſtériles en apparence. Je compare les petits accidens qui préparent les grands événemens de notre vie, à la par-

(*a*) Une grande acreté dans la matiere ſéminale alluma, diſent les médecins, la violente paſſion d'Henri VIII. pour les femmes. C'eſt donc à cette acreté, que l'Angleterre dut la deſtruction du Papiſme. L'hiſtoire perdroit peut-être de ſa nobleſſe & de ſa dignité, ſi ſi l'on étoit toujours attentif à remonter ainſi juſqu'aux cauſes ſecretes des grands événemens : mais elle en ſeroit bien plus inſtructive.

partie chevelue d'une racine; qui s'insinuant insensiblement dans les fentes d'un rocher, y grossit pour le faire un jour éclater.

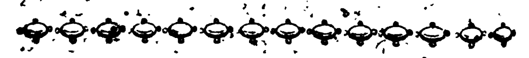
Le hasard a (a) & aura donc toujours part à notre éducation, & sur-tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation? qu'on observe les moyens dont se sert le hazard, pour inspirer aux hommes les desir de s'illustrer. Cette observation faite, qu'on les place à dessein & fréquemment dans les mêmes positions, où le hazard les place rarement, c'est le seul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme est maintenant presqu'en entier abandon-

née

(a) J'avertis le lecteur que par ce mot de hazard, j'entends l'enchaînement inconnu des causes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre signification.

née au hazard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder sur des principes simples & invariables. C'est l'unique maniere de diminuer l'influence que le hazard a sur elle, & de lever les contradictions qui se trouvent & doivent nécessairement se trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.



CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

En Europe & sur tout dans les pays Catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée à deux puissances, dont les intérêts

sont

Tabarant : Toutes les deux ont le même but : le bonheur humain....

font opposés, & dont les préceptes en conséquence doivent être contraires & différens.

L'une est la puissance spirituelle :
L'autre est la puissance temporelle.

La force & la grandeur de cette derniere dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le Prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le Prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés & vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle ? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés ; moins ils ont de lumieres, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spiri-

tuelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre; qu'importe au pape lequel des deux sera esclave ou maître, si le vainqueur lui doit être aussi soumis que le vaincu? Que les François succombent sous les efforts des Portugais; que la maison de Bragance monte sur le trône des Bourbons, le pape ne voit dans cet événement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le sacerdoce exige d'une nation? une soumission aveugle, une crédulité sans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs se rende célebre par ses talens ou ses vertus patriotiques, c'est ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talens & les grandes vertus sont presqu'inconnues en Espagne, en Portugal & par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition, il est vrai, est commune aux deux puissances; mais les

moyens

moyens de la satisfaire sont bien différens. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les passions.

Si c'est à l'amour du bien public, de la justice, de la richesse, de la gloire, que la puissance temporelle doit ses guerriers, ses magistrats, ses négocians & ses savans; si c'est par le commerce de ses villes, la valeur de ses troupes, l'équité de son sénat, le génie de ses savans, que le Prince rend sa nation respectable aux autres nations, les passions fortes & dirigées au bien général servent donc de base à sa grandeur.

C'est au contraire sur la destruction de ces mêmes passions que le corps ecclésiastique fonde la sienne. Le prêtre est ambitieux, mais l'ambition lui est odieuse dans le laïc. Elle s'oppose à ses desseins. Le projet du prêtre

est

eſt d'éteindre en l'homme tout deſir, de le dégoûter de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de profiter de ſon dégoût, pour s'approprier l'un & l'autre. * 19. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le ſyſtême religieux a toujours été dirigé ſur ce plan.

Au moment où le Chriſtianiſme s'établit, que prêcha-t-il? *la communauté des biens*. Qui ſe préſenta pour dépoſitaire des biens mis en commun? le prêtre. Qui viola ce dépôt & s'en fit propriétaire? le prêtre, lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit. Qui l'accrédita? le prêtre. Ce bruit étoit favorable à ſes deſſeins, il eſpéra que frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie, leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage. Le ciel eſt la vraie patrie des hommes: pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres? Si de tels diſcours n'en détache-

tacherent point entiérement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les souverains frappés de l'espoir d'une grande puissance dans les cieux, consentirent quelquefois à remettre au sacerdoce, une partie de leur autorité sur la terre. Le prêtre s'en saisit, & pour se la conserver décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Aristides, les Timoléons, enfin tous les défenseurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier; & l'on le vit à ceux des anciens héros, substituer celui d'un S^t. Antoine, d'un St Crépin, d'une Ste Claire, d'un St Fiacre, d'un St François, enfin le nom de tous ces solitaires qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles.

les vertus, se retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles le sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors sans desirs pour les biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférens à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici bas? un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret, où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles durent donc en tous pays employer des moyens très-différens. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs

& les esprits que des préceptes contradictoires & rélatifs à l'intérêt, que l'une eût d'allumer & l'autre d'éteindre les passions (a).

C'est la probité cependant que prêchent également ces deux puissances ; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même signification ; & sous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée, qu'en avoit l'ancienne Rome sous le consulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raison commence à poindre, les hommes savent déja que pour tous, les mêmes mots ne sont pas représentatifs des mêmes idées. En conséquence qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur ? qu'il attache une idée nette

(a) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le théologien insulte-t-il aux passions ? c'est le pendule qui se moque de son ressort, & l'effet qui méconnoît sa cause.

nette aux expressions dont il se sert. Le regne de l'obscure scholastique peut disparoître ; les théologiens n'en imposeront peut-être pas toujours aux 1793! peuples & aux gouvernemens. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'ils ne conserveront pas du moins leur puissance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquise ; les tems & les circonstances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la nécessité des passions : on sait que c'est à leur conservation qu'est attachée celle des empires. Les passions en effet sont des desirs vifs : ces desirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance sont des passions nuisibles & criminelles, il en est autrement du desir de s'illustrer par des talens & des vertus patriotiques * 21. En anéantissant les desirs, on anéantit l'ame, & tout homme sans passions n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour se mouvoir.

Vous êtes, o ministres catholiques! riches & puissans sur la terre; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez: Augmentez leur abrutissement, & ces nations vaincues par d'autres, cesseront de vous être soumises. Il faut pour votre intérêt même, que les passions & les besoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer sa nature.

O vénérables théologiens! o brutes! o mes freres! abandonnez ce projet ridicule: étudiez le cœur humain, examinez les ressorts qui le meuvent: & si vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la politique * 22, abstenez-vous de l'enseigner. L'orgueil vous a trop long-tems égarés. Rappellez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ses

cris.

cris. La cour céleste en fut assourdie: pour l'appaiser chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme; il en fit présent à Momus, & depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or parmi les poupées de cette espece, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule, fut un docteur, * 23. O poupée théologienne! ne vous obstinez plus à vouloir détruire les passions; ce sont les principes de vie d'un état * 24. Occupez-vous du soin de les diriger au bien général; essayez de tracer à ce sujet le plan d'une instruction dont les principes simples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on est loin d'un tel plan d'instruction! peu d'accord avec eux-mêmes, ses parens & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enseigner aux enfans. Ils n'ont encore sur l'éducation que des idées confuses; & de là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHA-

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçues dans la premiere jeunesse.

QU'ON me pardonne si pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble: le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles que ces contradictions sous les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin: c'est le tems de la conférence, celui où dans un discours sur la pudeur, la supérieure prouve qu'une Pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf heures sonnent; le maître à danser est au

au parloir. Formez bien vos pas, dit-il, à son écoliere: levez cette tête & regardez toujours votre danseur. On lequel croire du maître de danse ou de la prieure? la pensionnaire l'ignore; & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réserve que la seconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'instruction, si non aux desirs contradictoires qu'ont les parens, que leur fille soit à la fois agréable & réservée, & qu'elle joigne la pruderie du cloitre aux graces du théâtre? ils veulent concilier les incompatibles. (a)

L'instruction Turque est peut-être la seule conséquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes * 25.

Les

(a) On desire qu'une fille soit vraie & ingénue. On lui présente un époux: il ne lui plait pas: elle le dit: on le trouve mauvais. Les parens veulent donc qu'elle soit vraie ou fausse, suivant l'intérêt qu'ils ont, qu'elle soit l'une ou l'autre.

Les préceptes de l'éducation seront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but? le plus grand avantage public, c'est-à-dire, le plus grand plaisir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

Les parens perdent-ils cet objet de vue? ils errent çà & là dans les voies de l'instruction. La mode seule est leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une Musicienne, il faut lui payer un Maître de Musique; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un Maître de Morale.

Lorsqu'une Mere s'est chargée de l'éducation de sa fille, elle lui dit le matin en mettant son rouge que la beauté n'est rien, que la bonté & les talens sont tout (*a*). L'on entre en ce

(a) Assure-t-on une fille que sans talens on reste

ce moment à la toilette de la Mere: chacun répete à la petite fille qu'elle eſt jolie: on ne la loue pas une fois l'an ſur ſes talens, (b) & ſon humanité: d'ailleurs les ſeules récompenſes promiſes à ſon application, à ſes vertus, ſont des parures: & l'on veut cependant que la petite fille ſoit indifférente à ſa beauté. Quelle confuſion une telle conduite ne doit-elle pas jetter dans ſes idées!

L'inſtruction d'un jeune homme n'eſt pas plus conſéquente. Le premier

reſte ſans époux? elle apprendra demain qu la plus ſotte de ſes compagnes a fait un exc lent mariage, par ce qu'elle avoit tant de & qu'on n'épouſe plus que la dot.

(b) Si l'on ne loue communément que beauté dans une fille, c'eſt que la beauté réellement la qualité la plus intéreſſante, plus deſirable dans celle à qui l'on fait viſi & dont on n'eſt ni le mari, ni l'ami, & chez les femmes les hommes ne ſont jam qu'en viſite. ——

mier devoir qu'on lui prescrit, c'est l'observation des loix: le second c'est leur violation, lorsqu'on l'offense; il doit en cas d'insulte se battre sous peine de dèshonneur. Lui prouve-t-on que c'est par des services rendus à la patrie qu'on obtient la considération de ce monde & la gloire céleste? quels modeles d'imitation lui propose-t-on? un moine, un dervis fanatique & fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble & la désolation dans les empires

Un pere vient de recommander à son fils la fidélité à sa parole. Un thélogien survient & dit à ce fils, qu'on n'en est pas tenu envers les ennemis de Dieu; que Louis XIV. par cette raison révoqua l'édit de Nantes donné par ses ancêtres; que le Pape a décidé cette question, en déclarant nul tout traité contracté entre les Princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit

 de

de le violer, s'ils sont les plus forts.

Un Prédicateur prouve en chaire que le Dieu des Chrétiens est un Dieu de vérité: que c'est à leur haine pour le mensonge qu'on reconnoît ses adorateurs, * 26. Est-il descendu de chaire? il convient qu'il est très-prudent de la taire, * 27 que lui-même en louant la vérité se garde bien de la dire, * 28. L'homme en effet qui dans les pays catholiques, écriroit l'histoire vraie de son tems, souleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité * 29. Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la persécution est le muet, le sot ou le menteur.

Qu'à force de soins un Instituteur parvienne enfin à inspirer à son éleve la douceur & l'humanité, le Directeur entre & dit à cet éleve, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs; que dans ce dernier cas l'indulgence est un crime, & qu'il

qu'il faut brûler quiconque ne pense pas comme lui.

Telle est l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les passions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de son disciple. Il oublie alors que l'émulation est une passion, & même une passion très-forte, à en juger par ses effets.

Tout est donc contradiction dans l'éducation. Quelle en est la cause? l'ignorance où l'on est des vrais principes de cette Science; l'on n'en a que des idées confuses. Il faudroit éclairer les hommes: le prêtre s'y oppose. La vérité luit-elle un moment sur eux? il en absorbe les rayons dans les ténebres de sa scholatique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obscurité, l'une des mots, * 30 l'autre de la nuit. Qu'au reste l'on ne rapporte point à la seule théologie toutes les contradictions de notre éducation: il en

en eſt auſſi qu'on doit aux vices des gouvernemens. Comment perſuader à l'adoleſcent d'être fidele, d'être ſûr dans la ſociété & d'y reſpecter les ſecrets d'autrui, lorsqu'en Angleterre même, le Gouvernement, ſous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers & trahit la confiance publique? comment ſe flatter de lui inſpirer l'horreur de la délation & de l'eſpionnage, s'il voit les eſpions honorés, penſionnés & comblés de bienfaits?

On veut qu'au ſortir du college, un jeune homme ſe répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y ſoit toujours chaſte: eſt-ce au moment où le beſoin d'aimer ſe fait le plus vivement ſentir, qu'inſenſible aux attraits des femmes, (*a*) un jeune homme peut vivre ſans deſir au milieu d'elles?

(*a*) Je ſuppoſe qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les deſirs de l'amour; que faire? inſtituer des exercices violens & en inſpi-

d'elles? la stupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorsque le gouvernement fait bâtir des salles d'opéra; lorsque l'usage en ouvre l'entrée à la jeunesse, que jalouse de sa virginité elle voie toujours d'un œil indifférent, un spectacle où les transports, les plaisirs & le pouvoir de l'amour, sont peints des plus vives couleurs, & où cette passion pénetre dans les ames par les organes de tous les sens? (*a*).

Je

inspirer le goût à la jeunesse. L'exercice est en ce genre le sermon le plus efficace. Plus on transpire, plus on dépense d'esprits animaux, moins il reste de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des sauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuisement éprouvés dans des chasses longues & pénibles.

(*a*) Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les salles d'opéra ou de la Comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos usages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne suis, ni ennemi des spectacles ni sur ce point de l'avis de Mr. Rousseau. Les spectacles, sont sans contredit un plaisir. Or il

 n'est

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de toutes les contradictions de l'éducation Européenne & sur-tout de la papiste. Dans le brouillard de ses préceptes, comment reconnoître le sentier de la vertu? le Catholique s'en écarte donc souvent. Aussi sans principes fixes à cet égard, c'est aux positions où il se trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtresses que le hazard lui donne, qu'il doit ses vices ou ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hazard & comment faire pour y réussir?

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours: la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui divisées d'in-

n'est point de plaisirs qui dans les mains d'un Gouvernement sage, ne puissent devenir un principe productif de vertu, lorsqu'il en est la récompense.

d'intérêt, enseigneront toujours deux morales * 31. contradictoires.

Par quelle fatalité, dira-t-on, presque tous les peuples ont-ils confié au sacerdoce l'instruction morale de leur jeunesse! qu'est-ce que la morale des Papistes? un composé de superstitions. Cependant il n'est rien qu'à l'aide de la superstition, le sacerdoce n'exécute. C'est par elle qu'il dépouille les Magistrats de leur autorité, & les Rois de leur pouvoir légitime : c'est par elle qu'il soumet les Peuples, qu'il acquiert sur eux une puissance souvent supérieure aux loix; & par elle enfin qu'il corrompt jusqu'aux principes de la morale. Quel remede à ce mal? il n'en est qu'un: c'est de refondre en entier cette science. Il faudroit qu'un nouvel esprit présidât à la formation de ses nouveaux principes, & que tous tendissent à l'avantage public.

Il est tems que sous le titre de saints Ministres de la Morale, les Magistrats

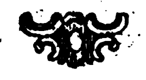
la fondent sur des principes simples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puissent se former des idées également justes & précises. Mais la simplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes passions des hommes ?

Leurs desirs peuvent être différens; mais leur maniere de voir est essentiellement la même : ils agissent mal & voient bien. Tous naissent avec l'esprit juste; tous saisissent la vérité, lorsqu'on la leur présente clairement. Quant à la jeunesse, elle en est d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitude à rompre & d'intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à fausser l'esprit de jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle: encore entrevoient-ils de tems en tems à la lueur de la raison naturelle, la fausseté des

opi-

opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur substituer des idées nouvelles? un pareil changement dans les idées suppose du tems & des soins, & cette tâche est trop pénible pour la plupart des hommes, qui souvent descendent au tombeau, sans avoir encore acquis d'idées nettes & précises de la vertu.

Quand en auront-ils de saines? lorsque le sistême religieux se confondra avec le systême du bonheur national; lorsque les Religions, instrumens habituels de l'ambition sacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Est-il possible d'imaginer une telle Religion, l'examen de cette question mérite l'attention du sage. Je jetterai donc en passant un coup d'œil sur les fausses Religions.



CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

TOUTE *Religion*, dit Hobbes, *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui avoué d'une nation porte le nom de religion, désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition.* Les neuf incarnations de Wistuou sont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourice & mon Précepteur, toute autre Religion est fausse: la mienne seule est la vraie (*a*). Mais

(*a*) Peut être cette assertion paroitra-t-elle absurde. Au reste cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi,

Mais est-elle reconnue pour telle par l'univers? non; la terre gémit encore sous une multitude de temples consacrés à l'erreur. Il n'en est aucune qui ne soit la Religion de quelques contrées.

L'histoire des Numas, des Zoroastres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les religions peuvent être considérées comme des institutions politiques, qui ont une grande influence sur le bonheur des nations. Je pense donc puisque l'esprit humain produit encore de tems en tems des religions nouvelles, qu'il est important pour les rendre le moins malfaisantes possible, d'indiquer le plan à suivre dans leur création.

Tou-

moi, comme en eux, est l'effet de l'orgueil. Si chacun croit sa religion la meilleure, c'est que chacun se dit: *qui ne pense pas, comme moi a tort*. Je le dis donc, comme les autres.

Toutes les religions sont fausses, à l'exception de la religion chrétienne ; mais je ne la confonds pas avec le Papisme.



CHAPITRE XII.

Le Papisme est d'institution humaine.

LE Papisme n'est aux yeux d'un homme sensé qu'une pure idolatrie * 32. L'Eglise Romaine n'y voyoit sans doute qu'une institution humaine, lorsqu'elle faisoit de cette religion un usage scandaleux, un instrument de son avarice & de sa grandeur ; qu'elle s'en servoit pour favoriser les projets criminels des Papes & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces impu-

imputations, disent les Papistes, sont calomnieuses.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il est vraisemblable que des Chefs d'Ordres monastiques regardassent la religion comme divine, lorsque pour enrichir eux & leurs Couvents, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre sainte quiconque mouroit sans leur rien laisser; s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement professée, lorsqu'ils se rendoient * 33 propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur distribuer; si les Papes croyoient réellement pratiquer la justice & l'humilité, lorsqu'ils se déclaroient les distributeurs des Royaumes de l'Amérique sur lesquels ils n'avoient aucun droit; lorsque par une ligne de démarquation, ils partageoient cette partie du monde * 34 entre les Espagnols & les Portugais; lorsqu'ils prétendoient enfin

enfin commander aux Princes, ordonner de leur temporel & disposer arbitrairement des couronnes.

O Papistes! examinez quelle fut en tous les siecles la conduite de votre Eglise! Eut-elle intérêt d'entretenir garnison Romaine dans tous les empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes? (c'est l'intérêt de toute secte ambitieuse.) Elle institua un grand nombre d'Ordres religieux; fit construire & renter un grand nombre de monasteres; eut enfin l'adresse de faire soudoyer cette milice ecclésiastique, par les nations même où elle l'établissoit.

Le même motif lui faisant desirer la multiplication du clergé séculier, elle multiplia les sacremens; & les peuples pour se les faire administrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs prêtres. Il égala bientôt celui des sauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moissons; &

ces

ces Prêtres séculiers & réguliers, furent entretenus aux dépens des nations Catholiques. Pour lier ces Prêtres plus étroitement à ses intérêts, & jouir sans partage de leur affection, l'Eglise voulut encore que célibataires forcés, ils vécussent sans femmes, sans Enfans, mais d'ailleurs dans un luxe & une aisance qui de jour en jour leur rendit leur état plus cher. Ce n'est pas tout, pour accroître encore & sa richesse & son pouvoir, l'Eglise Romaine tenta sous le nom du denier St Pierre ou autre, de lever des impôts dans tous les Royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre, & fit sous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés sur le Paradis.

Or lorsqu'en tous les siecles on voit le sacerdoce sacrifier constamment la vertu au desir de la grandeur & de la richesse : lorsqu'en étudiant l'histoire

des

des Papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve si différente de celle prescrite par l'Evangile, comment imaginer que les Chefs de cette Religion, aient vu en elle autre chose qu'un moyen d'envahir la puissance & les trésors de la terre * 35. D'après les mœurs & la conduite des Moines, du Clergé & des Pontifes, un Réformé peut, je crois, montrer pour la justification de sa croyance & l'avantage des nations, que le Papisme ne fut jamais qu'une institution humaine. Mais pourquoi les Religions n'ont-elles été jusqu'à présent que locales? seroit-il possible d'en concevoir une qui devînt universelle.

CHA-



CHAPITRE XIII.

De la Religion univerſelle.

UNE Religion univerſelle ne peut être fondée que ſur des principes éternels, invariables & qui ſuſceptibles comme les propoſitions de la Géométrie, des démonſtrations les plus rigoureuſes, ſoient puiſées dans la nature de l'homme & des choſes. Eſt-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations? oui ſans doute: & s'ils varient, ce n'eſt que dans quelques unes de leurs applications aux contrées différentes où le hazard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les Sociétés, quelle eſt la premiere & la plus ſacrée? celle qui

qui promet à chacun la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté.

Est-on propriétaire incertain de sa terre? on ne laboure point son champ, on ne cultive point son verger. Une nation est bientôt ravagée & détruite par la famine. Est-on propriétaire incertain de sa vie & de sa liberté? l'homme toujours en crainte est sans courage & sans industrie: uniquement occupé de sa conservation personelle & resserré en lui-même, il ne porte point ses vues au dehors, il n'étudie point la Science de l'homme, il n'en observe ni les desirs, ni les passions. Ce n'est cependant que dans cette connoissance préliminaire, qu'on peut puiser celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix si nécessaires aux sociétés, leur sont-elles encore inconnues? pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées? le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme par sa

ſa raiſon coopérât à ſon bonheur & que dans les ſociétés nombreuſes * 36, le Chef-d'œuvre d'une excellente légiſlation fût comme celui des autres Sciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu à dit à l'homme je t'ai créé, je t'ai donné cinq ſens, je t'ai doué de mémoire & par conſéquent de raiſon. J'ai voulu que ta raiſon d'abord éguiſée par le beſoin, éclairée enſuite par l'expérience, pourvût à ta nouriture; t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les inſtrumens du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les Sciences de premiere néceſſité: j'ai voulu que cultivant cette même raiſon, tu parvinſſes à la connoiſſance de mes volontés morales, c'eſt-à-dire, de tes devoirs envers la ſociété, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoiſſance de la meilleure légiſlation poſſible.

Voilà le ſeul culte auquel je veux que

que l'homme s'éleve, le seul qui puisse devenir universel, le seul digne d'un Dieu & qui soit marqué de son sceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du mensonge. La volonté d'un Dieu juste & bon, c'est que les fils de la terre soient heureux & qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public.

Tel est le vrai culte, celui que la Philosophie doit révéler aux nations. Nuls autres saints dans une telle religion que les Bienfaiteurs de l'humanité, que les Licurgues, les Solons, les Sydney, que les Inventeurs de quelque art, de quelque plaisir nouveau, mais conforme à l'intérêt général: nuls autres réprouvés au contraire que les malfaiteurs envers la société & les atrabilaires ennemis de ses plaisirs.

Les prêtres seront-ils un jour les apôtres d'une telle religion? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus

sur

ſur les principes de la morale & de la légiſlation, (qui ne ſont eſſentiellement que la même ſcience,) y ont été amoncélés par leur politique. Ce n'eſt plus déſormais que ſur la deſtruction de la plupart des Religions, qu'on peut dans les Empires jetter les fondemens d'une morale ſaine. Plût-à-Dieu que les prêtres ſusceptibles d'une ambition noble, euſſent cherché dans les principes conſtitutifs de l'homme, les loix invariables ſur leſquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des ſociétés! plût-à-Dieu que les ſyſtêmes religieux puſſent devenir le Palladium de la félicité publique! c'eſt aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée ſur la reconnoiſſance publique. Ils pouroient ſe dire chaque jour, c'eſt par nous que les mortels ſont heureux. Une telle grandeur, une gloire auſſi durable, leur paroît vile & mépriſable. Vous pouviez, ô Miniſtres des

des autels! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux! vous avez préféré de commander à des superstitieux & à des esclaves: vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, par ce que vous êtes la plaie des nations, l'instrument de leur malheur & les destructeurs de la vraie morale.

La morale fondée sur des principes vrais, est la seule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide * 37 ne trouvât à se satisfaire que dans une religion mystérieuse; que les amis du merveilleux sachent du moins parmi les Religions de cette espece, quelle est celle dont l'établissement seroit le moins funeste aux nations.



CHA-

CHAPITRE XIV.

Des conditions ſans leſquelles une Religion eſt deſtructive du bonheur national.

UNE religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépenſe conſidérable, eſt ſans contredit une religion nuiſible. Il faut qu'à la longue ſon intolérance dépeuple l'Empire, & que ſon culte trop coûteux le ruine. *38. Il eſt des Royaumes Catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvens, douze mille prieurés; quinze mille chapelles, treize cent abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à deſſervir quarante-cinq mille paroiſſes; où l'on compte en outre une infinité d'Abbés, de Séminariſtes & d'Eccléſiaſtiques de toute

espece. Leur nombre total compose au moins celui de trois cent mille hommes. Leur dépense (*a*) suffiroit à l'entretien d'une marine & d'une armée

(*a*) Dans tout pays où l'on comptera 300,000 tant Curés, qu'Evêques, Prélats, Moines, Prêtres, Chanoines &c., il faut qu'en logement, chauffage, nouriture, vêtement &c., chaque Prêtre l'un portant l'autre coûte au moins par jour un écu à l'Etat. Or pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodigieuses en fonds de terres, rentes, dixmes, pensions, impôts de messes, constructions de bâtimens, réparations de Presbyteres & de Chapelles, fonds de jardin, trésors de Paroisses & de Confrairies, ornemens d'Eglise, argenterie, aumônes, louages de chaises, baptêmes, offrandes, mariages, enterremens, services, quêtes, dispenses, honoraires de Prédicateurs, Missions &c. le Sacerdoce ne leve-t-il pas sur une Nation

En dixmes seules le Clergé tire des ter cultivées d'un Royaume presqu'autant de pr duit que tous ses propriétaires. En Fran l'arpent de terre labourable loué six ou se livres, rapporte à peu près vingt ou vin deux minots de bled à 4 au septier. Le P tre pour sa dixme en récolte deux. Le p

mée de terre formidable. Une religion aussi à charge à un état * 39, ne peut être long-tems la religion d'un Empire éclairé & policé * 40. Un peuple qui

de ces deux minots peut être bon an mal an, évalué à 9 ou 10 livres. Le Prêtre récolte en sus 50 bottes de paille estimées 6. livres. Plus la dixme de l'avoine & de sa paille estimées 40 ou 50 sols. Total 17 livres 10s. que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21. livres, & sur laquelle somme ce Propriétaire est obligé de payer le dixieme, d'entretenir sa ferme, de supporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul qu'on juge de l'immense richesse des Prêtres. En réduit-on le nombre à 200,000 mille? leur entretien monteroit encore à 600,000 livres par jour & par conséquent à deux cent dix millions par an. Or quelle flotte & quelle armée de terre ne soudoieroit-on pas avec cette somme? un Gouvernement sage ne peut donc s'intéresser à la conservation d'une Religion si dispendieuse & si à charge aux sujets. En Autriche, en Espagne, en Baviere & peut-être même en France, les Prêtres, (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les Souverains.

qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & de l'aisance des

Quel remede à cet abus? il n'en est qu'un: c'est de diminuer le nombre des Prêtres; mais il est des Religions (telle est la Catholique) dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des Sacremens. Moins il y aura de Prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi? seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pauvres? le Clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens que les gages, absolument nécessaires à l'entretien des Administrateurs. J'observerai même à ce sujet que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les Moines ont volé aux pauvres. Mais quel usage en faire? les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misere en a dépouillés, les rendroit Citoyens, en les rendant Propriétaires.

des Prêtres ; & chacun des citoyens n'eſt qu'un ſerf du Sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion ſoit, & peu coûteuſe * 41. & tolérante. Il faut que ſon Clergé ne puiſſe rien ſur le Citoyen. La crainte du Prêtre dégrade l'eſprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les Miniſtres des autels? ignore-t-on les barbaries commiſes par leur intolérance? que de ſang répandu par elle! la terre en eſt encore abreuvée. Pour aſſurer la paix des Nations, ce n'eſt point aſſez de la tolérance civile. L'Eccléſiaſtique doit concourir au même but. Tout dogme eſt un germe de diſcorde & de crime jetté entre les hommes. Quelle eſt la religion vraiment tolérante? celle, ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme, ou qui ſe réduit, comme celle des philoſophes, à une morale ſaine & élevée, qui ſans doute ſera un jour la religion de l'Univers.

Il faut de plus qu'une Religion soit douce & humaine;

Que ses cérémonies n'aient rien de triste & de sévere;

Qu'elle présente par-tout des spectacles pompeux & des fêtes * 42. agréables;

Que son culte excite des passions, mais des passions dirigées au bien général; la religion qui les étouffe produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines & jamais de Héros, d'hommes illustres & de grands citoyens.

Une religion est-elle gaie? sa gaieté suppose une noble confiance dans la bonté de l'Etre suprême. Pourquoi en faire un tyran Oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtimens éternels? Pourquoi mettre ainsi le nom de la Divinité au bas du portrait du Diable? Pourquoi comprimer les ames sous le poids de la crainte, briser leurs ressorts, & d'un adorateur de Jésus, faire un esclave vil & pusillanime?

lanime? ce ſont les méchans qui peignent Dieu méchant. Qu'eſt-ce que leur dévotion? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle ſe propoſe, lorſque l'homme juſte, humain envers ſes ſemblables; lorſque l'homme diſtingué par ſes talens & ſes vertus, n'eſt point aſſuré de la faveur du ciel; lorſqu'un deſir momentané, un mouvement de colere, ou l'omiſſion d'une meſſe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenſes céleſtes ne ſoient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuſes, qui donnent des idées petites de l'Eternel & fauſſes de la vertu: de telles récompenſes ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéiſſance aveugle & la diſcipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer auſſi l'art de ſauter, de danſer, de voltiger ſur la corde. Qu'importe aux nations

qu'un jeune homme se fesse ou fasse le saut périlleux.

Si l'on a jadis divinisé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore divinisé le bien public? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore son culte, son temple & ses Prêtres * 43? Par quelle raison enfin faire une vertu sublime de l'abnégation de soi-même? l'humanité est dans l'homme la seule vertu vraiment sublime: c'est la premiere & peut-être la seule que les Religions doivent inspirer aux hommes; elle renferme en elle presque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération: à la bonne heure. Elle favorise la vileté & la paresse * 44 monastique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un Peuple? non: le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'est le mépris des Grecs & des Romains pour les Peuples esclaves, c'est le sentiment juste & fier de leurs forces & de leur courage

ge, qui concurremment avec leurs loix, leur soumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux : l'orgueil a donc son utilité. Loin de combattre, que la Religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choses terrestres : que tout Citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire & de la puissance de sa Patrie : que la religion panégyriste de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, sanctifie tout établissement utile, & ne le détruise jamais. Que l'intérêt des puissances spirituelle & temporelle soit un & toujours le même : que ces deux puissances soient réunies comme à Rome, dans les mains des Magistrats * 45 : que la voix du ciel soit désormais celle du bien public ; & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuse au Peuple.

CHAPITRE XV.

Parmi les fausses Religions quelles ont été les moins nuisibles au bonheur des sociétés:

LA premiere que je cite, c'est la Religion païenne. Mais lors de son institution, cette prétendue Religion n'étoit proprement que le systême allégorisé de la Nature. Saturne étoit le tems, Cérès la matiere, Jupiter l'esprit générateur * 46. Toutes les fables de la Mythologie n'étoient que les emblêmes de quelques principes de la Nature. En la considérant comme Systême religieux, étoit-il si absurde

furde (*a*) d'honorer fous divers noms les différens attributs de la Divinité?

Dans les Temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon & de la Fortune, qu'adoroit-on? Jupiter, tour-à-tour confidéré comme fage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fecondant l'Univers. Eft-il plus raifonnable d'édifier fous les noms de St. Euftache, de St. Martin ou de St. Roch, des églifes à l'Etre fuprême? mais les Païens s'agenouilloient devant des ftatues de bois ou de pierre. Les Catholiques en font autant; & fi l'on en juge par les fignes extérieurs; ils ont fouvent pour leurs Saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au

(*a*) Nous fommes étonnés de l'abfurdité de la Religion païenne. Celle de la Religion Papifte étonnera bien davantage un jour la Poftérité.

Au reste je veux que la Religion païenne ait été réellement la plus absurde: c'est un tort à une Religion d'être absurde: son absurdité peut avoir des conséquences funestes. Cependant ce tort n'est pas le plus grand de tous, & si ses principes ne sont pas entiérement destructifs du bonheur public, & que ses maximes puissent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'est encore la moins mauvaise de toutes.

Telle étoit la Religion païenne. Jamais d'obstacles mis par elle aux projets d'un Législateur patriote. Elle étoit sans dogmes, par conséquent humaine & tolérante. Nulle dispute, nulle guerre entre ses Sectateurs que ne put prévenir l'attention la plus légere des Magistrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres, & n'étoit point nécessairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domestiques suffisoient à la dévotion journaliere des par-

particuliers. Quelques Temples élevés dans de grandes villes, quelques Colleges de Prêtres, quelques fêtes pompeuses suffisoient à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les tems où la cessation des travaux de la campagne permet à ses habitans de se rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaisirs. Quelques magnifiques que fussent ces fêtes, elles étoient rares & par conséquent peu dispendieuses. La Religion païenne n'avoit donc essentiellement aucun des inconvéniens du Papisme.

Cette Religion des Sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impressions fortes, qu'il est quelquefois nécessaire au Législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action soumettoit la Nature entiere à l'empire de la Poésie, vivifioit toutes les parties de l'Univers, animoit tout. Le sommet des mon-

tagnes, l'étendue des plaines, l'épaisseur des forêts, la source des ruisseaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, de Hamadriades, de Tritons, de Néréides. Les Dieux & les Déesses vivoient en société avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit souper chez le roi d'Ethiopie. Les Belles & les Héros s'asseyoient parmi les Dieux; Latone avoit ses autels: Hercule déifié épousoit Hébé. Les Héros moins célebres habitoient les champs & les bocages de l'Elisée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du Prophete qui y transporta les Houris, étoient le séjour des guerriers & des hommes illustres en tous les genres. C'est-là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient sous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exer-

cices

cices militaires: c'eſt - là que les Pindare & les Homere célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'eſpece d'exercice & de chant qui ſur la terre avoit fait l'occupation des Héros & des Poétes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les ſuivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette Religion donnée, quel devoit être le deſir le plus vif, l'intérêt le plus puiſſant des Païens? celui de ſervir leur Patrie par leurs talens, leur courage, leur intégrité, leur généroſité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de ſe rendre cher à ceux avec qui ils devoient dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthouſiaſme qu'une Légiſlation ſage donne pour la vertu & les talens, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des paſ-

ſions,

ſions, les anciens Légiſlateurs ne ſe propoſoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple ſans deſir? ſont-ce des Commerçans, des Capitaines, des Soldats, des Hommes de Lettres, des Miniſtres habiles? non: mais des Moines.

Un peuple ſans induſtrie, ſans courage, ſans richeſſes, ſans ſcience, eſt l'eſclave né de tout voiſin aſſez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des paſſions aux hommes; & la Religion païenne n'en éteignoit point en eux le feu ſacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs, & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La Réputation étoit le Dieu de ces peuples. C'étoit de ce ſeul Dieu que les Citoyens attendoient leur récompenſe. Chacun vouloit être le fils de la Réputation. Chacun honoroit dans les Bardes, les Diſtributeurs de la gloire: le

les Prêtres du Temple de la Renommée (*a*). Le silence des Bardes étoit redouté des Guerriers & des Princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux Poétes. Séveres & incorruptibles habitans d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la bassesse de leurs éloges. Nul d'en-tr'eux n'eût osé célébrer un nom que l'estime publique n'eût pas déja consacré. Pour obtenir cette estime, il falloit avoir rendu des services à la Patrie. Le desir religieux & vif d'une renommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illustrer par leurs talens & leurs vertus.

(*a*) L'avantage de cette Religion sur les autres est inappréciable : elle ne récompense que les talens & les actions utiles à la Patrie : & le Paradis est dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération & de vertus aussi folles qu'inutiles à la société.

vertus. Que d'avantages une telle Religion, plus pure d'ailleurs que la païenne, ne pourroit-elle pas procurer à une Nation!

« Mais comment établir cette religion dans une société déja formée? on sait quel est l'attachement du peuple pour son culte, pour ses Dieux actuels, & son horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues?

Ce moyen est peut-être plus facile qu'on ne pense. Que chez un peuple la raison soit tolérée, elle substituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y substitua-t-elle que le Déisme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité! mais le culte rendu à la Divinité se conserveroit-il long-tems pur? le peuple est grossier: la superstition est sa religion. Les Temples élevés d'abord à l'Eternel seroient bientôt consacrés à ses diverses perfections: l'ignorance en feroit autant de Dieux.

Soit

soit; & jusque-là que le Magistrat la laisse faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même Magistrat attentif à diriger la marche de l'ignorance, & surtout de la superstition, ne la perde point de vue; qu'il la reconnoisse quelque forme qu'elle prenne; qu'il s'oppose à l'établissement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale; c'est-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme est jaloux de sa gloire. Un Magistrat, comme à Rome, réunit-il en sa personne le double emploi de Sénateur & de Ministre des autels, 47 le Prêtre sera toujours en lui subordonné au Sénateur, & la religion toujours subordonnée au bonheur public.

L'abbé de St Pierre l'a dit: le Prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or qui mieux que le Magistrat peut remplir cette noble fonction? Qui mieux que lui

lui peut faire sentir, & les motifs d'intérêt général sur lesquels sont fondées les loix particulieres, & l'indissolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général.

Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat? avec quels respects les peuples n'en recevroient-ils pas les décisions? c'est uniquement du Corps Législatif qu'on peut attendre une Religion bienfaisante, & qui d'ailleurs peu coûteuse & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la Divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talens & des vertus, & n'auroit enfin comme la Législation que la félicité des peuples pour objet.

Que des Magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle & spirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques disparoîtra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale

&

& se formeront la même idée d'une Science, dont il est si important que tous soient également instruits.

Peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siecles avant de faire dans les fausses Religions les changemens qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment? que les hommes n'auront que des idées confuses de la morale; idées qu'ils devront à la différence de leurs positions, & au hazard qui ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours des circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

NO-

NOTES.

1. LA science de l'homme est la science des Sages. Les intrigans se croient à cet égard fort supérieurs au Philosophe. Ils connoissent en effet mieux que lui la cotterie du Ministre : ils conçoivent en conséquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier ? qu'ils écrivent sur l'homme, qu'ils publient leurs pensées ; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le Ministre connoît mieux que le Philosophe le détail des affaires. Ses connoissances en ce genre sont plus étendues : mais ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain & le connoît mieux que le Ministre. L'un & l'autre par leurs divers genres d'étude sont destinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, se fasse ami & protecteur des Lettres. Avant la défense faite à Paris de ne plus imprimer que des Catéchismes & des Almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens instruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des Savans en démontrerent les avantages. Le Mi-

nistre qui se trouvoit alors à la tête des Finances, profita de leurs lumieres.

3. A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fît des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par son secours exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, si non des gens de génie, du moins des gens d'esprit & de sens. Mais comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage, c'est tout ce que peut la science perfectionnée de l'éducation & c'est assez. Une nation généralement composée de pareils hommes, seroit sans contredit, la premiere de l'Univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques; on permet la vente des Opéras, des Comédies, des Romans & même de quelques bons livres de Géometrie & de Medecine. En tout autre genre l'ouvrage supérieur & réputé tel du reste de l'Europe, est un ouvrage proscrit. Tels sont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rousseau, des Montesquieu &c. En France l'approbation du censeur est pour l'auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans enne-

ennemis, dont on dira d'abord du bien, parce-qu'on n'en pensera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera l'orgueil de personne & ne répétera que ce que tout le monde sait. L'éloge général & du moment est presque toujours exclusif de l'éloge à venir.

5. Le Scholastique, dit le proverbe Anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant, ni la douceur du vrai Chrétien, ni la raison du Philosophe, ni l'affabilité du Courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

6. Quelle est la science des scholastiques! celle d'abuser des mots & d'en rendre la signification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares qu'autrefois les Magiciens édifioient, détruisoient des châteaux enchantés ou du moins leur apparence. Les Scholastiques héritiers de la puissance des anciens magiciens, ont par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une science aux plus absurdes rêveries. S'il est un moyen de détruire leurs enchantemens, c'est de leur demander la signification précise des mots dont ils se servent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes? le charme cesse & le prestige de la science disparoît. Qu'on se défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment usage du langage de l'école. La lan-

langue usuelle suffit presque toujours à quiconque a des idées claires. Qui veut instruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

7. Il est peu de Pays où l'on étudie la Science de la Morale & de la Politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espece. Le Sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable* est aujourdhui devenu synonime d'*incrédule*. Le Clergé soupçonne apparemment que les motifs de la Foi, comme les petites ailes données à Mercure, sont trop foibles pour la soutenir. *Pour être Philosophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment, & pour être Fidele il faut croire aveuglément*. Mallebranche ne s'apperçoit pas que de son Fidele, il fait un Sot. En effet en quoi consiste la sottise? à croire sans un motif suffisant pour croire; ou me citera à ce sujet la foi du Charbonnier. Il étoit dans un cas particulier: il parloit à Dieu; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui sans être ce Charbonnier, se vante d'une foi aveugle & d'une croyance sur *oui dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

8. Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule; rien de mieux. Tout excellent

tableau de cette espece suppose beaucoup d'esprit dans le Peintre qui le dessine. Que lui doit la Société ? un tribut de reconnoissance & d'éloge proportionné au mal, dont la délivre le ridicule jetté sur tels ou tels défauts. Une Nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. „Qu'importe, dit un Anglois, que tel Bourgeois „ soit singulier dans son humeur, tel Petit-„ Maître recherché dans ses habits, que telle „ Coquette enfin soit minaudiere ? elle peut „ rougir, blanchir, moucheter son visage, „ & coucher avec son amant, sans envahir „ ma propriété ou diminuer mon commerce. „ L'ennuyeux froissement d'un éventail qui „ s'ouvre & se referme sans cesse, n'ébranle „ point nos Constitutions ". Une Nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un Petit-Maître, est à coup sûr une Nation frivole.

9. Toutes les Nations ont reproché aux François leur frivolité. „ Si le François, di-„ soit autrefois M. de Saville, est si frivole, „ l'Espagnol si grave & si superstitieux, l'An-„ glois si sérieux & si profond, c'est un effet „ de la différente forme de leur Gouverne-„ ment. C'est à Paris que doit se fixer l'hom-„ me curieux de bijoux & de parler sans rien

„ dire:

» dire : c'eſt Madrid & Liſbonne que doit ha-
» biter quiconque aime à ſe donner la diſci-
» pline & à voir brûler ſes ſemblables ; &
» c'eſt à Londres enfin que doit vivre qui-
» conque veut penſer & faire uſage de la fa-
» culté qui diſtingue principalement l'Homme
» de la Brute. Selon M. de Saville, il n'eſt
» que trois objets dignes de réflexion ; la
» Nature, la Religion & le Gouvernement. Or
» le François, ajoute-t-il, n'oſe penſer ſur ces
» objets. Ses livres inſipides pour des Hom-
» mes, ne peuvent donc amuſer que des Fem-
» mes. La liberté ſeule éleve l'eſprit d'une
» Nation, & l'eſprit de la Nation celui de ſes
» Ecrivains. En France les ames ſont ſans
» énergie. Le ſeul Auteur eſtimable que j'en
» aime, c'eſt Montagne. Peu de ſes Conci-
» toyens ſont dignes de l'admirer : pour le
» ſentir, il faut penſer & pour penſer, il
» faut être libre ".

10. Les Jéſuïtes offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur Ordre a produit peu d'hommes de génie dans les Arts & les Sciences ; s'ils n'ont point eu de Newton en Phyſique, de Racine dans le Tragique, d'Huygens en Aſtronomie, de Pot en Chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine &c., ce n'eſt pas que ces Religieux ne ſe

 re-

recrutassent parmi les Ecoliers de leurs Colleges, qui annonçoient le plus de génie. On sait d'ailleurs que les Jésuïtes dans le silence de leurs maisons, n'étoient distraits de leurs études par aucun soin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquisition des talens. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe? c'est qu'entourés de Fanatiques & de Superstitieux, un Jésuïte n'ose penser que d'après ses Supérieurs: c'est que d'ailleurs forcés de s'appliquer quelques années à l'étude des Casuistes & de la Théologie, cette étude répugne à la saine raison & doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste? l'habitude de le sophistiquer le fausse.

11. Si tous les Savoïards ont à certains égards le même caractere; c'est que le hazard les place dans des dispositions à peu près semblables & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous sont-ils voyageurs? c'est qu'il faut de l'argent pour vivre & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils laborieux? c'est que tous sont indigens; c'est que sans secours & sans protection dans le Pays où ils se transplantent, ils y ont faim & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fideles & actifs? c'est

que

que pour être employés de préférence aux Nationaux, il faut qu'ils les furpaffent en activité & fidélité. Pour quelle raifon enfin font-i's tous économes? c'eft qu'attachés, comme tous les hommes à leur Pays natal, ils en fortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Suppofons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'infpirer à un jeune homme les vertus du Savoïard; que faire? le placer dans la même pofition; confier quelque tems fon éducation au malheur & à l'indigence. Le befoin & la néceffité font de tous les Inftituteurs les feuls dont les leçons font toujours écoutées, & les confeils toujours efficaces. Mais fi les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation, quelle autre y fubftituer? Je l'ignore: nulle qui foit auffi fure. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on defiroit en lui. Qui peut être furpris du peu de fuccès d'une éducation infuffifante?

12. Shakespear ne jouoit bien qu'un feul rôle; c'étoit le Spectre dans Hamlet.

13. Voyez l'extrait du dictionnaire de Moréri; l'extrait de la République des Lettres; Janvier 1685. dans ce dernier ouvrage on lit cette phrafe. „ C'eft à une Dame à laquelle on

„ donnoit à Rouen le nom de Mélite, que la „ France doit le grand Corneille". C'eſt pareillement à l'amour que l'Angleterre doit ſon célebre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur premiere jeuneſſe avoir annoncé ce qu'ils doivent être: c'eſt leur manie. Se prétendent-ils d'une race ſupérieure à celle des autres hommes? à la bonne heure: qu'on ne diſpute pas ſur ce point avec leur vanité: on les fâcheroit, mais qu'on ne les en croie pas ſur leur parole, on ſe tromperoit. Rien de plus illuſoire & de plus incertain que ces premieres annonces. Néwton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les claſſes ſont peuplées de jolis enfans, le monde l'eſt de ſots hommes.

15. La vie ou la mort, la faveur ou la diſgrace d'un Patron décide ſouvent de nôtre état & de nôtre profeſſion. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidens de cette eſpece. Le menſonge, la baſſeſſe & la frivolité regnent-ils dans une Cour? y vit-on ſans reſpect pour la vérité, l'humanité & la poſtérité? qui doute qu'une diſgrace, une injuſtice ne ſoit quelquefois ſalutaire au Courtiſan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme ſe doit à lui-mê-

me

me, qui l'enleve à la dissipation de la Cour, au vuide de ses conversations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talens.

16. M. Rousseau n'est point insensible; & la preuve sont les injures même qu'il dit aux Femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers. „Tout jusqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour".

17. M. Rousseau dans ses ouvrages m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses lecteurs. Toujours orateur & rarement raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage de l'Eloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déja reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupissement, & les armer contre Philippe? c'est alors que Démosthene doit déployer toute la force de l'Eloquence: mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui sait si dans la chambre des Communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage diffé-

 rent

rent, qu'on doit y faire de l'Eloquence & de l'esprit de discussion ?

18. M. Rousseau connut à Montmorency M. le Marechal de Luxembourg, ce Seigneur l'aima, honora en lui les talens, le protégea & par cette protection acquit un droit sur la reconnoissance de tous les Gens de Lettres. Que les Savans ne rougissent point de louer un Grand, pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite ? oublieroient-ils que si les Nations ont besoin de lumieres, les Savans ont besoin de Protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg, ne put, il est vrai, soustraire M. Rousseau à la persécution : mais peut-être le caractere de ce Seigneur étoit-il foible, peut-être l'hypocrisie des méchans est-elle plus puissante que la protection des bons & des Grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la Littérature qui sont la honte de leur Protecteur. Une faveur bannale accordée, dit Milord Shaftesbury, à ces Ecrivains médiocres & vils qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un Grand, n'est point une preuve de son amour pour les Lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme des Protecteurs des Savans, & s'installer en cet-

te qualité *Grands-Maîtres de l'Ordre des Lettrés*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuisibles aux Sciences que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenses mal placées découragent les vrais talens. En vain, dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent; le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne souffre point, & n'est point incognito exposé, ou sur la paille de la misere, ou sous le couteau de la superstition. Les Grands toujours à portée de le secourir peuvent donc toujours prétendre à l'estime & à la reconnoissance de la partie du genre humain la plus savante & la plus éclairée. Voyez advice to an author. part. 2. §. 1. p. 229.

19. Douze ou quinze millions saisis en Espagne sur deux Procureurs Jésuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richesses, les Jésuites n'ont jamais été dupes de leurs sermons.

20. De tous les contes, les plus ridicules sont ceux que les Moines font de leurs Fondateurs. Ils disent, par exemple, „qu'à la vue d'une biche poursuivie par des loups, St. Lomer

„ leur ordonna de s'arrêter, ce qu'ils firent
„ incontinent."

„ Que St. Florent faute de berger, ordonna
„ à un ours qu'il rencontra, de mener paître
„ ses brebis, & que l'ours les menoit paître
„ tous les jours.

„ Que St. François saluoit les oiseaux, leur
„ parloit, leur faisoit commandement d'ouir la
„ parole de Dieu, lesquels oiseaux entendant
„ parler St. François, se réjouissoient d'une fa-
„ çon merveilleuse, allongeant le col & en-
„ tr'ouvrant le bec.

„ Que ce même St. François passa huit jours
„ avec une cigale, chanta un jour entier avec
„ un rossignol, guérit un loup enragé & lui
„ dit; mon frere le loup, tu dois me promet-
„ tre que tu ne feras plus à l'avenir aussi ra-
„ vissant que tu l'as été: ce que le loup pro-
„ mit en inclinant la tête. Alors St. François
„ lui dit; donne-moi la foi: ce que disant
„ St. François lui tendit la main, pour la re-
„ cevoir; & le loup levant doucement sa pat-
„ te droite, la mit entre les mains de St. Fran-
„ çois". On lit aussi de plusieurs autres saints qu'ils se plaisoient à deviser avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette au mot, *Passions*, lorsqu'on les regarde com-

comme nuisibles. Ce n'eſt qu'une vraie diſpute de mots. Les Théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la paſſion vive de l'amour de Dieu fut un crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la Patrie qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entrepriſe la plus périlleuſe. Nos deſirs ſont nos moteurs, & c'eſt la force de nos deſirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme ſans deſir & ſans beſoin eſt ſans eſprit & ſans raiſon. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ſes idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il eſt ſtupide. Si les Souverains de l'Orient ſont en général ſi peu éclairés, c'eſt que l'eſprit eſt fils du deſir & du beſoin. Or les Sultans n'éprouvent ni l'un, ni l'autre. Il n'eſt point de plaiſir qu'un ſimple acte de leur volonté ne leur procure : l'eſprit leur eſt donc preſque toujours inutile. Le ſeul cas où il leur devient néceſſaire, c'eſt lorſque jaloux du titre de Conquérant, ils veulent envahir le Sceptre d'un voiſin puiſſant. Dans toute autre poſition, exiger des lumieres d'un Deſpote, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Compter dans un Gouvernement arbitraire ſur l'eſprit d'un Mo-

narque né sur le trône, c'est folie. Aussi sauf le hazard d'une éducation singuliere, est-il peu de Souverains absolus & éclairés : aussi l'histoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands Rois que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II &c. & ceux d'entre les Princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire & mille obstacles à surmonter.

22. Un dévot peut exceller en Géométrie, en certain genre de Peinture : mais vu la contradiction actuelle qui se trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du Prêtre, on ne peut sans inconséquence être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen, c'est-à-dire, honnête homme. C'est une vérité que démontrera la suite de cet ouvrage.

23. C'étoit autrefois le Petit-Maître ; aujourd'hui c'est le Théologien qui sait tout, sans avoir rien appris. L'interroge-t-on sur la nature des animaux ? ce sont, dit-il, de pures machines. Mais sur quel motif appuie-t-il sa décision ? a-t-il en qualité, ou de chasseur, ou d'observateur, étudié la nature & les mœurs des animaux ? non : il n'a élevé ni chien, ni chat, pas même de moineau ; mais il est Docteur, & du moment qu'il en prend le bonnet, il

il se croit comme l'empereur de la Chine, obligé par l'étiquette de son état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend; *je le savois*. L'on supposoit le Sage des Stoïciens habile & versé dans tous les Arts & les Sciences; c'étoit l'homme universel. Il en est de même du Théologien: il est Poéte, Géometre, Physicien, Horloger, &c. Qu'il ait tous ces talens, j'y consens: mais qu'on ne m'oblige point de lire ses vers & d'acheter ses montres. Me permettroit-il de lui donner un conseil; ce seroit avant de parler des animaux de consulter les ouvrages de M. de Buffon, & trois ou quatre Lettres données au Journal étranger par un Observateur exact & un bon Ecrivain. Qu'il s'abstienne d'attaquer sur ce point mes sentimens. J'ai donné, dit-on, de l'esprit & de la raison aux brutes. C'est une politesse que je fis aux Docteurs. Quelle fut vôtre reconnoissance, ô ingrats!

24. Le propre des Gouvernemens despotiques est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consomption est-elle la maladie mortelle de ces Empires: aussi les Peuples soumis à cette forme de Gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des Républicains. Ces derniers même n'ont excité nôtre admiration que dans ces momens

de crise où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels tems les Hollandois & les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines? lorsqu'ils étoient animés de deux fortes passions. l'une la vengeance, l'autre la haine des Tyrans. Il faut des passions à un Peuple: c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du gardien des Capucins.

25. Le Turc croit la Femme formée pour le plaisir de l'Homme & créée pour irriter ses desirs. Telle est, dit-il, l'intention marquée de la Nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajoûter encore aux beautés des Femmes; qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le Sérail où elle est renfermée? supposons, si l'on veut un Pays où les Femmes soient en commun. Plus dans ce Pays elles inventeroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'Homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre. on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de venération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux Hommes

déja

déja diſtingnés par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talens & aux vertus. Mais en Turquie, ſi les Femmes peuvent ſans inconvénient s'inſtruire de tous les arts de la volupté, en ſeroit-il de même dans un Pays, où comme en Europe, elles ne ſont ni renfermées, ni communes, où comme en France, toutes les maiſons ſont ouvertes? s'imagine-t-on qu'en multipliant dans les Femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des Epoux? j'en doute; & juſqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art pouroit ajoûter aux beautés naturelles du Sexe, ſeroit peut-être en contradiction avec l'uſage que les loix Européennes lui permettent d'en faire.

26. Il eſt des hommes qui ſe croient vrais parce qu'ils ſont médiſans. Rien de plus différent que la vérité & la médiſance: l'une toujours indulgente eſt inſpirée par l'humanité. L'autre toujours aigre, eſt fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les geſtes de la médiſance décelent toujours quel en eſt le Pere.

27. Si l'on ne peut ſans crime taire la vérité aux Peuples & aux Souverains, quel hom-

me a toujours été juste & sans reproche à cet égard ?

28. Qu'à la lecture de l'histoire écclésiastique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la scélératesse des Pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité ; quel doute impie s'écrie son Précepteur ? mais répond l'Eleve, je dis ce que je pense : ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir ? oui dans les cas ordinaires ; mais en faveur de l'Eglise le mensonge est un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au Pape ? le plus grand, repliquera le Maître. Si le Pape est reconnu infaillible, nul ne peut résister à ses volontés. Les Peuples lui doivent être aveuglement soumis. Or quelle considération ce respect pour le Pape ne réfléchit-il pas sur tout le Corps ecclésiastique & par conséquent sur moi ?

29. Quiconque en écrivant l'histoire, en altere les faits, est un mauvais citoyen. Il trompe le public & le prive de l'avantage inestimable qu'il pouroit retirer de cette Lecture. Mais dans quel Empire trouver un Historien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité ? est-ce en France, en Portugal, en Espagne ? non ; mais dans un Pays libre & réformé.

30. Pour

30. Pourquoi les disputes théologiques sur la Grace sont-elles interminables? c'est qu'heureusement pour les disputans, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont-ils parlent. En présentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la Divinité? le Cardinal du Perron après avoir dans un Discours prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit, si votre Majesté le desire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.

31. Pourquoi la plûpart des hommes éclairés regardent-ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale? c'est que les Prêtres de toute religion se donnent pour les seuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines: c'est qu'ils veulent que les décisions théologiques soient regardées comme le vrai code de la Morale. Or le Prêtre est un homme. En cette qualité, il juge conformément à son intérêt. Son intérêt est presque toujours contraire à l'intérêt public. La plûpart de ses jugemens sont donc injustes. Telle est cependant la puissance du Prêtre sur l'esprit des Peuples, qu'ils ont pour les sophismes de l'école, souvent plus de vénération que pour les saines maximes de la Morale. Quelles idées nettes les Peuples pourroient-ils s'en former? les décisions de l'Eglise aussi variables que

Eccléſiaſtiques ont recours au diable : ils le produiſent (voyez les mêmes Capitulaires. *T.* I.) dans une aſſemblée de la Nation, & le Diable devenu tout-à-coup Apôtre & Miſſionnaire y prend à cœur le ſalut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir par des châtimens ſalutaires. » Ouvrez enfin les yeux, diſoit le Clergé, le Diable lui-même eſt l'auteur de la derniere famine, lui-même a dévoré les grains dans les épis ; redoutez ſa fureur. Au milieu des campagnes il a déclaré par des hurlemens affreux qu'il exerceroit les plus cruels châtimens ſur les Chrétiens endurcis qui nous refuſent la dixme." Tant d'impoſtures de la part du Clergé prouvent qu'au tems de Charlemagne les gens pieux étoient les ſeuls qui payaſſent la dixme. Dans la ſuppoſition que le Clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours ſucceſſivement à Dieu & au Diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même eſpece : c'eſt le ſermon d'un Curé ſur le même ſujet : » ô mes chers Paroiſſiens, diſoit-il, ne ſuivez point l'exemple de ce malheureux Caïn, mais bien celui du bon Abel : Caïn ne vouloit jamais payer la dixme, ni aller à la meſſe : Abel au contraire la payoit & toujours du plus beau & du meilleur, & il ne failloit pas un ſeul jour d'ouir la meſſe. "

Gro-

Grotius dit au ſujet de ces dixmes & donations que le ſcrupule de Tibere pour accepter de tels dons, devroit faire honte aux Moines.

34 Les Papes par leurs prétentions ridicules ſur l'Amérique ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injuſtices qu'y ont exercées les Chrétiens.

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des Communes, ſi tel canton ſitué ſur les confins du Canada devoit appartenir à la France, un des membres de la Chambre ſe leve & dit : » cette queſtion ; Meſſieurs, eſt d'autant » plus délicate, que les François ainſi que nous, » ſont très-perſuadés que ce terrein n'appar» tient point aux naturels du Pays. «.

35. Que d'après ces faits les Papiſtes vantent encore la grande perfection où leur Religion porte les mœurs, ils ne feront point de proſélites. Pour éclaircir les prétentions de ces Papiſtes qu'on ſe demande quel eſt l'objet de la Science de la Morale ; l'on voit que ce ne peut être que le *Bonheur général* ; que ſi l'on exige des vertus dans les particuliers, c'eſt que les vertus des membres ſont la félicité du tout. On voit que le ſeul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés,

nés, c'est d'assurer par de bonnes Loix les propriétés des citoyens, c'est d'éveiller leur industrie, de leur permettre de penser & de communiquer leurs pensées. Or la Religion Papiste est-elle la plus favorable à de telles Loix? les hommes sont-ils en Italie & en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser? le Gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs? y est-il moins dur, par conséquent plus respectable? l'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, que les Luthériens, les Calvinistes de l'Allemagne, sont mieux gouvernés & plus heureux que les Catholiques, & que les Cantons Protestans de la Suisse sont plus riches & plus puissans que les Cantons Papistes. La Religion Réformée tend donc plus directement au bonheur public que la Catholique : elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la Morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même des Peuples.

36. Il est de grandes, il est de petites Sociétés. Les Loix de ces dernieres sont simples; parce que leurs intérêts le sont: elles sont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles se font du consentement de tous: elles

lles ſont enfin très-exactement obſervées ; par-
: que le bonheur de chaque individu eſt atta-
hé à leur obſervation : c'eſt le bon Sens qui
ête les Loix des petites Sociétés : c'eſt le Gé-
ie qui dicte celles des grandes.

Mais qui put déterminer les hommes à for-
ner des Societés ſi nombreuſes ? le hazard,
ignorance des inconvéniens attachés à de telles
ocietés, enfin, le deſir de conquérir, la crain-
: d'être ſubjugué &c.

37. Shaftesbury dans ſon traité de l'enthou-
aſme parle d'un Evêque, qui ne trouvant
oint encore dans le Catéchiſme catholique de
uoi ſatisfaire ſon inſatiable crédulité, ſe mit
ncore à croire les contes des Fées.

38. Il en eſt du Papiſme, comme du Deſpo-
ſme ; l'un & l'autre dévorent le pays où ils
etabliſſent. Le plus ſûr moyen d'affoiblir les
uiſſances de l'Angleterre & de la Hollande,
roit d'y établir la Religion catholique.

39. Si notre Religion, diſent les Papiſtes,
t très-coûteuſe, c'eſt que les inſtructions y
nt très-multipliées. Soit : mais quel eſt le
roduit de ces inſtructions ? les hommes en ſont-
s meilleurs ? non. Que faire pour les rendre
ls ? Partager la dixme de chaque Paroiſſe entre
s Payſans qui cultiveront le mieux leurs ter-
res

res & feront les actions les plus vertueuſes. Le partage de cette dîxme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les Curés.

40. L'hiſtoire d'Irlande nous apprend, *T.* 1, *p.* 303, que cette Ile fut toujours expoſée autrefois à la voracité d'un Clergé très-nombreux. Les Poétes, Prêtres du Pays, y jouiſſoient de tous les avantages, immunités & privileges des Prêtres catholiques. Comme ces derniers ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les Poétes en conſéquence ſe multiplierent à tel point que Hugh alors Roi d'Irlande, ſentit la néceſſité de décharger ſes ſujets d'un entretien ſi onéreux. Ce Prince aimoit ſes peuples : il étoit courageux, il entreprit de détruire les Prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre ; il y réuſſit.

En Penſilvanie, point de Religion établie par le Gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le Prêtre n'y coûte rien à l'Etat: c'eſt aux habitans à s'en fournir ſelon leur beſoin, à ſe cotiſer à cet effet. Le Prêtre y e[st] comme le Négociant entretenu aux dépens [du] conſommateur. Qui n'a point de Prêtre & [ne] conſomme point de cette denrée ne paie rie[n]. La Penſilvanie eſt un modele dont il ſeroit [à] propos de tirer copie.

41. Nom

41. Numa lui-même n'avoit institué que quatre Vestales & un très-petit nombre de Prêtres.

42. Entre la Religion Païenne & la Papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus; celui du second le tableau grotesque de la tentation de St. Antoine.

43. Les Romains consacrerent sous le regne de Numa un Temple à la bonne Foi: la dédicace de ce Temple les rendit quelque tems fideles à leurs traités.

44. Quiconque affecte tant d'humilité & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un Pélerinage, ne sera jamais qu'un Moine & ne contribuera jamais au bonheur de l'Humanité. ——

45. La réunion des deux Puissances spirituelle & temporelle dans les mains d'un Despote seroit, dit-on, dangereuse; je le crois. En général tout Despote uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national: la félicité de ses sujets lui est indifférente. Il feroit souvent usage de la Puis-

sance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés; mais il n'en seroit pas de même si l'on ne confioit cette Puissance qu'au Corps de la Magistrature.

46. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des Enfans de Saturne? c'est que l'Ordre & la Génération, Successeurs du Cahos & de la Stérilité, étoient, selon les Philosophes, le dernier produit du Tems. Pourquoi Jupiter en qualité de Générateur, étoit-il le Dieu de l'Air? C'est, disoient ces Philosophes, que les Végétaux, les Fossiles, les Minéraux, les Animaux, enfin tout ce qui existe, transpire, s'exhale, se corrompt & remplit l'Air de principes volatils. Ces principes échauffés & mis en action par le feu Solaire, il faut que l'Air dépense alors en nouvelles générations les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'Air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroissoit donc un immense Océan agité par des principes nombreux & différens. C'est dans l'Air que nageoient, selon eux, les semences de tous les Etres, qui toujours prêts à se reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le hazard les déposât dans une matrice convenable. L'Atmosphère à leurs yeux étoit pour ainsi dire, toujours vivant, toujours ch

gé d'acide pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie.

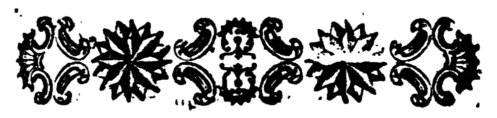
Les Titans & Janus, selon les Anciens, étoient pareillement l'emblême du Cahos ; Vénus ou l'Amour celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'Univers.

47. La réunion des Puissances temporelle & spirituelle dans les mêmes mains est indispensable. On n'a rien fait contre le Corps Sacerdotal, lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point, suspend & ne détruit pas son crédit. Un Corps est immortel ; une circonstance favorable, la confiance d'un Prince, un mouvement dans l'Etat, suffit pour lui rendre son premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puissance d'autant plus redoutable, qu'instruit des causes de son abaissement, il est plus attentif à les détruire. Le Clergé d'Angleterre est aujourd'hui sans puissance, mais il n'est point anéanti. Qui peut donc répondre, disoit un Lord, que reprenant son premier crédit, ce Corps ne reprenne sa premiere férocité & ne repande un jour autant de sang qu'il en a déjà fait couler. Un des plus grands services à rendre à la France, seroit d'employer une partie des revenus trop considérables du Clergé à

à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les Ecclésiastiques, si juste à leur égard, on leur conservoit leur vie durant, tout l'usufruit de leurs bénéfices & qu'on n'en disposât qu'à leur mort? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation?



SEC



SECTION II.

Tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE I.

Toutes nos Idées nous viennent par les Sens : en conséquence on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ECLAIRÉ par Locke, l'on sait que c'est aux organes des Sens

 qu'on

qu'on doit ses idées & par conséquent son esprit, lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit des divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue aux faits (*a*) doit être d'autant

(*a*) C'est par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes; mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des analogies? Lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres. Cette espece de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles? On en conclut que cette maniere est la seule dont les Etres puissent se régénérer. Il faut pour nous détromper que des Observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent par des expériences réïtérées, qu'il est encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent se reproduire.

tant plus généralement adoptée, qu'elle favoriſe la pareſſe humaine & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant ſi des expériences contraires prouvoient que la ſupériorité de l'eſprit n'eſt point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq Sens, c'eſt dans une autre cauſe qu'on ſeroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les Savans ſur cet objet. Les uns diſent *l'eſprit eſt l'effet d'une certaine eſpece de tempérament & d'organiſation intérieure*; mais aucun n'a par une ſuite d'obſervations encore déterminé l'eſpece d'organe, de tempérament ou de nouriture qui produit l'eſprit (*a*). Cette aſſertion vague & deſtituée de preuves,

(*a*) Quelques Médecins, entr'autres M. Lauſel de Magny, a dit que les tempéramens les plus forts & les plus courageux étoient les plus ſpirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine,

ves, ſe réduit donc à ceci. *L'eſprit eſt l'effet d'une cauſe inconnue ou d'une qua-lité*

cine, Boileau, Paſcal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les ſanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention conſtante: mais peut-on être en même tems incapable d'attention & doué de grands talens? Croit-on que ſans application Locke & Newton fuſſent jamais parvenus à leurs ſublimes découvertes?

Quelques-uns ont obſervé que le Méditatif & le Spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne ſe ſont pas apperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cauſe, que le Spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Pluſieurs enfin ont fait dépendre l'eſprit de la mobilité des nerfs: mais les femmes ſont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroit donc leur aſſurer une grande ſupériorité ſur les hommes. Ont-elles en conſéquence plus d'eſprit? Non: quelle idée nette d'ailleurs ſe former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs.

lité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.

Quintilien, Locke & moi disons; *L'inégalité des Esprits est l'effet d'une cause connue & cette cause est la différence de l'éducation.*

Pour justifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espece d'organe & de tempérament. Or ces expériences sont à faire. Il paroît donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des Esprits, c'est à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait? pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle?

Pour montrer *que tous les hommes* com-

développé cette vérité dans le livre de *l'Esprit*. Que dois-je donc me proposer? De démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer & de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est

» que le vol aux oiseaux, la course aux chevaux & la férocité aux bêtes farouches. La vie de l'ame est dans son activité & son industrie ; ce qui lui a fait attribuer une origine céleste. Les Esprits lourds & inhabiles aux Sciences ne sont pas plus dans l'ordre de la Nature, que les monstres & les phénoménes extraordinaires. Ces derniers sont rares. D'où je conclus qu'il se trouve dans les Enfans, de grandes ressources qu'on laisse échapper avec l'âge. Alors il est évident que ce n'est point à la Nature, mais à notre négligence, qu'on doit s'en prendre."

L'opinion de Quintilien, celle de Locke également fondée sur l'expérience & l'observation & les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre sur cet objet le jugement trop précipité du Lecteur.

C'eſt ce principe qui ſeul nous explique comment il ſe peut que ce ſoit à nos ſens que nous devions nos idées, & que ce ne ſoit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection de ces mêmes ſens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre eſprit.

Si ce principe concilie deux faits en apparence ſi contradictoires, j'en conclurai que la ſupériorité de l'eſprit, n'eſt le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cauſe très-connu de l'éducation; & qu'enfin aux aſſertions vagues & tant de fois répétées à ce ſujet, l'on peut ſubſtituer des idées très-préciſes.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette queſtion, je crois, pour y jetter plus de clarté & n'avoir rien à démêler avec les Théologiens, devoir d'abord diſtinguer l'eſprit, de ce qu'on appelle l'ame.

CHAPITRE II.

Différence entre l'Esprit & l'Ame.

IL n'eſt point de mots parfaitement ſynonimes. Cette vérité ignorée des uns, oubliée des autres a fait ſouvent confondre l'eſprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entr'eux & qu'eſt-ce que l'ame? La regarde-t-on d'après les Anciens & les premiers Peres de l'Egliſe, comme une matiere extrêmement fine & déliée & comme le feu électrique qui nous anime. Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont penſé les divers Peuples, & les différentes Sectes de Philoſophes? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obſcures & petites. Les ſeuls qui ſur ce ſujet s'exprimoient

moient avec ſublimité, étoient les Parſis. Prononçoient-ils une oraiſon funebre ſur la tombe de quelque grand homme! Ils s'écrioient; „ô Terre! ô „ Mere commune des humains! re„ prends du corps de ce Héros ce qui „ t'appartient: que les parties aqueuſes „ renfermées dans ſes veines, s'exha„ lent dans les airs, qu'elles retom„ bent en pluie ſur les montagnes, „ enflent les ruiſſeaux, fertiliſent les „ plaines & ſe roulent à l'abyme des „ mers d'où elles ſont ſorties! Que le „ feu concentré dans ce corps ſe re„ joigne à l'aſtre, ſource de la lumiere „ & du feu! que l'air comprimé dans „ ſes membres rompe ſa priſon! Que „ les vents les diſperſent dans l'eſpa„ ce! Et toi enfin, ſouffle de vie, ſi „ par impoſſible, tu es un Etre parti„ culier, réunis-toi à la Subſtance in„ connue qui t'a produit! Ou ſi tu „ n'es qu'un mêlange des Elémens „ viſibles, après t'être diſperſé dans

„ l'Uni-

» l'Univers, rassemble de nouveau
» tes parties éparses, pour former
» encore un citoyen aussi vertueux! »

Telles étoient les images nobles & les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parsis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La Philosophie moins hardie dans ses conjectures, n'ose décrire sa nature, ni résoudre cette question. Le Philosophe marche, mais appuyé sur le bâton de l'expérience; il avance, mais toujours d'observations en observations; *il s'arrête où l'observation lui manque*. Ce qu'il sait, c'est que l'homme sent, c'est qu'il est en lui un principe de vie, & que sans les ailes de la Théologie, on ne s'éleve point jusqu'à la connoissance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'observation est du ressort de la Métaphysique Philosophique; au delà tout appartient

à la Théologie (*a*) ou à la Métaphysique Scholastique.

Mais

(*a*). Quelques-uns doutent que la Science de Dieu, ou la Théologie soit une Science. Toute Science, disent-ils, suppose une suite d'observations. Or quelles observations faire sur un Etre invisible & incompréhensible? La Théologie n'est donc point une Science. En effet que désigne le mot DIEU? La cause encore inconnue de l'ordre & du mouvement. Or que dire d'une cause inconnue? Attache-t-on d'autres idées à ce mot DIEU? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un Théologien observe-t-il les courbes décrites par les astres? En conclut-il qu'il est une force qui les meut? *Cœli enarrant gloriam Dei?* Ce Théologien n'est plus alors qu'un Physicien ou un Astronome.

„ Nul doute, disent les Lettrés Chinois, „ qu'il n'y ait dans la Nature, *un Principe puis-* „ *sant & ignoré de ce qui est:* mais lorsqu'on „ divinise ce principe inconnu, *la création d'un* „ *Dieu, n'est plus alors que la Déification de l'i-* „ *gnorance humaine.* " Je ne suis pas de l'avis des Lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la Théologie, c'est-à-dire, la

Scien-

Mais pourquoi la raison humaine, éclairée par l'observation, n'a-t-elle pas jusqu'à présent pu donner une définition claire, ou pour parler plus exactement une description nette & détaillée du principe de la vie? C'est que le principe échappe encore à l'observation la plus délicate: elle a plus de prise sur ce qu'on appelle l'esprit. On peut d'ailleurs examiner le principe & penser sur ce sujet sans avoir à redouter l'ignorance & le fanatisme des bigots. Je considérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'esprit & l'ame.

PREMIERE DIFFÉRENCE.

L'ame existe en entier dans l'Enfant comme dans l'Adolescent. L'Enfant est

comm

Science de Dieu ou de l'incompréhensible n'est point une Science particuliere. Qu'est-ce donc que la Théologie? Je l'ignore.

comme l'homme sensible au plaisir & à la douleur Physique: mais il n'a, ni autant d'idées, ni par conséquent autant d'esprit que l'adulte. Or si l'Enfant a autant d'ame, sans avoir autant d'esprit, l'ame n'est donc pas l'esprit (*a*). En effet si l'ame & l'esprit étoient un & la même chose, pour expliquer la supériorité de l'adulte sur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que son ame a pris une croissance proportionnée à celle de son corps: supposition absolument gratuite & inutile, lorsqu'on distingue l'esprit de l'ame ou du principe de vie.

SECON-

(*a*) On refuse à l'enfant le pouvoir de pécher avant sept ans. Pourquoi? C'est qu'avant cet âge il est censé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge passé, s'il est réputé pécheur, c'est qu'alors il est censé avoir acquis assez d'idées entre le juste & l'injuste. L'esprit est donc regardé par l'Église même comme une acquisition, & par conséquent comme très-différent de l'ame.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à l
mort. Tant que je vis, j'ai une ame
En est-il ainsi de l'esprit? non: je l
perds quelquefois de mon vivant; par
ce que de mon vivant je puis perdre l
mémoire, & que l'esprit est presqu'e
entier l'effet de cette faculté. Si le
Grecs donnoient le nom de Mnémo
syne à la Mere des Muses, c'est qu'Ob
servateurs attentifs de l'homme, ils s'é
toient apperçus que son jugement, so
esprit &c., étoient en grande partie l
produit de sa Mémoire. (a)

Qu'u

(a) L'esprit ou l'intelligence est aussi dans l
animaux l'effet de leur mémoire. Si le chi
vient à mon appel, c'est qu'il se ressouvient
son nom. S'il m'obéit, lorsque je pronon
ces mots. *Tout beau, prends garde à toi, ne t*
che pas-là, c'est qu'il se souvient que je suis f
& que je l'ai battu.

A la foire qui fait exécuter aux anim
tant de tours de souplesse? la crainte du fo
dont

Qu'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? est-ce des sensations passées? non: il les a oubliées. Est-ce des sensations présentes? mais pour juger entre deux sensations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long-tems pour lui donner le loisir de les *comparer entr'elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets*. Or sans le secours d'une mémoire conservatrice des impressions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des impressions présentes & qui chaque

dont le geste, le regard, la parole du Maître lui rappelle le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon contentement, & savoir en conséquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

chaque inſtant ſeroient & ſenties & de nouveau oubliées. Il n'eſt donc point de jugement, d'idées, ni d'eſprit ſans mémoire. L'Imbécille qu'on aſſied ſur le pas de ſa porte, n'eſt qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux queſtions qu'on lui fait, c'eſt ou parce que les diverſes expreſſions de la langue ne lui rappellent plus d'idées diſtinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phraſe, il oublie ceux qui la précédent. Conſulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'eſt à la mémoire, (dont l'exiſtence ſuppoſe la faculté de ſentir) que l'homme doit & ſes idées & ſon eſprit. Point de ſenſation ſans ame; mais ſans mémoire, point d'expérience, point de comparaiſon d'objets, point d'idées; & l'homme ſeroit dans ſa vieilleſſe ce qu'il étoit dans ſon enfance. (*a*)

(*a*) Si les Théologiens conviennent que l'Enfant & l'Imbécille ne péchent point & q[...]
l'u[...]

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant; mais on l'est réellement, lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (*b*). Or sans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette espece. L'Esprit differe donc essentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de son vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROI-

l'un & l'autre ont une ame, il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

(*b*) Le fameux M. Ernaud, Instituteur des Muets & des Sourds, dit dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences à Paris, que si les Sourds & Muets n'ont que de courts intervalles de jugement, s'ils réfléchissent peu, si leur esprit est foible & leur raison momentanée, c'est que la mémoire est presque toujours assoupie en eux, & qu'en conséquence leurs idées & leurs actions sont & doivent être sans suite.

TROISIEME DIFFE'RENCE.

J'ai dit que l'esprit de l'homme se composoit de l'assemblage de ses idées. Il n'est point d'esprit sans idées.

En est-il ainsi de l'ame ? non : ni la pensée, ni l'esprit ne sont nécessaires à son existence. Tant que l'homme est sensible, il a une ame. C'est donc la faculté de sentir qui en forme l'essence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'est pas proprement elle, c'est-à-dire, de l'organe Physique du souvenir, quelle faculté lui reste-t-il ? celle de sentir. Elle ne conserve pas même alors la conscience de son existence ; parce que cette conscience suppose enchaînement d'idées & par conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame, lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe Physique du souvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame est-elle privée de cet organe ? elle doit sau

ſauf un miracle ou une volonté expreſſe de Dieu, ſe trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La penſée n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à l'exiſtence de l'ame. L'ame n'eſt donc en nous que la faculté de ſentir, & c'eſt la raiſon pour laquelle, comme le prouve Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos ſens.

C'eſt à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugemens, & à mon ame que je dois mes ſenſations: ce ſont donc proprement (*a*) mes ſenſations, & non mes penſées, comme

(*a*) M. Marion Régent de Philoſophie au College de Navarre & pluſieurs Profeſſeurs à ſon exemple, ont ſoutenu que toutes les opérations de l'eſprit s'expliquoient par le ſeul mouvement des eſprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il ſuit que les eſprits animaux mis en mouvement par les objets

me le prétend Descartes, qui me prouvent l'existence de mon ame. Mais qu'est-ce en nous que la faculté de sentir? Est-elle immortelle & immatérielle? La raison humaine l'ignore & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que si l'ame n'est autre chose que la faculté de sentir, son action comme celle du corps frappant un autre corps, est toujours nécessitée, & que l'ame en ce sens doit être regardée comme purement passive. Aussi Mallebranche l'a-t-il crue telle, (*a*) & son

jets extérieurs pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'esprit, selon ces Professeurs, est donc très-distinct de l'ame. ——

(*a*) Selon Mallebranche, c'est Dieu qui se manifeste à notre entendement; c'est à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même: il la croyoit donc uniquement passive. l'Eglise Catholique n'a pas condamné cette doctrine.

ſon ſyſtême a été publiquement enſei-gné. Si les Théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont ſûrement ils s'embaraſſent peu. Au reſte, tant que les hommes naîtront ſans idées du vice, de la vertu &c., quelque ſyſtême qu'adoptent les Théologiens, ils ne me prouveront jamais que la penſée ſoit l'eſſence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de ſentir ne puiſſe exiſter en nous ſans que cette faculté ſoit miſe en action, c'eſt-à-dire, ſans que nous ayions d'idées ou de ſenſations.

L'orgue exiſte, lors même qu'elle ne rend pas de ſons. L'homme eſt dans l'état de l'orgue, lorſqu'il eſt dans le ventre de ſa Mere, lorſqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il eſt enſeveli dans un ſommeil profond. D'ailleurs ſi toutes nos idées peuvent être rangées ſous quelques-unes des Claſ-

ſes de nos connoiſſances, & ſi l'on peut vivre ſans idées de Mathématiques, de Phyſique, de Morale, d'Horlogerie &c., il n'eſt donc pas métaphyſiquement impoſſible d'avoir une ame ſans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins une ame. Il en eſt qui n'ont ni idées de juſtice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un Sourd & Muet ayant tout-à-coup recouvert l'ouïe & la parole, avoua qu'avant ſa guériſon, il n'avoit d'idées ni de Dieu, ni de la mort.

Le roi de Pruſſe, le Prince Henri, Hume, Voltaire &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat &c. Les premiers cependant ſont en eſprit auſſi ſupérieurs aux ſeconds, que ces derniers le ſont aux ſinges & aux autres animaux qu'on montre à la foire. ——

Pou

Pompignan, Chaumeix, Caveirac (*a*) &c. ont sans doute peu d'esprit; & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or si pour avoir peu d'esprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en font donc pas partie: elles ne sont donc point essentielles à son être. L'ame peut donc exister indépendamment de toutes idées & de tout esprit.

Rassemblons à la fin de ce Chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'esprit.

La premiere, c'est qu'on naît avec toute son ame & non avec tout son esprit.

La seconde, c'est qu'on peut perdre l'esprit de son vivant & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La

(*a*) Le nom de tous ces Polissons n'est connu en Allemagne & dans toute l'Europe que par les petits écrits de M. de Voltaire. Sans lui leur existence seroit ignorée.

La troisieme, c'est que la pensée n'est pas nécessaire à l'existence de l'ame.

Telle étoit sans doute l'opinion des Théologiens, lorsqu'ils soutenoient, d'après Aristote, que c'étoit aux Sens que l'âme devoit ses idées. Qu'on n'imagine point en conséquence pouvoir regarder l'esprit comme entièrement indépendant de l'ame. Sans la faculté de sentir, la mémoire productrice de notre esprit, seroit sans fonctions: elle seroit nulle (*a*). L'existence de nos idées & de notre esprit suppose celle de la faculté de sentir. Cette faculté est l'ame elle-même. D'où je conclus que si l'ame n'est pas l'esprit, l'esprit est l'effet de l'ame ou de la faculté de sentir. (*b*)

CHA-

(*a*) Le Livre de l'*Esprit* dit que la mémoire n'est en nous qu'une sensation continuée mai affoiblie. Dans le vrai la mémoire n'est qu'u effet de la faculté de sentir.

(*b*) On me demandera peut-être qu'est-ce q la faculté de sentir, & qui produit en nous c phéno



CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'Esprit agit.

QU'est-ce que la Nature? L'assemblage de tous les Etres. Quel peut être dans l'Univers l'emploi de l'esprit? celui d'observateur des rapports que les objets

phénomene? voici ce qu'à l'occasion de l'ame des animaux pense un fameux Chymiste Anglois.

On reconnoît, dit-il, dans les Corps, deux sortes de propriétés, les unes dont l'existence est permanente & inaltérable: telles sont l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la Physique générale.

Il est dans ces mêmes Corps d'autres propriétés dont l'existence fugitive & passagere, est tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaisons, analyses, ou mouvemens dans les parties internes. Ces sortes de propriétés forment les différentes branches de l'Histoire Naturelle,

objets ont entr'eux & avec nous. Les rapports des objets avec moi ſont en petit

turelle, de la Chymie, &c. elles appartiennent à la Phyſique particuliere.

Le fer, par exemple, eſt un composé de de Phlogiſtique & d'une terre particuliere. Dans cet état de compoſition, il eſt ſoumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompoſe-t-on le fer? cette propriété eſt anéantie. L'aiman n'a nulle action ſur une terre ferrugineuſe dépouillée de ſon phlogiſtique.

Lorſqu'on combine ce métal avec une autre Subſtance telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement dans le fer la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverſes: mais il ne reſte aucun veſtige de ces qualités, lorſqu'unis enſemble, l'un & l'autre forment le ſalpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'atmoſphere, l'acide nitreux ſe dégage de tout autre corps pour ſe combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expoſe cette combinaiſon au degré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fuſion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflam-

petit nombre. On me présente une rose: sa couleur, sa forme & son o-
deur

inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union, naît cette force élastique dont les effets sont si surprenans dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorsqu'on le combine avec du sable & que l'on en forme du verre, dont la transparence & l'indissolubilité, la puissance électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui produites par ce mélange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or dans le regne animal pourquoi l'organisation ne produiroit-elle pas pareillement cette singuliere qualité qu'on appelle faculté de sentir? Tous les phénomenes de Médecine & d'Histoire Naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les Métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la Faculté de Sentir*,

deur me plaiſent ou me déplaiſent. Tels ſont ſes rapports avec moi. Tout rapport de cette eſpece ſe réduit à la maniere agréable ou déſagréable dont un objet m'affecte. C'eſt l'obſervation finie de tels rapports qui conſtitue & le goût & ſes regles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils ſont auſſi multipliés qu'il eſt, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma roſe. Les rapports de cette eſpece ſont immenſes ; & leur obſervation appartient plus directement aux Sciences.

ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décompoſé la qualité d'être attiré par l'aimant. Voyez, *Treatiſe on the principles of Chimiſtry.*



CHA-



CHAPITRE IV.

Comment l'Esprit agit.

TOutes les opérations de l'esprit ſe réduiſent à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous. La juſteſſe de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces obſervations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entr'eux? que fais-je? je place ſous mes yeux, ou rends préſens à ma mémoire pluſieurs ou du moins deux de ces objets: enſuite je les compare. Mais qu'eſt-ce que comparer? *c'eſt obſerver alternativement & avec attention l'impreſſion différente que font ſur moi ces deux objets préſens ou*

absens. (*a*). Cette observation faite, je juge, c'est-à-dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai je, pas exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presqu'imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée; j'examine longtems & successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances: *je les compare*, c'est-à-dire, *je les regarde alternativement.* Je me rends très-attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un est plus foncée que l'autre, c'est-à-dire,

(*a*) Si la mémoire conservatrice des impressions reçues, me fait éprouver dans l'absence des objets, à peu près les mêmes sensations qu'ont excité en moi leur présence, il est indifférent relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présens à mes yeux ou à ma mémoire.

dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement feroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit* de *deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire.* (*a*)

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est agréable ou désagréable. Or dans l'un ou l'autre cas, qu'est ce *que juger ? c'est dire ce que je sens.* Suis-je frappé à la tête? la douleur est-elle vive? le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugemens portés sur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous, il est une

(*a*) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, point de jugement.

une différence qui peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque tout objet peut exciter une sensation, qu'un seul suffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette observation que toute assertion sur le rapport des objets entr'eux, suppose comparaison de ces objets ; toute comparaison, une peine ; toute peine, un intérêt puissant pour se la donner. Et qu'au contraire, lorsqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'est-à-dire, d'une sensation, cette sensation si elle est vive, devient elle-même l'intérêt puissant qui me force à l'attention.

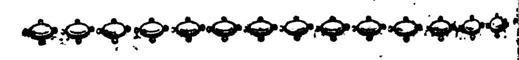
Toute sensation de cette espece emporte donc toujours avec elle un jugement.

ment. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette obſervation & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à de pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir. Mais cette opinion eſt générale ; j'en conviens ; elle doit même l'être. L'on s'eſt dit, je ſens & je compare ; il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit ; que l'opération de comparer, comme je l'ai déja dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous.*

nous des objets, ou actuellement sous nos yeux, ou présens à notre mémoire. Et qu'en conséquence tout jugement ne peut-être que le *prononcé des sensations éprouvées.*

Mais si les jugemens portés d'après la comparaison des objets physiques, ne sont que de pures sensations, en est-il ainsi de toute autre espece de jugement?



CHAPITRE V.

Des jugemens, qui résultent de la Comparaison des Idées abstraites, Collectives, &c.

LEs mots *foiblesse, force, petitesse, grandeur, crime* &c. ne sont représentatifs d'aucune Substance, c'est-à dire, d'aucun Corps. Comment donc rédui-

re à de pures ſenſations les jugemens réſultans de la comparaiſon de pareils mots ou idées? ma réponſe, c'eſt que ces mots ne nous préſentant aucune idée, il eſt impoſſible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet ſenſible & particulier, qu'on porte ſur eux aucun jugement. Les applique-t-on à deſſein ou ſans s'en appercevoir à quelqu'objet déterminé? l'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'eſt-à-dire, une certaine différence ou reſſemblance obſervée entre des objets préſens à nos yeux ou à notre mémoire. Or le jugement porté ſur des idées devenues phyſiques par cette application, ne ſera, comme je le répete, que le *prononcé des ſenſations éprouvées.*

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expreſſions, ſi je l'oſe dire, algébraïques, qui

qui jusqu'à leur application à des ob-jets sensibles n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle, ils ont dans toutes les langues créé tant de ces mots adjectifs & substantifs à la fois si vagues, (a) & si utiles. Prenons pour exemple de ces expressions insignificantes, celle de *ligne*

com-

(a) Dans la composition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui vuides de sens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquels on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est dûe à la crainte qu'eurent les Peuples de trop multiplier les signes de leurs langues, & au desir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet eussent été obligés de créer autant de mots

qu'il

confidérée en Géométrie indépendamment de fa longueur, largeur & épaisfeur. Ce mot en ce fens ne rappelle aucune idée à l'efprit. Une pareille ligne n'exifte point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le Maître en fe fervant de cette expresfion? fimplement avertir fon Difciple de porter toute fon attention fur le corps confidéré comme long, & fans égard à fes autres dimenfions.

Lors-

qu'il eft de chofes auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc, fort*, *gros*, comme un *gros sable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. il eft évident que la multiplicité des expreffions néceffaires pour rendre leurs idées, eût fur chargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes repréfentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une fignification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux, rappelleroient cependant à leur efprit des idées diftinctes au moment même, où ces mêmes mots feroient unis aux objets dont ils défignent les rapports.

Lorsque pour la facilité du calcul on substitue dans cette Science les Lettres *A* & *B* à des quantités fixes; ces Lettres présentent-elles aucunes idées, désignent-elles aucune grandeur réelle? non. Or ce qui s'exprime dans la langue algébraïque par *A* & par *B*, s'exprime dans la langue usuelle par les mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur* &c. Ces mots ne désignent qu'un rapport vague de choses entr'elles, & ne nous présentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'est alors que ces mots mis, si je l'ose dire, en équation ou en comparaison, expriment très-précisément le rapport des objets entr'eux. Jusqu'à ce moment le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon esprit des idées très-différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle

appelle dans l'homme l'idée ou la pensée. Ces expressions sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naissance; combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles, que *la pensée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle. Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimatias. Que signifie en effet le mot *penser?* ou ce mot est vuide de sens, ou comme se *mouvoir*, il exprime simplement une maniere d'être de l'homme. Or dire qu'un mode ou une maniere d'être, n'est point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair: mais faire de ce mode un Etre & même un Etre spirituel, rien, selon moi de plus absurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime?* Pour que ce terme collectif rappelle à mon esprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'appli-

que

si je l'ose dire, à leurs idées constituantes, qu'il l'est en Chymie de décomposer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décomposition la méthode & l'attention nécessaire, l'on est sûr du succès.

Ce que j'ai dit suffit pour convaincre le Lecteur éclairé que toute idée & tout jugement peut se ramener à une sensation. Il seroit donc inutile pour expliquer les différentes opérations de l'esprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer distincte de la faculté de sentir. Mais quel est, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux & qui nous donne de l'attention nécessaire pour en observer les rapports? L'intérêt, qui est pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la sensibilité physique. —

CHA

CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaison des Objets entr'eux.

TOute comparaiſon des Objets entr'eux ſuppoſe attention: toute attention ſuppoſe peine, & toute peine un motif pour ſe la donner. S'il étoit un homme ſans deſir & qu'un tel homme pût exiſter, il ne compareroit point les Corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette ſuppoſition il pouroit encore juger l'impreſſion immédiate des objets ſur lui: oui, lorsque cette impreſſion ſeroit forte. Sa force devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en ſeroit pas de même ſi cette ſenſation étoit foible: il n'auroit alors ni conſcience, ni ſouvenir des jugemens qu'elle auroit occaſionnés. Un homme eſt environné d'une infinité d'objets; il eſt néceſſaire-

ment affecté d'une infinité de ſenſations; il porte donc une infinité de jugemens, mais il les porte à ſon inſçu. Pourquoi? c'eſt que la nature de ſes jugemens ſuit celle de ſes ſentations. Ne ſont-elles ſur lui qu'une trace légere, effacée auſſitôt que ſentie? Les jugemens portés ſur ces ſortes de ſenſations ſont de la même eſpece, il n'en a point de conſcience. Il n'eſt point d'homme en effet qui ſans s'en appercevoir, ne faſſe tous les jours une infinité de raiſonnemens dont il n'a pas de conſcience. Je prends pour exemple, ceux qui précedent preſque tous les mouvemens rapides de notre corps.

Lorſque dans un Ballet, Veſtris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorsque dans la Salle d'Armes, Moté tire plutôt la tierce que la quarte, il faut, s'il n'eſt point d'effet ſans cauſe, que Veſtris & Moté y ſoient déterminés par un raiſonnement trop rapide, pour être, ſi je l'oſe dire, apperçu. Tel eſt celui

celui que je fais, lorsque j'oppose ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il se réduit à peu près à ceci.

L'Expérience m'apprend que ma main résiste sans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue: mes yeux d'ailleurs me sont plus chers que ma main: je dois donc exposer ma main pour sauver mes yeux.

Il n'est personne qui ne fasse en pareil cas le même raisonnement; mais ce raisonnement d'habitude n'est pas cette raison si rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'est apperçu & de l'action & du raisonnement dont cette action est l'effet. Or que de sensations de la nature de ces raisonnemens habituels! que de sensations foibles qui ne fixant point notre attention, ne peuvent produire en nous, ni conscience, ni souvenir!

Il est des momens où les plus fortes ont, pour ainsi dire, nulles. Je me bats; je suis blessé. Je poursuis le

combat & ne m'aperçois pas de ma bleſſure. Pourquoi? c'eſt que l'amour de ma conſervation, la colere, le mouvement donné à mon ſang, me rendent inſenſible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il eſt au contraire des momens où j'ai conſcience des ſenſations les plus légeres; c'eſt lorsque des paſſions telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie &c. concentrent tout notre eſprit ſur un objet. Suis-je Conjuré? il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes Complices. Suis-je Peintre? Tout effet ſingulier de lumiere me frappe. Suis-je Jouaillier? Il n'eſt point de tâche dans un Diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux? Il n'eſt point de défaut dans un gra homme que mon œil perçant ne c couvre. Au reſte ces mêmes paſſio qui concentrent toute mon attenti ſur certains objets, me rendent à c

ég

égard susceptibles des sensations les les plus fines, m'endurcissent aussi contre toute autre espece de sensations. — Que je sois Amant, Jaloux, Ambitieux, Inquiet; si dans cette situation de mon ame, je traverse les magnifiques Palais des Souverains; envain suis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des statues, des tableaux qui m'environnent: il faut pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, fasse sur moi une impression vive. Faute de cette impression, je marche sans voir, sans entendre & sans conscience des sensations que j'éprouve.

Au contraire si dans le calme des desirs je parcours ces mêmes Palais, sensible alors à toutes les beautés dont l'Art & la Nature les embélissent, mon ame ouverte à toutes les impressions, se partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne serai pas à la vérité doué comme l'Amant & l'Ambitieux de cette

vue aiguë & perçante qu'ils portent sur tout ce qui les intéresse ; je n'appercevrai point comme eux, ce qui n'est, pour ainsi dire, visible qu'aux yeux des passions. Je serai moins finement, mais plus généralement sensible.

Qu'un homme du monde & qu'un Botaniste se promenent le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbustes & de fleurs odorantes ; le premier uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétusté des chênes, de la variété des arbustes, de l'odeur suave des fleurs, n'aura pas les yeux du Botaniste, pour observer les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbustes. Sans intérêt pour les remarquer, il sera sans attention pour les appercevoir. Il recevra des sensations, il portera des jugemens & n'en aura point de conscience. C'est le Botaniste jaloux de la réputation, le Botaniste scrupuleux observateur de ces fleurs & de ces ar-

bustes divers, qui seul peut se rendre attentif aux différentes sensations qu'il en éprouve & aux divers jugemens qu'il en porte. (*a*). —

Au reste si la conscience, ou la non-conscience de telles impressions, ne changent point leur nature, il est donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos sensations emportent avec elles un jugement dont l'existence ignorée, lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en est cependant pas moins réelle.

Il résulte de ce Chapitre que tous les jugemens occasionnés par la comparaison des objets entr'eux, supposent en nous intérêt de les comparer. Or cet intérêt nécessairement fondé sur l'amour de notre bonheur, ne peut-être qu'un effet de la sensibilité physique, puis-

(*a*) Il n'est point en effet de souvenir sans attention, ni d'attention sans intérêt.

puisque toutes nos peines & nos plaiſirs y prennent leur ſource. Cette queſtion examinée, j'en conclurai que la douleur & le plaiſir phyſique eſt le principe ignoré de toutes les actions des hommes. (a).



CHAPITRE VII.

La Senſibilité Phyſique eſt la Cauſe unique de nos Actions; de nos Penſées, de nos Paſſions, & de notre Sociabilité.

ACTION.

C'Eſt pour ſe vêtir, pour parer ſa maîtreſſe ou ſa femme, leur procurer des

(a) En pluſieurs endroits de ſon Emile, M. Rouſſeau nie que la ſenſibilité Phyſique ſoit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde prouvent qu'il n'a pas ſérieuſement médité cette queſtion.

des amuſemens, nourir ſoi & ſa famille, & jouir enfin du plaiſir attaché à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, que l'Artiſan & le Payſan penſent, imaginent & travaillent. La ſenſibilité phyſique eſt donc l'unique moteur de l'homme. (*a*) il n'eſt donc ſuſceptible,

(*a*) Ce qu'on appelle peine ou plaiſir intellectuel peut toujours ſe rapporter à quelque peine ou à quelque plaiſir Phyſique. Deux exemples ſeront la preuve de cette vérité.

Qui nous fait aimer juſqu'au petit jeu? ſeroient-ce les ſenſations agréables qu'il excite en nous? non: on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous ſouſtrait à cette abſence d'impreſſion toujours ſentie comme un mal-aiſe & une douleur Phyſique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le beſoin des amuſemens, le deſir de s'arracher à des peines & de ſe procurer des plaiſirs Phyſiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? ſans doute. Mais l'émotion ſentie au moment où je vais perdre ou gagner

tible, comme je vais le prouver, que de deux especes de plaisirs & de pei-

nes.

mille, deux mille, ou si l'on veut dix mille Louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroissement dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la Fortune les abandonne; fût-ce un jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le Livre de l'Esprit, Chap: 13 Disc. 3e., n'est encore qu'un des effets de la sensibilité Physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir Physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secoure un malheureux, lorsqu'on fait un acte de libéralité? ce plaisir sans doute est très-vif. Toute action de cette espece doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain? celui pour qui le spectacle de la misere d'autrui est un spectacle douloureux.

N

nés. L'une sont les peines & les plaisirs physiques, l'autre sont les peines &

Né sans idée, sans vice & sans vertu, tout jusqu'à l'humanité est dans l'homme une acquisition; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, la plus efficace, c'est à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le berceau à se demander par quel hazard il n'est point exposé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, &c. L'Enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux, cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misere qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général & par conséquent sur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentimens divers se mêlent alors à ce premier sentiment & de leur assemblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une ame noble en secourant un misérable, sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analyser.

On soulage les Malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur Physique de les voir souffrir.

& les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

DOULEUR.

Je ne connois que deux sortes de dou-

2. Pour jouir du spectacle d'une reconnoissance qui produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance, dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, & que cette bienfaisance en nous conciliant l'estime & l'affection des hommes, peut ainsi que les richesses être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines & de se procurer des plaisirs.

Voilà comme d'une infinité de sentimens divers se forme le sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

J'en ai dit assez pour fournir à l'homme d'esprit le moyen de décomposer pareillement toute autre espece de plaisir réputé intellectuel, & de les rappeller à de pures sensations.

douleurs, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud n'éprouve encore aucun tourment; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence. (*a*).

RE-

(*a*) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse dans ces affreux momens éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-ce que la prévoyance? un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations Physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'exté-*

REMORDS.

Le Remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le Remords est par conséquent en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & tressent au Tartare l'imagination du Peintre ou du Poëte. Un homme est-il sans crainte; est-il au dessus des Loix? c'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile; pourvu néamoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans éprouver un mal-aise & une inquiétude secrette à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend, que toute action qui ne nous expose, ni

rieurs que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur, (*a*) eſt en général une action toujours exécutée ſans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient. (*b*) Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient ſans remords

(*a*) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous eſt inſuportable, c'eſt qu'il nous préſage des malheurs; c'eſt que le déshonoré eſt en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en Société; c'eſt que le mépris annonce peu d'empreſſement de leur part à nous obliger; c'eſt qu'il nous préſente l'avenir comme vuide de plaiſirs, & rempli de peines, qui toutes ſont réductibles à des peines Phyſiques.

(*b*) Les Gaulois étoient autrefois diviſés en une infinité de *Clubs* ou *Sociétés particulieres*. Ces Sociétés étoient compoſées d'une douzaine de ménages dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles ſans remords: mais l'on n'eût oſé aimer une femme d'un autre Club: La Loi le défendoit, & le remord commence où l'impunité ceſſe.

remords: Les Princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, & ils les en accablent. L'Inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme lui, sur certains points métaphysiques; & c'est sans remords qu'il venge par des tourmens affreux, l'offense légere que fait à sa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un Incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déjà dit, à une peine physique.

AMITIÉ.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me la-t-il enlevé? je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arr choit à l'ennui, à ce mal-aise de l'am qui réellement est une peine physiqu

Je pleure celui qui eût exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur, & qui sans cesse occupé de ma félicité, vouloit par des plaisirs de toute espece donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit dans tous ces sentimens, que les développemens du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur? Par elle le Magistrat enchaîne le vice & désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il est deux sortes de plaisirs, comme il est deux sortes de douleurs: l'un est le plaisir physique, l'autre le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles Esclaves & les beaux tableaux? s'il découvre un trésor il est transporté. Cependant, dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique;

que : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de se procurer les objets de ses desirs. Or cette prévoyance d'un plaisir prochain, est déjà un plaisir.

Sans amour pour les belles Esclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance supposent donc toujours l'existence des plaisirs des Sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma Maîtresse qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel motif en effet éprouvai-je une sensation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses & sur-tout de pouvoir? c'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

Pou-

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes: Tous desirent d'être heureux & croient qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espece de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais il seroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent une pure statue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exister & même penser: Quel cas feroit-il du pouvoir & du sceptre des Rois? aucun. En effet quel degré de Bonheur cet immense pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impassible!

Si la Puissance est si desirée de l'ambitieux, c'est comme un moyen d'acquérir des plaisirs. Le pouvoir est comme l'argent, une monnoie. L'Effet du pouvoir & de la Lettre de change est

le

le même. Suis-je muni d'une tel[le] Lettre! je touche à Londres ou à Pa[-]ris cent mille francs ou cent mille écu[s] & par conséquent tous les plaisirs do[nt] cette somme est représentative. Suis[-]je muni d'une Lettre de commande[-]ment ou de pouvoir? Je tire pareille[-]ment à vue sur mes concitoyens tel[le] quantité de denrées ou de plaisirs. L[es] effets de la richesse & du pouvoir so[nt] à peu près semblables; parce que [la] richesse est un Pouvoir.

Dans un pays où l'argent seroit i[n-]connu; de quelle maniere percevroit-on les impôts? en nature, c'est-à-dire, en blés, vin, bestiaux, fourages, grai-ne, gibier &c. — De quelle maniere y feroit-on le commerce? par échan-ge. L'argent doit donc être regardé comme une marchandise portative avec laquelle on est convenu pour la facili-té du commerce d'échanger toutes les autres marchandises. En seroit-il de même des dignités & des honneurs a

ve

vec lesquels les peuples policés, récompensent les services rendus à la Patrie? Pourquoi non? Que sont les honneurs? une monnoie pareillement représentative de toute espece de denrées & de plaisirs. Supposons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours; supposons un Peuple trop libre & trop fier pour supporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens & donner aux uns trop d'autorité sur les autres: de quelle maniere ce Peuple récompenseroit-il les actions grandes & utiles à la Patrie? Par des biens & des plaisirs en nature, c'est-à-dire, par le transport de tant de grains, biere, foin, vin &c, dans la cave ou le grenier d'un Héros, par le don de tant d'arpens de terre à défricher; ou de tant de belles Esclaves. C'étoit par la possession de Brizéis (*a*) que les Grecs récompensoient

(*a*) Dans l'Isle de Rimini, nul ne peut se marier

soient la valeur d'Achille. Quelle é-toit chez les Scandinaves, les Saxons les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes, (*b*) la récompense du courage, des talens & des vertus ? tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des festins où nourris de mets délicats; abreuvés de liqueurs

agréables,

marier qu'il n'ait tué un ennemi & n'en ait apporté la tête. Le Vainqueur de deux Ennemis a droit d'épouser deux Femmes; ainsi de suite jusqu'à cinquante. A quelle cause attribuer l'établissement d'une pareille coutume ? à la position de ces Insulaires qui par-tout environnés de Nations ennemis, ne pourroient leur résister, si pour exciter perpétuellement la valeur de leurs Citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenses au courage.

(*b*) Entre les présens que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du désert, les plus agréables sont des Filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarrasins Vainqueurs exigeoient jadis des Vaincus. Abdérame après la conquête des Espagnes exigea du Petit Prince des Asturies un tribut annuel de cent belles Filles.

gréables, les Guerriers écoutoient vec transport les chanſons des Bardes.

Il eſt donc évident que ſi l'argent & es honneurs ſont chez la plupart des euples policés les récompenſes des ctions vertueuſes, c'eſt comme repré-entatifs des mêmes biens & des mê-nes plaiſirs que les Peuples pauvres & bres accordoient en nature à leurs Hé-os & pour l'acquiſition deſquels ces Héros s'expoſoient aux plus grands angers. Auſſi dans la ſuppoſition où es dignités & ces honneurs ne fuſſent lus repréſentatifs de ces denrées & de es plaiſirs, dans l'hypotheſe où ces onneurs ne feroient que de vains ti-es (a), ces titres apprćciés à leur juſte valeur,

(a) Si dans les pays deſpotiques le reſſort de gloire eſt communément très-foible, c'eſt e la gloire n'y donne aucune eſpece de pou-ir; c'eſt que tout pouvoir eſt abſorbé dans le ſpote: c'eſt qu'en ces pays un Héros cou-rt de gloire n'eſt point à l'abri de l'intrigue du

valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut pour aller à la sappe que l'écu donné au Soldat soit représentatif d'une pinte d'eau de vie & de la nuit d'une vivandiere. Les Soldats d'autrefois & les Soldats d'aujour-

d'hui

du plus vil Courtisan; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa liberté ; c'est qu'enfin il est à l'ordre du Souverain jetté dans les prisons, dépouillé de ses richesses, de ses honneurs & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des Seigneurs étrangers que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes ? c'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre ; il peut être impunément vertueux : il ne voit rien au dessus de lui que la Loi.

C'est le desir de la gloire qui dans les Répu-bliques pauvres doit être le plus puissant prin-cipe de leur activité, & c'est le desir de l'argent fondé sur l'amour du luxe qui dans les Pays des-potiques est le principe d'action & la force mo-trice des Nations soumises à ce Gouvernemen

l'hui sont les mêmes. (*a*). L'homme n'a pas changé & pour les mêmes récompenses, il fera en tous les tems à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur? il est sans action; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richesses & du pouvoir; parce qu'on est nécessairement insensible aux moyens d'acquérir du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse & la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines, & de se procurer des plaisirs physiques. Si l'acquisition

(*a*) On sait que l'irruption de Brennus en Italie ne fut pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent les Gaulois. Avant lui Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce Chef engageoit-il ses Compatriotes à le suivre au-delà des Alpes? en leur envoyant du vin d'Italie. „ Goûtez ce vin, leur écrivoit-il, & si vous le trouvez bon, venez avec moi faire la conquête du pays qui le produit. "

quiſition de l'or & du pouvoir eſt toujours un plaiſir, c'eſt que la prévoyance & la mémoire convertit en plaiſir réel tous les moyens d'en avoir.

La concluſion générale de ce Chapitre, c'eſt que dans l'homme tout eſt ſentir ; vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la ſociabilité n'eſt en lui qu'une conſéquence de cette même ſenſibilité.



CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'Homme eſt de ſa nature & frugivore & carnacier. Il eſt d'ailleurs foible, mal armé & par conſéquent expoſé à la voracité des animaux plus fort que lui. L'homme, ou pour ſe nourrir, ou pour ſe ſouſtraire à la fureu du Tigre & du Lion, dut donc ſe réuni

nir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (*a*); ou pour les manger, ou pour défendre contr'eux les fruits ou les légumes qui lui servoient de nourriture. Cependant l'homme se multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à semer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet les citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix resserrerent les liens d'une union qui fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique. (*b*). Mais leur sociabilité ne peut-

(*a*) Il y a, dit-on, en Afrique, une espece de chiens sauvages, qui par le même motif, vont en meute, faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

(*b*) De ce que l'homme est sociable, on en conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les Loups sont Société & ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait

peut-elle pas être regardée comme une qualité innée, (a) une espèce de beau moral? Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que dans l'homme, comme dans l'animal, la sociabilité

portrait effrayant qu'il fait de la Divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *l'Enfant robuste est l'Enfant méchant :* il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers si admirés de Corneille.

„ Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que
„ ce qu'il doit. "

Et cet autre vers de la Fontaine.

„ La raison du plus fort est toujours la meil-
„ leure. "

Ceux qui font le Roman de l'homme blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'Histoire l'admirent, & la nécessité des Loix en prouve la vérité.

(a) La curiosité que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux & d'améliorer de plus en plus notre état, elle n'est que le développement de la sensibilité Physique.

lité est l'effet du besoin. Si celui de se défendre rassemble en troupeau ou société les animaux pâturans, tels que les bœufs, les chevaux &c.; le besoin d'attaquer, chasser & combattre leur proie, réunit pareillement en société les animaux carnaciers tels que les Renards & les Loups.

L'Intérêt & le besoin sont le principe de toute sociabilité. Ce principe (dont peu d'Ecrivains ont donné des idées nettes) est donc le seul qui unisse les hommes entr'eux. Aussi la force de leur union est-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du besoin. Du moment où le jeune Sauvage (*a*) & le jeune Sanglier sont en

(*a*) Il en est, disent la plupart des Voyageurs, de l'attachement des Negres pour leurs Enfans, comme de celui des Animaux pour leurs petits. Cet attachement cesse lorsque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Voyez *T I.* des Mêlanges intéressans des Voyages d'Asie, d'Amérique, &c.

en état de pourvoir à leur nouriture & à leur défenſe, ils quittent, l'un la Cabane, l'autre la bauge de ſes Parens. (a).

L'Aigle

Les Anxicos, dit à ce ſujet Dapper dans ſon Voyage d'Afrique, mangent leurs Eſclaves; la chair humaine n'eſt pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le Pere ſe repaît de la chair de ſon Fils, le Fils de celle de ſon Pere; les Freres & Sœurs ſe mangent, & la Mere ſe nourit ſans horreur de l'Enfant qui vient de naître. Les Negres enfin, dit le P. Labbat, ſans reconnoiſſance, ſans affection pour leurs parens, ſont auſſi ſans compaſſion pour les malades: c'eſt chez ces Peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des Meres aſſez inhumaines pour abandonner dans les Campagnes leurs Enfans à la voracité des Tigres.

(a) Rien de plus commun en Europe que de voir des Fils délaiſſer leur Pere, lorſque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les Campagnes un Pere nourir 7 ou 8 Enfans & 7 ou 8 Enfans ne pouvoir nourir un Pere. Si tous les Fils ne ſont pas auſſi durs, s'il en eſt de tendres & d'humains, c'eſt à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La Nature avoit fait de petits ſangliers.

L'Aigle méconnoît ses aiglons au moment qu'assez rapides pour fondre sur leur proie, ils peuvent se passer de son secours.

Le lien qui unit les Enfans au Pere & le Pere aux Enfans est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien seroit même funeste aux Etats. La premiere passion du citoyen doit être celle des Loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit-être subordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte sur tous les autres, où trouver une mesure du vice & de la vertu? dès-lors il n'en est plus & toute morale est détruite.

Par quelle raison en effet auroit-on par dessus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu, ou de la justice? c'est qu'on a confusément senti le danger auquel les exposeroit un trop excessif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le

premier des amours, un Fils est dès-lors en droit de piller son voisin, ou de voler le trésor public, soit pour soulager le besoin d'un Pere, soit pour augmenter son aisance. Autant de Familles, autant de petites Nations qui divisées d'intérêt, seront toujours armées les unes contre les autres.

Tout Ecrivain qui, pour donner bonne opinion de son cœur, fonde la sociabilité sur un autre principe que sur celui des besoins Physiques & habituels, trompe les esprits foibles & leur donne de fausses idées de la Morale.

La Nature a voulu sans doute que la reconnoissance & l'habitude fussent dans l'homme une espece de gravitation qui le portât à l'amour de ses parens: mais elle a voulu aussi que l'homme trouvât dans le désir naturel de l'indépendance une force répulsive qui diminuât du moins la trop grande force de cette gra-

gravitation. (*a*). Auſſi la Fille ſort-elle joyeuſe de la maiſon de ſa Mere, pour paſſer dans celle de ſon Mari. Auſſi le Fils quitte-t-il avec plaiſir les foyers paternels, pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en Province, ou ſimplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du ſentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoiſſances & d'amis. Veut-on faire des dupes? l'on exagere la force du ſentiment & de l'amitié; l'on traite la ſociabilité *d'amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'eſt qu'un principe de cette eſpece, la ſenſibilité phyſique?

C'eſt

(*a*) L'homme hait la dépendance. De là peut être ſa haine pour ſes Pere & Mere, & ce proverbe fondé ſur une obſervation commune & conſtante, *l'Amour des Parens deſcend & ne remonte pas.*

Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injustices & cruautés.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que les principes de la Morale & de la Politique, comme tous les principes des autres Sciences, doivent s'établir sur un grand nombre de faits & d'observations. Or que résulte-t-il des observations faites jusqu'à présent, sur la Morale? c'est que l'amour des hommes pour leurs semblables est un effet de la nécessité de s'entre-secourir, & d'une infinité de besoins dépendans de cette même sensibilité physique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conservant mon opinion sur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'Esprit contre les imputations odieuses du cagotisme & de l'ignorance.



CHA-

CHAPITRE IX.

Justification des Principes admis dans le Livre de l'Esprit.

LOrsque le Livre de l'Esprit parut, les Théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire : leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail & de l'industrie, pourquoi pas les Femmes (*a*) ? tout objet desiré peut devenir un encouragement à la vertu, lors-

(*a*) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des Fem-

lorsqu'on n'en obtiendra la jouissance que par des services rendus à la Patrie.

Dans les siecles où les invasions des Peuples du Nord & les incursions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les Femmes souvent exposées aux insultes d'un ravisseur, avoient perpétuellement besoin de défenseurs; quelle vertu devoit être la plus honorée? La valeur. Aussi les faveurs des Femmes étoient-elles la récompense des plus vaillans: aussi tout homme jaloux de ces mêmes fa-

mes soit sur lui sans puissance? qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'Amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application: qu'on lui rappelle jusque dans les bras de sa Maîtresse, que c'est à ses talens & à ses vertus qu'il doit ses faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à sa santé, à son ame, à son esprit, enfin au bien public, les mêmes plaisirs dont il n'eût joui dans une autre position, qu'en s'épuisant, en s'abrutissant, en se ruinant & en vivant dans la crapule.

aveurs, devoit-il pour les obtenir, 'élever à ce haut degré de courage qui inimoit encore il y a quatre siecles tous es preux Chevaliers.

L'amour du plaisir fût donc en ces iecles le principe productif de la seu-e vertu connue, c'est-à-dire, de la 'aleur. Aussi lorsque les mœurs chan-gerent, lorsque la Police plus perfec-ionnée mit la Vierge timide à l'abri de oute insulte, alors la beauté (car tout e tient dans un Gouvernement) moins xposée aux outrages d'un ravisseur, ionora moins ses défenseurs. Si l'en-housiasme des Femmes pour la valeur lécrut alors dans la proportion de leur rainte: Si l'estime conservée encore ujourd'hui pour le courage n'est plus u'une estime de tradition; si dans ce ecle l'amant le plus jeune, le plus assi-u, le plus complaisant & sur-tout e plus riche, est communément l'a-nant préféré, qu'on ne s'en étonne oint; tout est ce qu'il doit être.

Les

Les faveurs des Femmes, selon les changemens arrivés dans les mœurs & les Gouvernemens, ou sont, ou cessent d'être des encouragemens à certaines vertus. L'amour en lui-même n'est donc point un mal. Pourquoi regarder ses plaisirs comme la cause de la corruption politique des mœurs? les hommes ont eu dans tous les tems à peu près les mêmes besoins, & dans tous les tems ils les ont satisfaits. Les siecles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robustes. L'Edda, les Poésies Erses, enfin toute l'histoire nous apprend que les siecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérans.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes: elle est plus avide de plaisir que l'âge avancé, cependant elle est communément plus humaine & plus vertueuse; elle est au moins plus active, & l'activité est une vertu.

Ce

Ce n'eſt ni l'amour, ni ſes plaiſirs qui corrompirent l'Aſie, amollirent les mœurs des Medes, des Aſſyriens, des Indiens &c. Les Grecs, les Sarraſins, les Scandinaves n'étoient ni plus réſervés, ni plus chaſtes que ces Perſes & ces Medes, & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les Peuples efféminés & moux.

S'il eſt un moment où les faveurs des femmes puiſſent devenir un principe de corruption, c'eſt lorſqu'elles ſont vénales; lorſqu'on achete leur jouiſſance, lorſque l'argent, loin d'être la récompenſe du mérite & des talens, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un Satrape ou un Nabab, peut à force d'injuſtices & de crimes, obtenir du Souverain le droit de moleſter, de piller les Peuples de ſon Gouvernement & de s'en approprier les dépouilles.

Il en eſt des femmes, comme des honneurs, ces objets communs du de-

ſir

ſir des hommes; les honneurs ſont-ils le prix de l'iniquité; faut-il pour y parvenir flatter les Grands, ſacrifier le foible au Puiſſant & l'intérêt d'une Nation à l'intérêt d'un Soudan? alors les honneurs ſi heureuſement inventés pour la récompenſe & la décoration du mérite & des talens, deviennent une ſource de corruption. Les femmes, comme les honneurs peuvent donc ſelon les tems & les mœurs ſucceſſivement devenir des encouragemens au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne conſiſte donc que dans la dépravation des moyens employés pour ſe procurer des plaiſirs. Le Moraliſte auſtere qui prêche ſans ceſſe contre les plaiſirs, n'eſt que l'écho de ſa mie ou de ſon Confeſſeur. Comment éteindre tout deſir dans les hommes ſans détruire en eux tout principe d'action! celui qu'aucun intérêt ne touche, n'eſt bon à rien & n'a d'eſprit en rien.

CHA-

CHAPITRE X.

Que les Plaisirs des Sens sont à l'insu même des Nations leur plus puissans Moteurs.

LEs Moteurs de l'homme sont le plaisir & la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité ? c'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant. C'est la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier: c'est la faim qui retenant six mois

mois entiers le Sauvage sur les lacs & dans les bois; lui apprend à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des pieges à sa proie. C'est encore la faim qui chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaisir & douleur sont & seront toujours l'unique principe des actions de l'homme. (*a*) Si le Ciel eût pourvu à tous ses besoins; si la nouriture conve-

(*a*) Si les besoins sont nos moteurs uniques, c'est donc à nos divers besoins qu'il faut rapporter l'invention des Arts & des Sciences. C'est à celui de la faim, qu'on doit l'Art de défricher, de labourer la terre, de forger le Soc, &c. C'est

venable à son corps eût été comme l'Air & l'Eau un Elément de la Nature, l'homme eût à jamais croupi dans la paresse.

La faim, par conséquent la douleur est le principe d'activité du pauvre, c'est-à-dire, du plus grand nombre; & le plaisir est le principe d'activité de l'homme au dessus de l'indigence, c'est-à-dire, du riche. Or entre tous les plaisirs, celui qui sans contredit agit le plus

C'est au besoin de se défendre contre les rigueurs des saisons qu'on doit l'art de bâtir, se vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublemens; quant à la Musique, aux Spectacles, enfin à tous les Arts du Luxe, c'est à l'amour, au desir de plaire & à la crainte de l'ennemi, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'Arts encore ignorés! quel assoupissement dans la Nature! l'homme sans besoins seroit sans principe d'action; c'est au besoin du plaisir que la jeunesse doit en partie son activité & la supériorité qu'à cet égard elle a sur l'âge avancé.

plus fortement sur nous & communique à notre ame le plus d'énergie, est le plaisir des femmes. La Nature en attachant la plus grande Ivresse à leur jouissance, a voulu en faire un des plus puissans principes de notre activité. (*a*). —

Nul-

(*a*) Parmi les Savans, il en est, dit-on, qui loin du monde se condamnent à vivre dans la retraite. Or comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talens ait été fondé sur l'amour des plaisirs Physiques & sur-tout sur celui des Femmes? comment concilier ces inconciliables? Pour cet effet supposons qu'il en soit d'un homme à talens comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du nécessaire, c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il un beau Château & l'homme à talens une belle Femme? si pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richesses & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroissement, l'un de son trésor, l'autre de sa renommée. Or dans l'espace de tems employé à l'acquisition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieili, s'ils

Nulle passion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son em-

pire

s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puissent rompre sans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talens mourreront, l'un sans château, l'autre sans maîtresse.

Ce n'est pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la Coquette & ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de ressemblance. Tous deux plus heureux qu'on ne le pense, le font de la même maniere. L'avare en comptant son or, jouit de la possession prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange ; & la Coquette se mirant dans sa glace jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ses graces & sa beauté. Ce que je leur conseille à tous deux, c'est de s'en tenir-là. Qu'ils n'aient ni châteaux, ni amans : ils éprouveroient dans la jouissance des objets de leurs desirs, des dégouts inconnus avant elle.

L'état de desir est un état de plaisir. Les Châteaux, les Amans & les Femmes que les richesses, la beauté & les talens peuvent leur procurer, est un plaisir de prévoyance sans

doute

pire s'étend jusque sur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, est enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ses égaux ou même ses supérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il est la source de la vie. A mesure que ses desirs s'éteignent, l'homme perd son activité; & par degré la mort s'empare de lui.

Plaisir & douleur physique, voilà les seuls & vrais ressorts de tout Gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richesses & les honneurs, mais les plaisirs seuls dont cette gloi-

doute moins vif, mais plus durable que le plaisir réel & Physique. Le corps s'épuise, l'imagination jamais. Aussi de tous les plaisirs, ces derniers sont-ils en général ceux qui dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande somme de bonheur.

gloire, ces richesses & ces honneurs sont représentatifs. Et quoiqu'on dise, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont sur nous les plaisirs des sens.

Lorsque j'ai dit dans le livre de l'*Esprit* que c'étoit sur la tige de la douleur & du plaisir physique que se recueilloient toutes nos peines & nos plaisirs, j'ai révélé une grande vérité. —— Que s'ensuit-il? que ce n'est point dans la jouissance de ces mêmes plaisirs que peut consister la dépravation politique des mœurs. Qu'est-ce en effet qu'un Peuple efféminé & corrompu? celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaisirs que les Nations illustres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques Moralistes ne prouveront jamais rien contre un Auteur, dont l'expérience justifie & confirme les principes.

 Qu'on

Qu'on ne regarde pas cette diſcuſ-ſion ſur la ſenſibilité phyſique comme étrangere à mon ſujet. Que me ſuis-je propoſé ? De faire voir que tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? j'ai diſtingué l'eſprit de l'ame. J'ai prouvé que l'a-me n'eſt en nous que la faculté de ſen-tir ; que l'eſprit en eſt l'effet ; que dans l'homme tout eſt ſenſation ; que la ſenſibilité phyſique eſt par conſé-quent le principe de ſes beſoins, de ſes paſſions, de ſa ſociabilité, de ſes idées, de ſes jugemens, de ſes volon-tés, de ſes actions & qu'enfin ſi tout eſt explicable par la ſenſibilité phyſi-que, il eſt inutile d'admettre en nous d'autres facultés. (*a*).

L'Hom

(*a*) Outre la Faculté de ſentir, l'homme dit-on, eſt encore doué de la Faculté de ſe re ſouvenir. Je le ſais : mais comme l'organe la Mémoire eſt phyſique ; que ſon office co

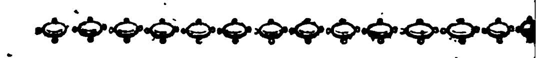
L'Homme est une machine qui mise en mouvement par la sensibilité physique doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue qui mue par un torrent, éleve les pistons & après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à la recevoir.

Après avoir ainsi montré qu'en nous tout se réduit à sentir, à se ressouvenir, & qu'on ne sent, que par les cinq Sens; pour découvrir ensuite si le plus ou moins grand esprit est l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner si dans le fait, la supériorité de l'esprit est toujours proportionnée à la finesse des sens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la constante inéga-

siste à nous rendre présentes les impressions passées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des sensations actuelles, je ne suis pas moins en droit d'assurer que dans l'homme tout est sentir.

inégalité des esprits, ne dépendît d'u
ne autre cause.

C'est donc au seul examen de ce fai
que se réduit maintenant la questio
proposée; c'est à cet examen qu'on e
devra la solution.



CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la Mémoire.

JE ne ferai sur cette matiere que rép
ter ce que j'ai déjà dit dans le livre
l'*Esprit* & j'observerai.

1. Que les Hardouins, les Lo
guerues, les Scaligers, enfin t
les prodiges de mémoire, ont
communément peu de génie
qu'on ne les plaça jamais à c
d

des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce soit & mériter le titre d'Inventeur ou d'homme de génie ; s'il faut comme le prouve Descartes, encore plus méditer qu'apprendre ; la grande mémoire doit être exclusive du grand esprit. (*a*).

Qui

(*a*) Les Mémoires extraordinaires font les Erudits ; la méditation fait les hommes de génie. L'esprit original, l'esprit à soi suppose comparaison des objets entr'eux, & appercevance de rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en est pas ainsi de l'esprit du monde. Ce dernier est un composé de goût & de mémoire. Qui sait le plus de traits d'Histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable dans la conversation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est ni bon Poëte, ni bon Peintre, ni bon Philosophe, ni grand Capitaine

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or le tems passé à méditer, n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste que sert une grande mémoire? la plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui sait sa langue a déja beaucoup d'idées. Pour mériter le titre homme d'esprit, que faut-il? les com par

pitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune Science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes, & ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime.

parer entr'elles & parvenir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue & par conséquent de toutes les idées d'un Peuple, est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le Peintre a sur cette palette la matiere premiere d'un excellent tableau : c'est à lui à les mêler & à les étendre de maniere qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un beau tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne & en Angleterre, presque point d'homme bien élevé qui ne sache trois ou quatre langues. (*a*). Or si l'étude de ces langues est comprise dans le plan

(*a*) Si le François ne sait que sa propre langue, c'est un effet de son éducation & non de son organisation; qu'il passe quelques années à Lon-

plan ordinaire de l'instruction, elle ne suppose donc qu'une organisation commune: tous les hommes sont donc doués par la Nature (*a*), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'observerai que si la supériorité de l'esprit,

Londres ou à Florence, il saura bientôt l'Anglois ou l'Italien.

(*a*) La Nature, dit-on, donne à chaque Nation quelque qualité, ou quelque génie particulier. Point de Nation en Europe qui d'après les Prussiens, n'ait fait des changemens dans ses exercices, dans ses évolutions Militaires & ne l'ait fait avec succès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les Nations se sont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs Soldats. J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour exposer leur vie dans les combats. Aussi le courage des Armées ne se manifeste-t-il plus par des entreprises aussi hardies, & se réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce seul point de n'être pas le premier à fuir.

prit, comme le remarque M. Hobbes, consiste principalement dans la connoissance de la vraie signification des mots, & s'il n'est point d'homme qui dans la seule méditation de ceux de sa langue, ne trouve plus de questions à discuter qu'il n'en résoudroit dans le cours d'une longue vie, personne ne peut se plaindre de sa mémoire. Il en est, dit-on, de vives & de lentes. On a à la vérité, une mémoire vive des mots de sa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, sur-tout si on la parle rarement. Mais qu'en conclure? sinon qu'on a un souvenir plus ou moins prompt des objets, selon qu'ils sont plus ou moins familiers. Il n'est qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires, c'est l'inégalité de leur étendue. Or si tous les hommes communément bien organisés sont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire suffisante pour s'élever

aux plus hautes idées, le génie n'est donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on lise à ce sujet le Chapitre 3. Disc. 9 de l'*Esprit*. J'y considere cette question sous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité & prouve qu'en général, ce n'est point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'esprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes? je vais l'examiner. ——



CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des organes des Sens.

SI dans les hommes tout est *sentir physiquement*, ils ne different donc en-

tr'eux

tr'eux que dans la nuance de leurs sensations. Les cinq Sens en sont les organes: ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont-elles également ouvertes dans tous, & selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouie, (*a*) du toucher, du goût & de l'odorat, chacun ne doit-il pas sentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment? Entre les hommes enfin ne sont-ce pas les plus finement organisés qui doivent avoir le plus d'esprit (*b*) & peut-être les seuls qui puissent en avoir?

L'Ex-

(*a*) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes: Tous n'ont pas les mêmes oreilles, cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les Musiciens, tous les Danseurs d'un Opéra & tous les Soldats d'un Bataillon partent également en mesure.

(*b*) Entre les hommes les plus parfaitement organisés, s'il en est peu de spirituels, c'est,

 dit-on,

L'Expérience, répondrai-je, n'est pas sur ce point d'accord avec le raisonnement : elle démontre bien que c'est à nos Sens que nous devons nos idées, mais elle ne demontre point que l'esprit soit toujours en nous proportionné à la finesse plus ou moins grande de ces mêmes Sens. Les Femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des Hommes, leur donne plus de finesse dans le Sens du toucher, n'ont pas plus d'esprit (*a*) qu'un Voltaite, que cet homme peut-être le plus

dit-on; parce que l'esprit est l'effet combiné de la finesse des Sens & de la bonne éducation. Soit: mais dans cette supposition, il seroit du moins impossible qu'une bonne éducation sans une finesse particuliere & remarquable des Sens, pût former de grands hommes. Or ce fait est démenti par l'expérience.

(*a*) L'organisation des deux Sexes est sans doute très-différente à certains égards: mais cette différence doit-elle être regardée comme la cause de l'infériorité de l'esprit des Femmes? non:

plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diverſité de ſes talens.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement ſi prématuré ſuppoſoit quelque vice dans l'organe de leur vue: cependant quelle imagination plus forte & plus brillante! On en peut dire autant de M. de Buffon; il a les yeux myopes; &

non: la preuve du contraire, c'eſt que nulle Femme n'étant organiſée comme un homme; nulle en conſéquence ne devroit avoir autant d'eſprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Elizabeths, les Catherines IIe, &c. ne le cedent point aux hommes en génie. Si les Femmes leur ſont en général inférieures, c'eſt qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaiſe éducation. Comparons enſemble des perſonnes de conditions très-différentes, telles que les Princeſſes & les Femmes de Chambre. Je dis qu'en ces deux états les Femmes ont communément autant d'eſprit que leurs maris. Pourquoi? c'eſt que les deux Sexes y reçoivent une auſſi mauvaiſe éducation.

& cependant quelle tête plus vaste & quel style plus coloré. (*a*). Parmi ceux dont le Sens de l'ouie est le plus fin, en est-il de supérieurs aux St. Lamberts, aux Saurins, aux Nivernois &c. Ceux dont le Sens du goût & de l'odorat sont le plus exquis, ont-ils plus de génie que Diderot, Rousseau, Marmontel, Duclos &c? De quelque maniere qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des esprits, est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des Sens, & que tous les hommes communément bien organisés, sont doués par la Nature de la finesse des Sens nécessaire, pour s'élever aux plus grandes découvertes

(*a*) On n'a point observé que le Sens de la vue fut dans les plus grands Peintres de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes.

vertes en Mathématique, Chymie, Politique, Physique &c. (*a*).

Si

(*a*) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendît de la finesse plus ou moins grande des Sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes & des alimens, auroient quelqu'influence sur les esprits, qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du Ciel produiroit les habitans les plus spirituels. Or depuis le commencement des Siecles, comment imaginer que ces habitans n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres Nations, qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures Loix, qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres Nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'Hommes célebres?

Le climat générateur d'un tel Peuple est encore inconnu. L'Histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres; elle prouve au contraire que depuis Deli jusqu'à Petersbourg, tous les Peuples ont été successivement imbécilles & éclairés; que dans les mêmes positions, toutes les Nations, comme le remarque M. Robertson, ont les mêmes

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans des études difficiles & de le faire entrer, par exemple, dans la carriere des Lettres ou de la Politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'Aigle, le tact de la Sensitive, le nez du Renard & l'oreille de la Taupe.

Les Chiens & les Chevaux sont, dit-on, d'autant plus estimés qu'ils sortent de telle ou telle race. Avant d'em-

ployer

mes Loix, le même esprit, & qu'on retrouve par cette raison chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nouriture n'a donc aucune influence sur les Esprits; & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne pense sur les Corps. En effet si la plupart des Politiques calculent la population des Villes ou des Empires, d'après la liste de leurs morts, ils ont donc observé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie, étoit à peu près la même.

ployer un Homme, il faudroit donc encore demander s'il eſt fils d'un Pere ſpirituel ou ſtupide. On ne fait aucune de ces queſtions ; Pourquoi ? c'eſt que les Peres les plus ſpirituels n'engendrent ſouvent que de ſots enfans ; c'eſt que les hommes les mieux organiſés n'ont ſouvent que peu d'eſprit, & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles queſtions. Ce qu'elle nous apprend à ce ſujet, c'eſt qu'il eſt des hommes de génie de toute eſpece de taille & de tempérament ; qu'il en eſt de ſanguins, de bilieux ; de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robuſtes, de délicats, de mélancoliques, * 2. & que les hommes les plus forts & les plus vigoureux, ne ſont pas toujours les plus ſpirituels (*a*).

Mais

(*a*) M. Rouſſeau, P. 300 & 323 de ſon Emile, dit : „ Plus un Enfant ſe ſent fort & ro„ buſte, plus il devient cenſé & judicieux. Pour „ tirer

Mais supposons dans un homme un Sens extrêmement fin ; qu'arriveroit-il? Que cet homme éprouveroit des sensations inconnues au commun des hommes; qu'il sentiroit ce qu'un moindre degré de finesse dans l'organisation ne permet pas aux autres de sentir. En auroit-il plus d'esprit? non: parce que ces sensations toujours stériles jusqu'au moment où l'on les compare, conserveroient toujours entr'elles les mêmes rapports. (a) Supposons l'esprit proportionné à la finesse des Sens. Il est des

» tirer parti des instrumens de notre intelli-
» gence, il faut que le corps soit robuste &
» sain. " La bonne constitution du Corps rend les opérations de l'esprit faciles & sûres. Mais que M. Rousseau consulte l'expérience. Il verra que les ma'adifs, les délicats & les bossus, ont autant d'esprit que les droits & les bien portans. Pascal, Pope, Boileau, Scaron en sont la preuve.

(a) Une sensation n'est dans la Mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les

des vérités qui ne pouroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la Terre les mieux organisés. L'esprit humain ne seroit donc point susceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes si finement organisés parviendroient nécessairement dans les Sciences à des résultats incommuniquables aux hommes ordinaires. Or on ne connoît point de tels résultats.

Il n'est point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons qui ne soient maintenant saisies de tous les hommes qui communément bien organisés, n'ont cependant rien de supérieur dans les Sens de la saveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe & du toucher.

Je pourois même ajouter (puisqu'il n'est

les Hommes ont à l'esprit, parce que cette aptitude n'est autre chose que le pouvoir d'observer les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

n'eſt rien de ſimilaire dans la Nature) (*a*), qu'entre les hommes les plus finement organiſés, il faut qu'à certains égards, chacun le ſoit encore ſupérieurement aux autres. Tout homme en conſéquence devroit donc éprouver des ſenſations, acquérir des idées incommuniquables

(*a*) La diſſemblance des Etres exiſte-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement? je l'ignore. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la même race de beſtiaux ſe fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abbaiſſe ſelon l'eſpece ou l'abondance des pâturages. Il en eſt de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui ſoit abſolument ſemblable à un autre; c'eſt peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'eſt placé à la même expoſition, frappé du même vent & ſemé dans la même veine de terre. Or dans les Etres inanimés le tems de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne ſont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé Section I. ne peut recevoir préciſément les mêmes inſtructions.

niquables à ses compatriotes. Or il n'est point d'idées de cette espece. Quiconque en a de nettes, les transmet facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pouroit le plus efficacement influer sur les esprits, seroit sans doute la différence des latitudes & de la nouriture. Or, comme je l'ai déja dit, le gras Anglois qui se nourit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit que le maigre Espagnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Schaw, médecin Anglois, qui par la fidélité & l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures: „ Le peu de progrès de ces Peuples „ dans les Arts & dans les Sciences, „ n'est

„ n'eſt l'effet d'aucune incapacité ou „ ſtupidité naturelle. Les Maures ont „ l'eſprit délié & même du génie. S'ils „ ne l'appliquent point à l'étude des „ Sciences, c'eſt que ſans motifs d'é- „ mulation, leur Gouvernement ne leur „ laiſſe ni la liberté, ni le repos né- „ ceſſaire pour les cultiver & les per- „ fectionner. Les Maures nés eſcla- „ ves, comme la plupart des Orientaux, „ doivent être ennemis de tout travail „ qui n'a pas directement leur intérêt „ perſonnel & préſent pour objet".

Ce n'eſt qu'à la Liberté qu'il appartient d'allumer chez un Peuple le feu ſacré de la gloire & de l'émulation. S'il eſt des ſiecles où ſemblables à ces oiſeaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoiſſent tout-à-coup dans un Empire, qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cauſe phyſique, mais morale. Dans tout Gouvernement où l'on récompenſera les talens, ces récompenſes,

compenſes, comme les dents du Serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Deſcartes, les Corneilles &c. illuſtrerent le regne de Louis XIII., les Racines, les Bailes &c, celui de Louis XIV., les Voltaires, les Montesquieu, les Fontenelles &c, celui de Louis XV, c'eſt que les Arts & les Sciences furent ſous ces différens regnes ſucceſſivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu Duc d'Orleans, Régent. Les grands hommes, quelque choſe qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguſte, ni à celui de Louis XIV., mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'eſt au premier feu de la jeuneſſe &, ſi je l'oſe dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compoſitions des grands hommes; l'on ſe trompe. Racine avant trente ans donna l'Alexandre & l'Andromaque, mais à cinquante il écrivit Athalie, & cette derniere piece n'eſt certainement

pas

pas inférieure aux premieres. (*a*). Ce ne ſont pas même les légeres indiſpoſitions qu'occaſionne une ſanté plus ou moins délicate qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même ſanté ; & cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de cauſes; le Médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades, & l'homme de génie que ne diſtraient ni les affaires ni les plaiſirs, ni les paſſions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans

(*a*) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'eſt plus, dit-on, le même compoſé. Le Voltaire de ſoixante ans n'eſt plus le Voltaire de trente. Soit : cependant l'un & l'autre ont également d'eſprit. Si deux hommes ſans être parfaitement ſimilaires, peuvent ſauter auſſi haut, courir auſſi vîte, tirer auſſi juſte, jouer auſſi bien à la paume; deux hommes ſans être préciſément les mêmes, peuvent donc avoir également d'eſprit.

ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que ſoit la nourriture des Nations, la Latitude qu'elles habitent ; (*a*) enfin leur tempérament, ces différences n'augmentent, ni ne diminuent

(*a*) L'aptitude à l'eſprit, comme je le montrerai ci-après, n'eſt que l'aptitude à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diverſité des températures, la différence des Climats, en occaſionnent dans les mœurs & les inclinations d'un Peuple ; que les Sauvages Chaſſeurs dans les Pays de bois, deviennent Paſteurs dans les Pays de Pâturages, cela ſe peut : mais il n'en eſt pas moins vrai qu'en toutes les diverſes Contrées, les Peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Auſſi du moment où les hommes errans ſe ſont réunis en Nations, où les marais ont été deſſéchés & les forêts abbatues, la diverſité des Climats n'a point eu d'influence ſenſible ſur les eſprits. Auſſi trouve-t-on en Suede & en Dannemarck d'auſſi bons Géometres, Chymiſtes, Phyſiciens, Moraliſtes, &c. qu'en Grece & en Egypte. „ Le Climat de la

 „ Perſe,

nuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (*a*), ni de la fraîcheur des organes, ni de la plus ou moins grande finesse

» Perse, dit Chardin, est le plus propre à entrenir la vigueur du corps & de l'esprit." Ce Climat cependant ne donne point au Persan plus de Génie qu'au François.

(*a*) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la finesse plus ou moins grande des Sens, où chercher la cause de cette supériorité ? dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai-je, si dans la pendule la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure de son organisation, le manifeste pareillement, (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq Sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieur. Or pour prouver que cette derniere espece de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer (conformément à l'expérience) que leur supériorité est entiérement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq Sens.

nesse des Sens, que dépend la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit. Au reſte c'eſt peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait; je puis encore prouver que ſi ce fait exiſte, c'eſt qu'il ne peut exiſter aútrement; & qu'ainſi c'eſt dans une cauſe encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des Eſprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout eſt ſentir, il faut penſer que s'ils différent entr'eux, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations.



CHAPITRE XIII.

De la maniere différente de Sentir.

LES hommes ont des goûts différens: mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur

éducation diverſe, ou de l'inégale fineſſe de leur organiſation. Que le Negre, par exemple, ſe ſente plus de deſir pour le teint noir d'une beauté Afriquaine, que pour les lis & les roſes de nos Européenes, c'eſt en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme ſelon le pays qu'il habite, ſoit plus ou moins ſenſible à tel ou tel genre de muſique, & devienne en conſéquence ſuſceptible de telles ou telles impreſſions, c'eſt encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne ſont point ici l'objet de mon examen: je n'y traiterai que de la différence des goûts occaſionnés par la pure différence des ſenſations reçues à la préſence des mêmes objets.

Pour ſavoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été ſucceſſivement ſoi & les autres. Or on n'a jamais été que ſoi. Ce n'eſt donc qu'en conſidérant avec une très-

gran-

grande attention les impreſſions diverſes que les mêmes objets paroiſſent faire ſur les différens hommes, qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on ſoi-même ſur ce point? on ſent que ſi ſon voiſin voyoit quarré ce qu'on voit rond; ſi le lait paroiſſoit blanc à l'un & rouge à l'autre, & qu'enfin certains hommes n'apperçuſſent qu'un chardon dans une roſe, & que deux monſtres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il ſeroit impoſſible que les hommes puſſent s'entendre & ſe communiquer leurs idées. Or ils s'entendent & ſe les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impreſſions.

Pour jetter plus de clarté ſur cette queſtion, voyons dans un même exemple en quoi les hommes different & ſe reſſemblent.

Ils ſe reſſemblent tous en ce point: c'eſt que tous veulent ſe ſouſtraire à

l'ennui ; c'eſt qu'en conſéquence tous veulent être émus; c'eſt que plus une impreſſion eſt vive, plus elle leur eſt agréable, ſi cette impreſſion néanmoins n'eſt pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils different en ceci, c'eſt que le degré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaiſir, eſt quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être bleſſé du degré de lumiere qui m'eſt agréable; & cependant lui & moi convenir que la lumiere eſt le plus bel objet de la Nature. Or d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la ſenſation ? de ce que cette différence eſt peu conſidérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un plus foible degré de lumiere, le même plaiſir, qu'une vue forte reſſent à la clarté d'un plus grand jour. Que je paſſe du Phyſique au Moral, j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes ſont affectés des

des mêmes objets, & je retrouve en conséquence chez les Chinois, (*a*) tous les Proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organisation des divers Peuples, ne doivent être comptées pour rien; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes Arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces Arts ont été également encouragés par le Gouvernement, est une nouvelle preuve de l'égalité essentielle des Esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourois encore citer la ressemblance apperçue entre les Loix & les Gouvernemens des divers Peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée en grande partie par

(*a*) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux Mœurs & au Gouvernement Oriental, point de proverbes plus semblables que les Proverbes Allemands & Chinois.

par les Malais, eſt gouvernée par nos anciennes Loix féodales. Le Malais, comme nos Ancêtres, n'eſt point Agricole, mais il a, comme eux, la valeur la plus déterminée (*a*), & la plus téméraire. Le courage, comme quelques-

(*a*) Si les Malais, dit M. Poivre, euſſent été plus voiſins de la Chine, cet Empire eût été bientôt conquis, & la forme de ſon Gouvernement changée. Rien, dit cet Auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine: mais ſont-ils les ſeuls Peuples voleurs? Qui lit l'Hiſtoire, apprend que cet amour du vol eſt malheureuſement commun à tous les hommes: il eſt fondé ſur leur pareſſe. En général ils aiment mieux vivre de rapines, d'incurſions & s'expoſer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'aſſujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les Peuples ne ſont-ils pas voleurs? c'eſt que pour voler, il faut être environné de Nations volables, c'eſt-à-dire, de Peuples agriculteurs & riches; faute de quoi, un Peuple n'a que le choix de labourer ou de mourir de faim.

Cha-

ques-uns le répetent encore, n'eſt donc point un effet particulier de l'organiſation Européenne. Les hommes ſont plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'imagine. S'ils différent c'eſt dans la nuance de leurs ſenſations. La Poéſie, par exemple, fait ſur preſque tous une impreſſion agréable. Chacun récite avec un enthouſiaſme preſqu'égal cet hymne à la lumiere qui commence le troiſieme chant du Paradis perdu. Mais, dira-t-on, ſi ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'eſt que peignant les magnifiques effets de la lumiere, le Poëte ſe ſert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colo-

rer

Chaque Pays a ſes Malais. Dans les Pays Catholiques, le Clergé pille, comme eux, les dixmes des récoltes: & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le Prêtre le fait par la ruſe & la terreur panique.

rer les objets de la teinte de lumiere la plus agréable à ses yeux. Soit: mais si la lumiere ne faisoit pas sur tous une impression vive & forte, seroit-elle universellement regardée comme l'objet le plus admirable de la Nature? Le tourbillon de feu où presque toutes les Nations ont placé le trône de la Divinité ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impressions (*a*) reçues à la présence des mêmes objets. Sans cette uniformité que des Philosophes peu exacts ont pris pour la notion du beau & du bon absolu,

(*a*) Pour preuve de la différence des sensations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des Peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils vissent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette, & peindroient blanc, quoiqu'ils vissent gris.

ſolu, ſur quel fondement eût-on établi les regles du goût?

Les ſimples & magnifiques tableaux de la Nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils ſur chacun d'eux préciſément la même impreſſion? non: mais, comme l'expérience le prouve, une impreſſion à peu près ſemblable. Auſſi les objets extrêmement agréables aux uns, ſont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impreſſions produites par la beauté des deſcriptions de la Poéſie, n'eſt qu'apparente, qu'elle eſt en partie l'effet de la ſignification incertaine des mots, & d'un vague dans les expreſſions (*a*), parfaitement correſpondant aux diverſes ſenſations éprou-

(*a*) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la ſignification eſt incertaine, j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce ſujet Chap. 5. de cette Section, que le beſoin a préſidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des

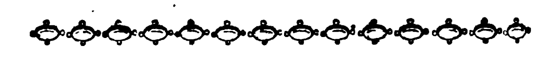
éprouvées à l'aspect des mêmes objets. En admettant ce fait, il seroit encore vrai qu'il est des ouvrages généralement estimés & par conséquent des regles de goût dont l'observation produit sur tous la sensation du beau. Qu'on examine profondément cette question ; & l'on appercevra dans la maniere différente dont les hommes sont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impression appartient moins encore à leur Physique qu'à leur Moral.

Le résultat de ce Chapitre, c'est que la diversité des goûts des hommes ne suppose que peu de différence dans la

des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créoient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différens de grandeur, de lumiere, de grosseur, &c. leur multiplicité surchargeroit leur mémoire; qu'il falloit par conséquent conserver à certains mots cette signification vague, qui rend leur application plus générale & l'étude des langues plus courte.

la nuance de leurs ſenſations : c'eſt que l'uniformité de leurs jugemens prouvée par l'uniformité des Proverbes des Nations, par la reſſemblance de leurs Loix & de leurs Gouvernemens, par le goût que toutes ont pour la Poéſie, & pour les ſimples & magnifiques tableaux de la Nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impreſſions ſur tous les hommes; que s'ils different, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations (*a*).

(*a*) Si la Nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, pourquoi dans les Arts de la Danſe, de la Muſique, du Deſſin, &c. les Amateurs n'égaleroient-ils preſque jamais leurs Maîtres? Pourquoi l'inégale diſpoſition de la Nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention, que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur Art?



CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos sensations, n'a nulle influence sur les Esprits.

LEs Hommes à la présence des mêmes objets peuvent sans doute éprouver des Sensations différentes: mais peuvent-ils en conséquence appercevoir des rapports différens entre ces mêmes objets? Non: & supposé, comme je l'ai dit ailleurs que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige est le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçussent des rapports différens entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitassent en eux des impressions d'une natu-

nature tout-à-fait particuliere; que le charbon en feu glaçât les uns; que l'eau condensée par le froid brûlât les autres; que tous les objets de la Nature s'offrissent à chaque Individu dans une chaîne de rapports tout-a-fait différente; & qu'enfin les hommes fussent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils sont par rapport à ces insectes dont les yeux taillés en facettes, voient les objets sous des formes sans contredit très-diverses.

Dans cette supposition les Individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs sentimens. Les hommes ne pourroient, ni se communiquer leurs lumieres, ni perfectionner leur raison, ni travailler en commun à l'immense édifice des Arts & des Sciences. Or l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils se communiquent leurs idées & que les Arts & les Sciences se perfectionnent. Les hommes apper-

appercoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne: mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions différentes: mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident que les objets conſervant entr'eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire, & la

la différence & l'inégalité des esprits? Je réponds à cette objection que toute diversité d'affection (*a*) occasionnée par quelque différence dans l'organisation physique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence sur les esprits. On peut donc préférer le verd au jaune, & comme Dalembert & Clairaut, être également grand Géometre: on peut donc avec des palais inégalement délicats, être également bon Poëte, bon Dessinateur, bon Physicien. On peut donc enfin avec un goût pour le doux ou le salé, le lait ou l'enchois, être également grand Orateur & grand Médecin &c. — Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés & stériles. Il en est de même de nos idées, jusqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or pour se donner

(*a*) Les seules affections dont l'influence sur les esprits soit sensible, sont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

ner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelqu'intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats ? c'est que malgré la différence de leurs affections & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'est pas rompue, nos sensations conservent toujours entr'elles le même rapport. Une rose d'une couleur très-foncée & comparée à une autre rose, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugemens sur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conséquent la même étendue d'esprit.

Les hommes communément bien organisés, sont comme certains corps sonores, qui sans être exactement les mê-

mêmes, rendent cependant le même nombre de sons. (*a*).

Le

(*a*) Certains corps sonores rendent le même nombre de sons, mais non des sons du même genre : il en est de même de notre esprit. Il rend, si je l'ose dire, des idées ou des images également belles, mais différentes, selon les objets divers dont le hazard à chargé notre mémoire.

N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ecla ? avec ces matériaux, quel tableau composer ? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du Printems, les ondes argentées des ruisseaux, la mousse des gazons & le dais odoriférant des orangers, que composerai-je avec ces objets agréables ? le bosquet où l'Amour entraîne Renaud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes, mais de l'espece d'objets que le hazard grave dans leur mémoire & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

Le résultat de ce Chapitre, c'est que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs Sens, n'a nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Esprit.*



CHAPITRE XV.

De L'Esprit.

QU'est-ce que l'Esprit en lui-même? *l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit? Sa sensibilité physique, sa mémoire & sur-

ır-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses
:nsations entr'elles. (*a*) L'esprit n'est
onc en lui que *le résultat de ses sensa-*
'ons comparées, & le bon esprit con-
ste dans la justesse de leur compa-
aison.

Tous les hommes, il est vrai, n'é-
rouvent pas précisément les mêmes
:nsations, mais tous sentent les objets
ıns une proportion toujours la même.

Tous

(*a*) Supposons qu'en chaque genre de Scien-
& d'Art, les hommes eussent comparé en-
'eux tous les objets & tous les faits déjà
nnus, & qu'ils fussent enfin parvenus à dé-
uvrir tous leurs divers rapports : les hommes
rs n'ayant plus de nouvelles combinaisons
faire, ce qu'on appelle l'esprit n'existeroit
ıs. Alors tout seroit Science, & l'esprit hu-
ain nécessité à se reposer, jusqu'à ce que la
couverte de faits inconnus lui permît de
uveau de les comparer & de les combiner
tr'eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse
oser, jusqu'à la formation de nouveaux
ons.

Tous ont donc une égale aptitude à l'Esprit (*a*).

En

(*a*) Il suit de cette définition de l'esprit, que si toutes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naissent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquisition des divers talens est dans les hommes l'effet de la même cause, c'est-à-dire, du desir de la gloire & de l'attention dont ce desir les doue. Or l'attention peut également se porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la Poésie, de la Géométrie, de la Physique, de la Peinture, &c., comme la main de l'Organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différens genres, c'est, répondrai-je, que la Science est en chaque genre la matiere premiere de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matiere premiere de la sottise, & qu'on est rarement Savant en divers genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un Dalembert à la Science d'un New-

ce

En effet si, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets; si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques; si d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur maniere de voir; si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'éleve du sein des Mers, tous les habitans des mêmes côtés, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'Astre le plus brillant de la Nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugemens sur les mêmes objets; qu'ils

ton ou d'un Euler, l'Art si difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point d'après l'ancien Proverbe, *qu'on naît Poëte & qu'on devient Orateur*, mais j'assurerai au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les Sens. *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on est.*

qu'ils peuvent atteindre aux mêm[es] vérités (*a*), & qu'enfin si tous n'o[nt] pas dans le fait également d'esprit (*b*) tous du moins en ont égalemen[t]

(*a*) Pour atteindre à certaines idées, il fa[ut] méditer. Chacun en est-il capable? Oui: lor[s] qu'une intérêt puissant l'anime. Cet intérêt [le] doue alors d'une force d'attention, sans laquel[le] on peut, comme je l'ai déjà dit, être Sava[nt] & jamais homme d'esprit. C'est la méditati[on] qui seule peut nous révéler ces vérités premi[è]res, générales, les clefs & les principes d[es] Sciences. C'est à la découverte de ces vérit[és] qu'on devra toujours le titre de grand Philoso[-] phe, parce qu'en tout genre de Science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constituera le génie Philoso-phique.

(*b*) Quelques-uns, comme je l'ai déjà dit, attribuent au Physique différent des Latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un Pays où les hommes n'apperçussent, ni la différence, ni l[es]

en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (*c*), —

Je

réssemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entr'eux & avec nous. Or ce Climat est encore à découvrir.

(*a*) C'est parce que l'esprit est rare qu'on le prend pour un don particulier de la Nature. Un Alchymiste, un Joueur de Gobelets, étoient des hommes rares dans les Siecles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des Sorciers ou des Etres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des Sots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'Arts aussi futiles. Or il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquérir. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie: pourquoi? c'est qu'il est peu de Gouvernemens qui proportionnent la récompense à la peine, que suppose l'acquisition des grands talens.

En comparant les Alchymistes, les Joueurs de Gobelets aux Gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante; je veux simplement montrer dans

Je n'insisterai pas d'avantage sur cette question, je me contenterai de rappeller à ce sujet une observation que j'ai déja faite dans le Livre de *l'Esprit.* Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire & sur la vérité de laquelle ils soient indifférens; tous porteront le même jugement (a), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets.

la rareté même de l'esprit, la cause qui le fit depuis si long-tems regarder comme un don de la Nature: je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la Médecine, de la Chirurgie, de tous les Arts & de toutes les Sciences utiles. Rien par conséquent sur la Terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de Nation sainement éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionée à l'utilité de l'Art ou de la Science qu'il perfectionne.

(a) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question? cette différence est toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou

de

ſiſte dans la connoiſſance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit eſt indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organiſation. Auſſi les Femmes dont le Sens du toucher eſt plus délicat que celui des Hommes, ne leur ſont-elles point ſupérieures en lumieres. Il eſt, je crois, difficile de ſe refuſer à cette concluſion.

Mais, dira-t-on, ſi l'on regarde ce témoignage univerſel rendu à la vérité des propoſitions géométriques, comme une preuve démonſtrative que tous les hommes communément bien organiſés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de Morale, Politique & Métaphyſique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres Sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

différentes sortes d'esprit. Ce qu'au moins l'on peut assurer, c'est qu'en nous, si tout est sensation, & comparaison entre nos sensations, il n'est d'autre sorte d'esprit que celui qui compare, & compare juste.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'égale aptitude, qu'ont à l'esprit les hommes communément bien organisés, c'est qu'une fois convenu,

Que dans les hommes tout est sentir;

Qu'ils ne sentent & n'acquierent d'idées que par les cinq Sens;

Que la finesse plus ou moins grande de ces cinq Sens, en changeant la nuance de leurs sensations, ne change point le rapport des objets entr'eux;

Il est évident, puisque l'esprit consiste

tre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'esprit en puissance, c'est-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

fiste dans la connoissance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande supériorité de l'esprit est indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organisation. Aussi les Femmes dont le Sens du toucher est plus délicat que celui des Hommes, ne leur sont-elles point supérieures en lumieres. Il est, je crois, difficile de se refuser à cette conclusion.

Mais, dira-t-on, si l'on regarde ce témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques, comme une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de Morale, Politique & Métaphysique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres Sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

Du Mot Bon.

Prend-t-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification ; pour s'assurer si les hommes peuvent s'en former la même idée, sachons la maniere dont l'Enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque sucrerie, ou ce qu'on appelle des *bons bons*. Ce mot pris dans sa signification la plus simple, n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'Enfant & excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue ? on l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'est-à-dire, à l'Animal, à l'Homme, au Camarade avec lequel il joue & s'amuse. En général

tant

tant qu'on n'attache cette expression qu'à des objets physiques, tels sont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée, & cette expression rappelle du moins confusément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (*a*) pour eux. ——

Prend-t-on enfin ce mot dans une signification encore plus étendue; l'ap- plique-

(*a*) C'est de cet adjectif *Bon*, qu'on a fait le substantif *Bonté* pris par tant de gens pour un Etre réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que dans la Nature, il n'est point d'Etre nommé *Bonté*; que cette Bonté n'est qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *Bon* pour lui, & qu'enfin ce mot *Bonté*, comme celui de grandeur, est une de ces expressions vagues, vuides de sens, & qui ne présentent d'idée distincte qu'au moment, où malgré soi & sans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelqu'objet particulier.

plique-t-on à la Morale & aux actions humaines? on sent qu'alors cette expression doit nécessairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que pour convenir en ce genre de ce qui est bon, il faut être précédemment convenu de ce qui est utile. Or la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général soit la mesure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation saine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obscures. Ce mot *bon* arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur souvenir que les diverses applications qu'ils en ont entendu faire; applications toujours différentes & contradictoires, selon la diversité, & des intérêts, & des positions de ceux avec lesquels ils vivent. Pour convenir universellement de la signification du mot *bon* appliqué à la Morale, il faudroit qu'un excellent Dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la

rédaction de cet ouvrage, toute diſpute ſur ce ſujet eſt interminable. Il en eſt de même du mot Intérêt.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes peu ſont honnêtes, & le mot *Intérêt* doit en conſéquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet auſſi vil & auſſi mépriſable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée? non: ce mot lui rappelle uniquement le ſentiment de l'amour de ſoi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le reſſort puiſſant & général qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les Jéſuites attachoient-ils à ce mot une idée auſſi étendue, lorſqu'ils combattoient mon opinion? je l'ignore. Ce que je ſais; c'eſt qu'alors Banquiers, Commerçans, Banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble; c'eſt que ce mot ne de-

devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or un si vil intérêt leur ordonnoit de poursuivre un homme persécuté. Peut-être en adoptoient-ils en secret les opinions. La preuve, c'est un Ballet donné à Rouën en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaisir forme la Jeunesse aux vraies vertus*; c'est-à-dire, *premiere entrée, aux vertus civiles*; *seconde entrée, aux vertus guerrieres*; *troisieme entrée, aux vertus propres à la Religion*. Ils avoient dans ce Ballet prouvé cette vérité par des danses. La Religion personnifiée y avoit un pas de deux avec le Plaisir, & pour rendre le Plaisir plus piquant, disoient alors les Jansénistes, les Jésuites l'ont mis en culotte (*a*). Or si le plaisir, selon eux, peut tout sur l'homme, que ne [illegible] peut

[illegible]

(*a*) Il faut rendre justice aux Jésuites, cette accusation est fausse. Ils sont rarement libertins. Le Jésuite contenu par sa regle, indif-

férent

peut sur lui l'intérêt! Tout intérêt ne [illegible] se[illegible]férent au plaisir est tout entier à l'ambition. Ce qu'il desire, c'est de s'asservir par la force, ou la séduction, les Riches & les Puissans de la Terre. Né pour leur commander, les Grands sont à ses yeux des Pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confession. Son mépris intérieur pour eux, se cache sous les apparences du respect. Les Grands s'en contentent, & sont, sans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de Marionnettes. Ce que le Jésuite ne peut opérer par la séduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'Histoire, on y voit ces mêmes Jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans tous les Pays où ils prêchent l'Evangile de Paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine destinée à faire sauter le Parlement; qu'en Hollande, ils firent assassiner le Prince d'Orange; en France, Henri IV; qu'à Génêve, ils donnerent le signal de l'escalade; que leur main souvent armée du stylet, a rarement cueilli les plaisirs, & qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

[illegible] sujet la diversité [illegible] qu'on ne s'en- [illegible] ne s'entend guere [illegible] de vertu.

XXXIV.

[illegible] des idées [illegible] & la posi- [illegible] la société où [illegible] Siecle où l'on [illegible] de Nor- [illegible], comme Ja- [illegible] la soif de son [illegible] d'ainesse, [illegible] tel dans [illegible] homme à [illegible] le mari de

[illegible]? C'est le fon- [illegible] six ou sept cent [illegible] de la dévas- [illegible] des amis, ces [illegible] vie & qui lui [illegible]

de sa maîtresse; on ne le citeroit point au nombre des Vertueux, mais des Scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin: les assassins en font quelque fois une pareille, & ne sont point donnés pour des modeles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirroniens disoient de la vérité. *Elle est comme l'Orient, différente selon le point de vue d'où l'on la considere.*

Dans les premiers Siecles de l'Eglise, les Chrétiens étoient en horreur aux Nations: ils craignoient de n'être point tolérés: que prêchoient-ils alors? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur Maître les confirmoit dans cette idée. Jésus doux avec les Esséniens, les Juifs & les Payens, ne portoit point de haine aux Romains:

Que prouve sur ce sujet la diversité d'opinions? Rien; sinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorsqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle souvent des idées très-différentes, selon l'état & la position où l'on se trouve, la société où l'on vit, le Pays & le Siecle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie un Cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la soif de son frere pour lui ravir son droit d'aînesse, ce seroit un frippon déclaré tel dans tous les Tribunaux. Qu'un homme à l'exemple de David, fît périr le mari de

Guerre dans l'Officier Subalterne? C'est le souhait d'une augmentation de six ou sept cent Francs d'appointemens, le souhait de la dévastation des Empires, de la mort des amis, des connoissances avec lesquelles il vit & qui lui sont supérieurs en grade.

e sa maîtresse; on ne le citeroit point
u nombre des Vertueux, mais des Scé-
érats. On auroit beau dire qu'il a
it une bonne fin: les assassins en font
uelque fois une pareille, & ne sont
oint donnés pour des modeles de
ertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées
ettes à ce mot, on dira donc toujours
e la vertu ce que les Pirroniens di-
oient de la vérité. *Elle est comme l'O-
ient, différente selon le point de vue d'où
on la considere.*

Dans les premiers Siecles de l'Eglise,
es Chrétiens étoient en horreur aux
Nations: ils craignoient de n'être point
olérés: que prêchoient-ils alors? l'in-
ulgence & l'amour du prochain. Le
mot vertu rappelloit alors à leur mé-
moire l'idée d'humanité & de douceur
a conduite de leur Maître les confir-
noit dans cette idée. Jésus doux avec
es Esséniens, les Juifs & les Payens,
e portoit point de haine aux Ro-
mains:

mains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ses injustices: il recommandoit par-tout la charité. En est-il de même aujourd'hui? non: la haine du prochain, la barbarie sous les noms de zele & de police, sont en France, en Espagne & en Portugal, maintenant comprises dans l'idée de vertu.

L'Eglise naissante, quelque fût la Religion d'un homme, honoroit en lui la probité & s'occupoit peu de sa croyance. „ Celui-là, dit St. Justin, „ est Chrétien qui est Vertueux; fût-il „ d'ailleurs Athée ". *Et quicumque secundum rationem & verbum vixêre, Christiani sunt, quamvis athéi.*

Jésus préféroit (a) dans ses paraboles,

(a) Jésus se déclare par-tout ennemi des Prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jésus fut puni de sa véracité. O Prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les Prêtres Juifs? Et le sincere adorateur de Jésus vous doit-il moins de haine?

les, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. St. Paul n'étoit guere plus difficile que Jésus & St. Justin. Cornelius ch. 10. v. 2. des Actes des Apôtres est cité comme un homme Religieux, parce qu'il étoit honnête : * 5. néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lidie chap : 16. v. 14 des mêmes *Actes*, qu'elle servoit Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu St. Paul & ne s'étoit point convertie.

Du tems de Jésus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le Royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jésus n'avoit desiré, ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu? Point de Prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'Ordre religieux qui ne s'intrigue dans les Cours, qui ne fasse le commerce,

St. Bernard, lorsqu'à la tête des Croisés, il ordonnoit aux Nations de déserter l'Europe pour ravager l'Asie, pour détrôner les Sultans & briser des Couronnes sur lesquelles ces Nations n'avoient aucun droit.

Lorsque pour enrichir son Ordre, ce Saint promettoit cent arpens dans le Ciel à qui lui en donneroit dix sur la Terre; lorsque par cette promesse ridicule & frauduleuse, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes; il falloit que l'idée de vol & d'injustice fût alors comprise dans la notion de vertu.

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Espagnols, lorsque l'Eglise leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richesses & de s'asseoir sur les trônes du Mexique & du Pérou? Si les Maures, Maîtres alors de l'Espagne eussent pu la forcer de restituer aux Mexiquains & aux Péruviens, * leurs trésors, leur liberté,

se n'est plus ennemie du mensonge; elle canonise les fraudes pieuses * 6.

Jésus fils de Dieu étoit humble; * 7. & son orgueilleux Vicaire prétend commander aux Souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires. Il a béatifié Clément. Sa vertu n'est donc pas celle de Jésus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'est plus regardée comme telle dans les Monasteres. La regle l'y rend même criminelle. * 8. Le vieillard malade & languissant dans sa cellule y est délaissé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux Moines un précepte de la haine mutuelle, il ne seroit pas plus fidellement observé dans le Cloître.

Jésus vouloit qu'on rendît à César ce qui appartient à César; il défendoit de s'emparer par ruse ou par force du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu* qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de justice, ne la rappelloit plus du tems de

St. Ber-

re usage des prisons, des tortures & des bûchers ? Lorsqu'on prêche le crime, l'erreur & l'absurdité.

C'est le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ses dogmes. Une Religion, disoient alors les Chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, est une Religion fausse. Ils condamnoient Mahomet dans leurs discours & le justifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Musulman si dur dans ses principes, fût dans ses moeurs plus doux que le Catholique ? Faut-il que le Turc soit tolérant envers le Chrétien [illegible] l'Incrédule, le Juif, le Guebre, [illegible] que le Moine à qui sa Religion fait [illegible] devoir de l'humanité, brûle en Espagne ses semblables, & précipite en France dans les cachots le Janséniste & le Déiste ?

Le Chrétien commettroit-il autant

d'ab

d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de Dieu, & si le Prêtre docile aux seuls conseils de son ambition, n'étoit sourd à ceux de l'Evangile. Si l'on attachoit une idée nette, précise & invariable au mot vertu, * 12. les hommes n'en auroient pas toujours des idées si différentes & si disparates.



CHAPITRE XVII.

La Vertu ne rappelle au Clergé que l'idée de sa propre utilité.

Si presque tous les Corps religieux, dit l'illustre & malheureux Procureur-Général du Parlement de Bretagne, sont par leur institution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment se formeroient-ils des idées sai-

nes de la vertu? Parmi les Prélats, il est peu de Fénélons; *13. peu d'entr'eux ont ses vertus, son humanité & son désintéressement. Parmi les Moines, on compte peut-être beaucoup de Saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout Corps religieux est avide de richesses & de pouvoir; nulle borne à son ambition (*a*). Cent bulles ridicules rendues

(*a*) L'humble Clergé se déclare le premier Corps de l'Etat ; cependant (comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit) il n'est que trois Corps absolument essentiels à l'administration : le premier est le Corps de la Magistrature. Il est chargé de défendre ma propriété contre l'usurpation de mon voisin. Le second est le Corps de l'Armée pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invasion de l'ennemi. Le troisieme est le Corps des Citoyens qui nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que sert l'Ordre du Clergé plus coûteux à l'Etat que les trois autres ensemble ? à maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensilvanie & point de Clergé.

dues par les Papes en faveur des Jésuites en font la preuve. Mais si le Jésuite est ambitieux, l'Eglise l'est-elle moins? Qu'on ouvre l'Histoire, c'est-à-dire, celle des erreurs & des disputes des Peres, des entreprises du Clergé & des crimes des Papes, par-tout l'on voit la Puissance Spirituelle ennemie de la Temporelle, (*a*) oublier que son Royaume n'est pas de ce Monde, tenter

(*a*) L'Eglise en se déclarant seule Juge de ce qui est péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la souveraine Puissance & la suprême Jurisdiction. En effet si nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenser une mauvaise, le Juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul Juge légitime d'une Nation; les Magistrats & les Princes ne sont plus que les Exécuteurs de ses sentences: leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la Religion. Il n'allarma pas d'abord les Magistrats. L'Eglise soumise en apparence à leur autorité, attendoit pour les

tenter par des efforts toujours nouveaux, de s'emparer des richesses & du pouvoir de la Terre, vouloir non seulement enlever à César ce qui est à César, mais vouloir frapper impunément César. S'il étoit possible que des Catholiques superstitieux, conservassent quelqu'idée du juste & de l'injuste, ces Catholiques révoltés à la lecture

en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule Juge du mérite des actions humaines, cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel Pouvoir les Rois eussent-ils opposé à celui de l'Eglise? nul autre que la force des armées. Alors esclave de deux Puissances dont les volontés & les Loix eussent été souvent contradictoires, le Peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle seroit due son obéissance.

Ce projet du Clergé n'a point eu, j'en conviens, sa pleine exécution. Mais toujours est-il vrai, malgré la distinction insignifiante du Temporel & du Spirituel, qu'en tout Etat Catholique, il est réellement deux Royaumes & deux Maîtres absolus de chaque citoyen.

lecture d'une pareille Histoire, auroient le Sacerdoce en horreur.

Un Prince a-t-il promis telle année la suppression de tel impôt ? l'année révolue, manque-t-il hautement à sa parole ; pourquoi l'Eglise ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole? C'est qu'indifférente au Bonheur public, à la Justice, à l'Humanité, elle ne s'occupe uniquement que de son intérêt. Que le Prince soit Tyran, elle l'absout. Mais qu'il soit ce qu'elle appelle Hérétique, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'Hérésie? Ce mot *Hérésie* prononcé par un homme sage & sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particuliere*. Ce n'est point d'une telle Eglise qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le Clergé n'accordera jamais le nom de vertueuses, qu'aux actions tendantes à l'agrandissement de son pouvoir & de ses richesses. A

quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du Prêtre, attribuer les décisions contradictoires (a) de la Sorbonne? Sans cet intérêt eût-elle soutenu dans un tems, & toléré dans tous, la doctrine régicide des Jésuites? Se fût-elle caché l'odieux de cette doctrine? Eût-elle attendu que le Magistrat la lui indiquât?

Mais en recevant cette doctrine, ses Docteurs ont montré plus de sottise que de méchanceté. Qu'ils soient sots, j'y consens: mais peut-on les supposer honnêtes, lorsqu'on considere la fureur avec laquelle ils se sont élevés contre les Livres des Philosophes, & le silence qu'ils ont gardé sur ceux des Jésuites. En approuvant dans leur assemblée (b) la Morale de ces Re-

(a) Ce seroit un Recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Descartes, contre presque tout ouvrage de génie.

(b) Il est parmi les Docteurs des hommes éclai-

Religieux; ou les Docteurs la jugeoient saine * 14. sans l'avoir examinée; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges si étourdis?) ou ils la jugeoient saine après l'avoir examinée & reconnue telle; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges aussi ignorans?) ou ces Docteurs enfin après l'avoir examinée & l'avoir trouvée mauvaise, l'approuvoient par crainte, * 15. intérêt ou ambition; (en ce dernier cas quelle opinion avoir de Juges aussi fripons?)

Dans un Journal intitulé *Chrétien* ou *Religion vengée*, si le Théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les Philosophes & les Ecrivains les plus estimés de l'Europe, s'est toujours tû sur le compte des Jésuites, c'est qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'in-

éclairés & honnêtes; mais ils se rendent rarement à de pareilles assemblées: elles ne sont, dit M. de Voltaire, communément composées que de cuistres de College. —

L'intérêt dicta toujours les jugemens des Théologiens; on le fait. Ce n'est donc plus aux Sorbonistes à prétendre au titre de Moralistes; ils en ignorent jusqu'aux principes. L'Inscription de quelques Cadrans solaires, *Quod ignoro, doceo*, ce que j'enseigne, je l'ignore, devroit être la devise de la Sorbonne. Prendroit-on pour ses guides au Ciel & à la vertu les approbateurs de la Morale Jésuitique? Que les Docteurs exaltent encore l'excellence des vertus Théologales. Ces vertus sont locales; la vraie vertu est réputée telle dans tous les Siecles & les Pays * 16. L'on ne doit le nom de vertueuses, qu'aux actions utiles au public & conformes à l'intérêt général. La Théologie a-t-elle toujours éloigné des Peuples la connoissance de cette espece de vertu; en a-t-elle toujours obscurci en eux les idées? c'est un effet de son intérêt: c'est conséquemment à cet intérêt que le Prêtre a partout

tout sollicité le privilege exclusif de l'instruction publique. Des Comédiens François élevent un Théatre à Séville: le Chapitre & le Curé le font abattre: ici, leur dit un des Chanoines, notre troupe n'en souffre point d'autre.

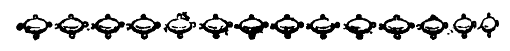
O! homme, s'écrioit autrefois un Sage, qui saura jamais jusqu'où tu portes la folie & la sottise? Le Théologien le fait, en rit & en tire bon parti.—

Sous le nom de Religion, ce fut toujours l'accroissement de ses richesses (*a*) & de son autorité, que le Théologien poursuivit. Qu'on ne s'étonne donc point, si ses maximes changent selon sa position, s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées, qu'il en avoit autre-

(*a*) Pourquoi tout Moine qui défend avec un emportement ridicule, les faux miracles de son Fondateur, se moque-t-il de l'existence attestée des Vampires? c'est qu'il est sans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reste la raison; & la raison n'est pas crédule.

autrefois, & si la morale de Jésus n'est plus celle de ses Ministres.

Ce n'est point uniquement la Secte Catholique, mais toutes les Sectes & tous les Peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu selon les Siecles & les Pays divers, des notions très-différentes * 17.



CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers Peuples se sont formé de la Vertu.

En Orient & sur-tout en Perse le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus contraire aux vues de la Nature & du Créateur que le célibat (*a*). L'amour est un besoin physi-

(*a*) En Perse au moment que les Enfans atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la Nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fît usage.

Le sage Législateur d'Athenes, Solon faisoit peu de cas de la chasteté monacale.*18. Si dans ses Loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves de se parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'est, ajoute cet Historien, que même dans l'amour grec, Solon n'appercevoit rien de déshonnête. Mais ces fiers Républicains qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se fussent point abaissés au vil métier d'espion & de délateur; ils n'eussent point trahi l'intérêt de la Patrie, ni attenté à la propriété des biens & de la liberté de leurs Concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportoit pas

même sans horreur la vue d'un Despote d'Asie.

Du tems de Caton le Censeur, Euménès vient à Rome. A son arrivée toute la jeunesse s'empresse autour de lui ; le seul Caton l'évite. * 19. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un Souverain qui le recherche, un Roi si bon, si ami des Romains ? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton, *Tout Prince Despote est un mangeur de Chair humaine, * 20. que tout vertueux doit fuir.*

En vain essaieroit-on de nombrer les différentes idées, qu'ont eu de la vertu les Peuples, * 21. & les particuliers divers. * 22. Ce qu'on sait, c'est que le Catholique qui se sent plus de vénération pour le Fondateur d'un Ordre de fainéans, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue &c., n'a sûrement pas d'idées justes de la vertu. Or tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut selon le hazard

zard de ſon éducation que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune Fille eſt élevée par une Mere ſtupide & dévote. Cette Fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les Religieuſes ſe feſſent, jeûnent & récitent leur roſaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de diſcipline, de haire & de Patenôtres.

Une autre Fille au contraire eſt-elle élevée par des parens inſtruits & patriotes? N'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuſes que les actions utiles à la Patrie? N'ont-ils loué que les Arries, les Porcies &c.? Cette Fille aura néceſſairement de la vertu des idées différentes de la premiere. L'une admirera dans Arrie & la force de la vertu, & l'exemple de l'amour conjugal; l'autre ne verra dans cette même Arrie qu'une païenne, une femme mondaine, ſuïcide & damnée, qu'il faut fuir & déteſter.

 Qu'on

Qu'on répete sur deux jeunes gens l'expérience faite sur deux filles; que l'un d'eux, lecteur assidu de la vie des Saints, & témoin, pour ainsi dire, des tourmens que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se paîtrir des femmes de neige &c., il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus instructives, aura pris pour modeles, les Socrates, les Scipions, les Aristides, les Timoléons, & pour me rapprocher de mon Siecle, les Mirons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons. * 23. „ Ce furent ces „ Magistrats respectables, ces illustres „ victimes de leur amour pour la Patrie, qui par leurs bonnes & sages „ maximes, dissiperent, dit le Cardinal „ de Retz, plus de factions, que n'en „ put allumer tout l'or de l'Espagne & „ de l'Angleterre ". Il est donc impossible que ce mot *vertu*, ne réveille en-

en nous des idées diverſes, * 24. ſelon qu'on lit Plutarque ou la Légende dorée. Aûſſi, dit M. Hume, a-t-on dans tous les Siecles & les Pays, élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

Chez les Païens c'étoit aux Hercules, aux Caſtors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins; & chez les Muſulmans, comme chez les Catholiques, c'eſt à d'obſcurs Dervis, à des Moines vils, enfin à un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monſtres & puni les Tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talens, leur bienfaiſance & leur humanité que les anciens Héros s'ouvroient les portes de l'Olympe: C'eſt aujourd'hui par le jeûne, la diſcipline, la poltronnerie, l'aveugle ſoumiſſion & la plus vile obéiſſance que le Moine s'ouvre celle du Ciel.

Cette

Cette révolution dans les esprits frappa sans doute Machiavel. Aussi dit-il discours 4. „ Toute Religion qui fait „ un devoir des souffrances & de l'hu„ milité, n'inspire aux citoyens qu'un „ courage passif; elle énerve leur es„ prit, l'avilit, le prépare à l'esclava„ ge ". L'effet sans doute eût suivi de près cette prédiction, si, comme l'observe M. Hume, les mœurs & les Loix des sociétés, ne modifioient le caractere & le génie des Religions.

On a vu dans ces deux Chapitres les idées peu nettes jusqu'à présent attachées aux mots *bon*, *intérêt*, *vertu*. J'ai fait sentir que ces mots toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes selon la société dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une question de cette espece, doit donc convenir d'abord de la signification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute

toute dispute de ce genre devient interminable. Aussi les hommes sur presque toutes les questions Morales, Politiques & Métaphysiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raisonnent plus.

Les mots une fois définis, une question est résolue presqu'aussitôt que proposée. Preuve que tous les esprits sont justes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets; Preuve qu'en Morale, Politique & Métaphysique, * 25. la diversité d'opinions est uniquement l'effet de la signification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des Langues. Mais quel remede à ce mal?



CHA-

CHAPITRE XIX.

Il est un seul Moyen de fixer la signification incertaine des mots; & une seule Nation qui puisse en faire usage.

POur déterminer la signification incertaine des mots, il faudroit composer un Dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expressions. * 26. Cet ouvrage est difficile, ne peut s'exécuter que chez un Peuple libre. L'Angleterre est peut-être en Europe la seule contrée dont l'Univers puisse attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y est-elle sans protecteur? nul pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entre-mêler les ténebres du mensonge aux lumieres de la vérité. Le desir des aveugles,

gles, c'eſt que l'aveuglement ſoit univerſel. Le deſir des fripons, c'eſt que la ſtupidité s'étende & que les dupes ſe multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il eſt des Grands injuſtes. Mais que peuvent-ils à Londres contre un Ecrivain? Point d'Anglois qui derriere le rempart de ſes Loix, ne puiſſe braver leur pouvoir, inſulter à l'Ignorance, à la ſuperſtition & à la ſottiſe. L'Anglois eſt né libre; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le Monde; qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grece, ceux que lui rendra la poſtérité, & que ce ſpectacle l'encourage.

Ce ſiecle eſt, dit-on, le ſiecle de la philoſophie. Toutes les Nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes ſemblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément les publier?

Il

Il n'en eſt qu'un ; c'eſt l'Angleterre.

Anglois, (a) uſez de cette Liberté, de ce don qui diſtingue l'homme de l'eſclave vil & de l'animal domeſtique, pour diſpenſer la lumiere aux Nations! Un tel bienfait vous aſſure leur éternelle reconnoiſſance. Quels éloges refuſer à un Peuple aſſez vertueux pour laiſſer ſes Ecrivains fixer dans un Dictionnaire la ſignification préciſe de chaque mot, & diſſiper par ce moyen l'obſcurité myſtérieuſe qui enveloppe encore la Morale, la Politique, la Métaphyſique, la Théologie.* 27. &c. C'eſt aux Auteurs d'un tel Dictionnaire qu'il eſt réſervé de terminer tant de diſputes, qu'éterniſe l'abus * 28. des mots. Eux ſeuls peuvent réduire la Science des hommes à ce qu'ils ſavent réellement.

Ce

(a) Tout Gouvernement, diſent les Anglois, qui défend de penſer & d'écrire ſur les objets de l'adminiſtration, eſt à coup ſûr un Gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

Ce Dictionnaire traduit dans toutes les langues, feroit le recueil général de presque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expression des idées précises, & le Scholastique qui par la magie des mots, a tant de fois bouleversé le monde, ne sera qu'un magicien sans puissance. Le talisman dans la possession duquel consistoit son pouvoir, sera brisé. Alors tous ces fous qui sous le nom de Métaphysiciens, errent depuis si long-tems dans le pays des chimeres, & qui sur des outres pleins de vent, traversent en tous sens les profondeurs de l'Infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils savent ce qu'ils ne savent pas. Ils n'en imposeront plus aux Nations. Alors les propositions morales, politiques & métaphysiques devenues aussi susceptibles de démonstration que les propositions de Géométrie, les hommes auront de ces sciences les mêmes idées, parce que

tous

tous (comme je l'ai montré) apperçoivent néceſſairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt qu'en combinant à peu près les mêmes faits, ſoit dans le monde phyſique, comme le démontre la Géométrie, ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la Scholaſtique, tous les hommes ſont en tous les tems à peu près parvenus au même réſultat.



CHAPITRE XX.

Les excurſions des hommes & leurs découvertes dans les Royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.

ENtre les Pays imaginaires que parcourt l'eſprit humain, celui des Fées, des

des Génies, des Enchanteurs est le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un desir confus du bonheur, nous promene avec complaisance dans le pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre ; un pouvoir sans bornes, des voluptés sans fin ; & ce desir vole toujours au delà de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre, disent la plupart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussi-tôt que formés ? ô insensés ! ignorerez-vous toujours que c'est dans le desir même que consiste une partie de votre félicité. Il en est du bonheur, comme de l'oiseau doré envoyé par les Fées à une jeune Princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle est prête à le saisir : l'oiseau vole trente pas plus loin ; elle

s'avan-

s'avance encore, passe plusieurs mois à sa poursuite; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la Princesse l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoutée. C'est l'oiseau du Bonheur que poursuivent sans cesse l'avare & la coquette. Ils ne l'attrapent point & sont heureux dans leurs poursuites, parcequ'ils sont à l'abri de l'ennui. Si nos souhaits étoient à chaque instant réalisés, l'ame languiroit dans l'inaction & croupiroit dans l'ennui. Il faut des desirs à l'homme; il faut pour son bonheur qu'un desir nouveau & facile à remplir succéde toujours au desir satisfait * 29. Peu d'hommes reconnoissent en eux ce besoin. Cependant c'est à la succession de leurs desirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatiens de les satisfaire, les hommes bâtissent sans cesse des châteaux en Espagne; ils voudroient intéresser la Nature entiere à leur bonheur.

heur. N'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour l'opérer? c'eſt à des Etres imaginaires, à des Fées, à des Génies qu'ils s'adreſſent. S'ils en déſirent l'exiſtence, c'eſt dans l'eſpoir confus que favoris d'un enchanteur, ils pourront par ſon ſecours devenir comme dans les mille & une nuits, poſſeſſeurs de la lampe merveilleuſe, & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'eſt donc l'amour du bonheur productif de l'avide curioſité & de l'amour du merveilleux, qui chez les divers peuples créa ces Etres ſurnaturels, qui, ſous les noms de Fées, de Génies, de Dives, de Péries, d'Enchanteurs, de Sylphes, d'Ondins &c., n'ont toujours été que les mêmes Etres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les Contes de cette eſpece plus graves,

ves, plus imposans, mais quelquefois aussi frivoles & moins amusans que les premiers, ont à peu près conservé entr'eux la même ressemblance. Au nombre de ces Contes à la fois si ingénieux & si ennuyeux, je place le beau Moral, (a) la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers systêmes du Monde physique. L'expérience seule devroit en être l'architecte; le Philosophe ne la consulte-t-il pas, n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque? il croit faire un systême & ne fait qu'un Conte.

Ce Philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, & de remplir par des conjectures l'intervalle immense, que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance

(a) Le beau Moral ne se trouve que dans le Paradis des Fous, où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

:e passée, laissé entre toutes les parties
le son systême. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la
nême espece. Qui lit les Philosophes anciens, voit que tous adoptent
à peu près le même plan, & que s'ils
différent, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de
l'Univers.

Dans la nature entiere Thales ne
vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Protée, ce Dieu marin,
qui se métamorphose en feu, en arbre,
en eau, en animal étoit l'emblême de
son systême. Héraclite reconnoissoit ce
même Protée dans l'élément de la lumiere. Il ne voyoit dans la terre
qu'un globe de feu réduit à l'état de
fixité. Anaxamene faisoit de l'air un
agent indéfini; c'étoit le pere commun
de tous les élémens. L'air condensé formoit les eaux; L'air encore plus dense
formoit la terre. C'étoit aux différens degrés de densité des airs, que tous

les Etres devoient leur exiſtence. Ceux qui d'après ces premiers Philoſophes ſe firent comme eux, les architectes du Palais du monde, & travaillerent à ſa conſtruction, tomberent dans les mêmes erreurs. Deſcartes en eſt la preuve. C'eſt de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la ſuite de l'expérience & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'eſprit humain & ſur-tout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche ſi lente, * 30. mais toujours ſi sûre : ils veulent deviner ce que l'expérience ſeule peut leur révéler. Ils oublient que c'eſt à la connoiſſance d'un premier fait, dont pouroient ſe déduire tous ceux de la Nature, qu'eſt attachée la découverte du ſyſtême du Monde, & que c'eſt uniquement du hazard, de l'analyſe & de l'obſervation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le Palais

ſis de l'Univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience. Il eſt tems enfin que tout entiers à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projetté, les Philoſophes diſciples plus aſſidus de l'expérience, ſentent que ſans elle, on erre dans le pays des chimeres, où les hommes dans tous les Siecles ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embraſſé des erreurs, dont la reſſemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces ſortes de Contes moins amuſans que les premiers, moins ingénieux que les ſeconds, & cependant plus reſpectés, ont armé les Nations les unes contre les autres, ont fait ruiſſeler le ſang hu-

humain & porté la désolation dans l'Univers. Sous ce nom de Contes Religieux, je comprends généralement toutes les fausses Religions. Elles ont toujours conservé entr'elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention, * 31. je citerai le desir de l'immortalité pour la premiere. La preuve, si l'on en croit Warburton, & quelques autres Savans, que Dieu est l'auteur de la Loi des Juifs, c'est, disent-ils, qu'il n'est question dans la Loi Mosaïque, ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, si la Religion Juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un Etre immortel : un intérêt vif & puissant les eût portés à la croire telle: * 32. cet intérêt, c'est leur horreur pour la mort & l'anéantissement. Cette horreur eût suffi, sans le secours de la révélation,

vélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & se croiroit tel, si la dissolution de tous les Corps qui l'environnent, ne lui annonçoit chaque instant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en desire pas moins l'immortalité. La chaudiere du rajeunissement d'Eson prouve l'ancienneté de ce desir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder sur quelque vraisemblance. A cet effet l'on composa l'ame d'une matiere extrêmement déliée; on en fit un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet Etre sous le nom d'Ame, (*a*) devoit conserver après la mort, tous les goûts dont elle avoit été susceptible, lors de son union avec le Corps. Ce systême

(*a*) Les Sauvages ne refusent l'ame à quoique ce soit. Ils en donnent à leurs fusils, à leurs chaudieres & à leurs briquets. V. le P. Hennepin, Voyage de la Louisiane p. 94.

syſtême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de ſon ame que ni l'expérience, ni l'obſervation ne pouvoit contredire cette croyance: l'une & l'autre n'avoit point de priſe ſur un atôme imperceptible. Son exiſtence à la vérité n'étoit pas démontrée; mais qu'a-t-on beſoin de preuves pour croire ce qu'on deſire; & quelle démonſtration eſt jamais aſſez claire, pour prouver la fauſſeté d'une opinion qui nous eſt chere? Il eſt vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en ſon chemin; & c'eſt pour rendre raiſon de ce fait, que les hommes après la création des ames crurent devoir créer le Pays de leur habitation. Chaque Nation & même chaque Individu, ſelon ſes goûts & la nature particuliere de ſes beſoins, en donna un plan particulier. Tantôt les Peuples ſauvages tranſporterent cette habitation dans une forêt vaſte, giboyeuſe, arroſée de rivieres poiſſonneuſes; tantôt ils la placerent dans un

Pays

Pays découvert, plat, abondant en pâturages au milieu duquel s'élevoit une fraise grosse comme une Montagne, dont on détachoit des quartiers pour sa nouriture & celle de sa famille.

Les Peuples moins exposés au besoin de la faim & d'ailleurs plus nombreux & plus instruits, y rassemblerent tout ce que la Nature a d'agréable & lui donnerent le nom d'Elizée. Les Peuples avares le modélerent sur le jardin des Hespérides & y cultiverent des plans, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les Nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre & couler des fleuves de lait; ils le peuplerent enfin de Houris. Chaque Peuple fournit ainsi le Pays des ames de ce qui faisoit sur la Terre l'objet de ses desirs. L'imagination dirigée par des besoins & des goûts divers, opéra par-tout de la même maniere, & fut en conséquence peu variée dans l'invention des fausses Religions.

Si l'on en croit le Président de Brosse dans son excellente Histoire du Fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le Fétichisme fut non seulement la premiere des Religions, mais son culte conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique & sur-tout en Nigritie, fut jadis le culte universel. (*a*) On sait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres Bœtites*, c'étoit *Venus Uranie*; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On sait que les Dieux Chiens, Chats, Crocodiles, Serpens, Eléphans, Lions, Aigles, Mouches, Singes &c. avoient des autels non seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie & dans presque toute l'Asie. On sait enfin que les Lacs, les Arbres, la Mer & les

(*a*) Si Catholique veut dire universel, c'est à tort que le Papisme en prend le titre. La Religion du Fétichisme & celle des Païens ont été les seules vraiment Catholiques.

les Rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des Peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or une semblable uniformité dans les premieres Religions, en prouve une d'autant plus grande dans les esprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des Religions ou plus modernes, ou moins grossieres. Telle étoit la Religion Celtique. Le Mitras des Perses se retrouve dans le Dieu Thor; l'Ariman dans le Loup; Feuris l'Apollon des Grecs, dans le Balder; la Vénus dans la Fréïa, & les Parques dans les trois Sœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine dont les eaux arrosent une des racines du Frêne fameux nommé *Ydrasil*. Son feuillage ombrage la Terre, & sa cime élevée au dessus des Cieux en forme le dais.

Les fausses Religions ont donc presque par-tout été les mêmes. D'où naît cette uniformité? De ce que les hom-

mes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux & le même inſtrument, c'eſt-à-dire, le même eſprit pour les combiner, ont dû néceſſairement arriver aux mêmes réſultats. C'eſt parce qu'en général, tous ſont orgueilleux, que ſans aucune révélation particuliere, par conſéquent ſans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du Ciel & comme l'objet principal de ſes ſoins. Ne pourroit-on pas d'après un certain Moine ſe répéter quelque fois,

Qu'eſt-ce qu'un Capucin devant une planete ?

Faut-il, pour fonder ſur des faits, l'orgueilleuſe prétention de l'homme, ſuppoſer, comme dans certaines Religions, qu'abandonnant le Ciel pour la Terre, la Divinité ſous la forme d'un poiſſon, d'un ſerpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converſer avec les Mortels ? Faut-il pour

preuve

preuve de l'intérêt que le Ciel prend aux habitans de la Terre, publier des Livres, où ſelon quelques Impoſteurs, ſont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu prescrit à l'homme ?

Un tel Livre, ſi l'on en croit les Muſulmans, compoſé dans le Ciel, fut apporté ſur la Terre par l'Ange Gabriël & remis par cet Ange à Mahomet. Son nom eſt Le *Koran*. Ouvre-t-on ce Livre ? il eſt ſusceptible de mille interprétations ; il eſt obſcur, inintelligible ; & tel eſt l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu eſt peint ſous la forme d'un Tyran ; où ce Dieu eſt ſans ceſſe occupé à punir ſes eſclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhenſible ; où ce Dieu enfin, Auteur de phraſes inintelligibles ſans le Commentaire d'un Iman, n'eſt proprement qu'un Légiſlateur ſtupide, dont les Loix ont toujours beſoin d'interpréta-

tions. Jusqu'à quand les Musulmans conserveront-ils tant de respects pour un Ouvrage si rempli de sottises & de blasphêmes?

Au reste si la Métaphysique des fausses Religions, si l'excursion des Esprits dans le Pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, sachons encore si les impostures * 33. du Corps sacerdotal pour le soutien de ces fausses Religions, n'auroient pas en tous les Pays, conservé entr'elles les mêmes ressemblances.



CHAPITRE XXI.

Impostures des Ministres des fausses Religions.

En tout Pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner

ner ont fourni au Corps facerdotal les mêmes moyens d'en impofer aux Peuples; en tout Pays les Prêtres en ont fait ufage (*a*).

Un particulier peut être modéré dans fes defirs, être content de ce qu'il poffede, un Corps eft toujours ambitieux. C'eft plus ou moins rapidement, mais c'eft conftamment qu'il tend à l'accroiffement de fon pouvoir & de fes richeffes. Le defir du Clergé fut en tous les tems d'être puiffant & riche. Par quel moyen parvint-il à le fatisfaire? par la vente de la crainte & de l'efpérance. Les Prêtres négocians en gros de cette efpece de denrée, fentirent que le débit en étoit fûr

(*a*) Aux Indes les Prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tifons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome le P. Péepe Jéfuite vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge; il les faifoit avaler aux Poules, & affuroit qu'elles en pondoient mieux.

sûr & lucratif, & que s'il nourit le Colporteur, qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, & le Charlatan, qui vend sur des tréteaux l'espoir de la guérison & de la santé, il pourroit pareillement nourir le Bonze & le Talapouin, qui vendroient dans leurs Temples la crainte de l'Enfer & l'espoir du Paradis: que si le Charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux especes de denrées, c'est-à-dire, l'espérance, les Prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'Homme, se sont-ils dit, est timide; ce sera par conséquent sur cette derniere marchandise qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? aux Pécheurs. A qui vendre l'espoir? aux Pénitens. Convaincu de cette vérité, le Sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs supposoit un grand nombre de pécheurs, & que si les présens des malades enrichissent le Médecin, ce seroit

roit les offrandes & les expiations qui déſormais enrichiroient les Prêtres; qu'il falloit des malades aux uns & des pécheurs aux autres. Le pécheur devient toujours l'eſclave du Prêtre. C'eſt la multiplication des péchés qui favoriſe le commerce des Indulgences, des Meſſes &c., accroît le pouvoir & la richeſſe du Clergé. Mais parmi les péchés, ſi les Prêtres n'euſſent compté que les actions vraiment nuiſibles à la Société, la puiſſance ſacerdotale eût été peu conſidérable. Elle ne ſe fût tendue que ſur un certain nombre de ſcélérats & de friponsons. Or le Clergé vouloit même l'exercer ſur les hommes vertueux. Pour cet effet il falloit créer des péchés que les honnêtes gens puſſent commettre. Les Prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le déſir ſeul du plaiſir fût un péché. De plus ils inſtituerent un grand nombre de Rits & de Cérémonies ſuperſtitieu-

ſes

ses; ils voulurent que tous les Citoyens y fussent assujettis; que l'inobservation de ces Rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la Loi Rituelle, s'il étoit possible, fut comme chez les Juifs, plus sévérement punie que les forfaits les plus abominables

Ces Rits & ces Cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverses Nations, furent par-tout à peu près les mêmes : par-tout ils furent sacrés, & assurerent au Sacerdoce la plus grande autorité sur les divers Ordres de l'État. * 34.

Cependant parmi les Prêtres des différentes Nations, il en fut, qui plus a droits que les autres, exigerent du Citoyen, non seulement l'observation de certains Rits, mais encore la croyance de certains Dogmes. Le nombre de ces Dogmes insensiblement multiplié par eux, accrut celui des Incrédu

& des Hérétiques. (*a*). Que prétendit ensuite le Clergé? que l'Hérésie fut punie en eux par la confiscation de leurs biens, & cette Loi augmenta les richesses de l'Eglise; elle voulut de plus que la mort fut la peine des Incrédules, & cette Loi augmenta son pouvoir. Du moment où les Prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la Vertu & les Rois eux-mêmes tremblerent devant le Sacerdoce. Son trône eut pour soutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant sur les esprits les ténebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir Pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lumieres de la raison, alors sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le Prêtre qu'il consulte, c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais

(*a*) On peut dire en Europe, Dieu est au Ciel; le dire en Bulgarie est une hérésie & une impiété.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de préférence la Loi naturelle ? Les fausses Religions sont elles-mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens : mais la Loi naturelle n'est autre chose que la raison même * 35. Or comment croire à sa raison, lorsqu'on s'en est défendu l'usage ? Qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la Loi naturelle à travers le nuage mystérieux, dont le Corps sacerdotal les enveloppe ? Cette Loi, dit-on, est le canevas de toutes les Religions. Soit : mais le Prêtre a sur ce canevas brodé tant de mysteres que la broderie en a entiérement couvert le fond. Qui lit l'Histoire, y voit la vertu des Peuples diminuer en proportion que la superstition s'augmente. (a) Quel moyen d'i

(a) La superstition est encore aujourd'hui la Religion des Peuples les plus sages. L'Anglois ne se confesse, ni ne fête les Saints. Sa dévotion consiste à ne point travailler, à ne p[...] ch

nstruire un superstitieux de ses devirs? Est-ce dans la nuit de l'erreur & l'ignorance qu'il reconnoîtra le sen:r de la justice? Un pays où l'on ne ouve d'hommes instruits que dans Ordre sacerdotal, est un pays où l'on : se formera jamais d'idées nettes & raies de la vertu.

L'intérêt des Prêtres n'est pas que le itoyen agisse bien, mais qu'il ne pen: point. *Il faut,* disent ils, *que le ils de l'homme sache peu & croie beauoup (a).* ——

J'ai montré les moyens uniformes ar lesquels les Prêtres acquierent urs puissance, examinons si les moyens ar lesquels ils la conservent ne seient pas encore les mêmes.

CHA-

nter le Dimanche. L'homme qui ce jour là eroit du violon, seroit un impie. Mais il est Chrétien, s'il passe ce même jour au cat avec des filles.

(a) Les Prêtres ne veulent pas que Dieu de à chacun selon ses œuvres, mais selon royance. ——



CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les Ministres des fausses Religions conservent leur autorité.

DAns toute Religion le premier objet que se proposent les Prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme & d'éloigner de l'œil de l'examen tout Dogme, dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes qu'ils desirassent d'être aveugles, & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au Bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de

de s'agenouiller au pied des autels, d'y offrir un ſacrifice, de ſe baigner dans le Gange * 36. & de manger maigre un vendredi, que de pardonner comme Camille, à des Citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richeſſes comme Papirius, que d'inſtruire l'Univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices ſoient mes Protecteurs: ſubſtituons les offrandes & les expiations aux vertus & perſuadons aux hommes qu'on peut par certaines cérémonies ſuperſtitieuſes, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richeſſes & le crédit des Bonzes. Ils en ſentirent toute l'importance; ils l'annoncerent, & l'on l'a reçue avec joie, parceque les Prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgens aux crimes, qu'ils étoient plus ſéveres dans leur diſcipli-

ne & plus exacts à punir la violation des Rits (a).

Tous les Temples devinrent alors l'asyle des forfaits; la seule incrédulité n'y trouva point de réfuge. Or s'il est en tout pays peu d'Incrédules & beaucoup des méchans, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des Prêtres.

Entre les Tropiques, dit un Navigateur, sont deux Iles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'est point honnête si l'on ne croit un certain nombre d'absurdités, & si l'on ne peut sans se toucher, soutenir la plus cuisante démangeaison; c'est à la patience avec laquelle on la supporte, qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre Ile, on n'im-

(a) Si les Catholiques sont en général sans mœurs, c'est qu'à la pratique des vraies vertus, les Prêtres ont dans la Religion Papiste, toujours substitué celle des cérémonies superstitieuses.

n'impose nulle croyance aux habitans ; l'on peut se gratter où cela démange & même se chatouiller pour se faire rire ; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les Peuples ? Un Prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien austére, un langage obscur? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs? il séduit le Peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs & de vertu* soient dans sa bouche des mots vuides de sens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges & si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les Prêtres cacherent leur ambition &

leur intérêt perſonnel. Leur doctrine fut d'ailleurs ſévere à certains égards, & ſa ſévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore: ſon dehors éblouiſſoit, mais elle renfermoit au dedans le fanatisme, l'ignorance, la ſuperſtition & tous les maux, qui ſucceſſivement ont ravagé la Terre. Or je demande, lorſqu'on voit en tous les tems les Miniſtres des fauſſes Religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leurs richeſſes & leur crédit, (*a*) pour conſerver leur autorité & multiplier le nombre de

(*a*) Si les Prêtres ſe font par-tout les dépoſitaires & les diſtributeurs des aumônes, c'eſt qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'eſt que la diſtribution du reſte ſoutient leur crédit & ſoudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent & crédit paroît légitime aux Prêtres. C'eſt ſans honte que le Clergé Catholique charge des réparations des Egliſes les Peuples mêmes dont il épuiſe le tréſor. Les Egliſes ſont les fermes du Clergé; & tout au con-

de leurs esclaves ; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les fausses Religions, mêmes impostures dans leurs Ministres & même crédulité dans tous les Peuples, * 37. s'il est possible d'imaginer qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

Je veux que l'esprit & les talens soient l'effet d'une cause particuliere, comment alors se persuader que de grands hommes, que des hommes par conséquent doués de cette singuliere organisation, aient cru les fables du Paganisme, aient adopté la croyance du vulgaire, & se soient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus grossieres? Un tel fait inexplicable, tant qu'on considere l'esprit comme le produit d'une organisation plus

contraire des riches Propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

plus ou moins parfaite, devient simple & clair, lorsqu'on regarde l'esprit comme une acquisition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conservent aucune supériorité sur les autres, lorsqu'il s'agit de sciences ou de questions, dont ils ne se sont point occupés & qu'ils ont peu méditées. On sait que dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres, (avantage sans doute considérable) c'est l'habitude qu'il a de l'attention, c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question, avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

L'uniformité des ruses * 38. employées par les Ministres des fausses Religions; la ressemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles; * 39. l'égale crédulité des Peuples, prouvent donc que la Nature n'a pas mis entre les hommes l'inéga-

l'inégalité d'eſprit qu'on y ſuppoſe, & qu'en Morale, Politique & Métaphyſique, s'ils portent ſur les mêmes objets des jugemens très-différens, c'eſt un effet & de leurs préjugés & de la ſignification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expreſſions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'eſt que ſi l'eſprit ſe réduit à la ſcience ou à la connoiſſance des vrais rapports qu'ont entr'eux les objets divers, & ſi quelque ſoit l'organiſation des Individus, cette organiſation, comme le démontre la Géométrie, ne change rien à la proportion conſtante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des Sens, n'ait aucune influence ſur nos idées, & que tous les hommes organiſés, comme le commun d'entr'eux, aient par conſéquent une égale aptitude à l'eſprit.

L'unique moyen de rendre encore,

s'il eſt poſſible, cette vérité plus évidente, c'eſt d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir, par un autre enchaînement de propoſitions.



CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne ſoit réductible à un fait.

DE l'aveu de preſque tous les Philoſophes, les plus ſublimes vérités une fois ſimplifiées & réduites à leurs moindres termes, ſe convertiſſent en faits, & dès-lors ne préſentent plus à l'eſprit que cette propoſition, *le blanc eſt blanc, le noir eſt noir.* * 40. L'obſcurité apparente de certaines vérités, n'eſt donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de la préſenter & l'impropriété des mots.

mots pour l'exprimer. La réduit-on à un fait ſimple? ſi tout fait peut être également apperçu de tous les hommes *41. organiſés comme le commun d'entr'eux, il n'eſt point de vérités qu'ils ne puiſſent ſaiſir. Or pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'eſt avoir eſſentiellement une égale aptitude à l'eſprit.

Mais eſt-il bien vrai que toute vérité, ſoit réductible aux propoſitions claires ci-deſſus énoncées? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déja données les Philoſophes. Je la tire de la perfectibilité de l'eſprit humain: l'eſprit en eſt ſuſceptible: l'expérience le démontre. Or que ſuppoſe cette perfectibilité? deux choſes:

L'une que toute vérité eſt eſſentiellement à la portée de tous les eſprits;

L'autre que toute vérité peut être clairement préſentée.

La puiſſance que tous les hommes ont d'apprendre un métier en eſt la preu-

preuve. Si les plus ſublimes découvertes des anciens Mathématiciens aujourd'hui compriſes dans les élémens de Géométrie, ſont ſues des Géometres les moins célebres, c'eſt que ces découvertes ſont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de ſimplicité, ſi parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent atteindre, c'eſt alors qu'appuyé ſur l'expérience, on pouroit dire que ſemblable à l'Aigle, le ſeul d'entre les oiſeaux qui plane au deſſus des nues & fixe le Soleil, le génie ſeul peut s'élever aux Royaumes intellectuels, & y ſoutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité? la préſente-t-il clairement? à l'inſtant même tous les eſprits ordinaires la ſaiſiſſent & ſe l'approprient. Le génie eſt un chef hardi; il ſe fait jour aux régions des découvertes: il y ouvre un

che-

chemin, & les eſprits communs ſe précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force néceſſaire pour le ſuivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Or juſqu'à ce jour, ſon unique privilege fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il eſt un inſtant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des eſprits les plus communs, quel eſt cet inſtant? Celui où dégagées de l'obſcurité des mots, & réduites à des propoſitions plus on moins ſimples, elles ont paſſé de l'empire du génie dans celui des Sciences. Juſque-là ſemblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures céleſtes, attendant l'inſtant qu'elles doivent animer un Corps & paroitre à la lumiere, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y ſaiſiſſe & les tranſporte au ſéjour terreſtre. Une fois deſcendues ſur la Terre & déja apperçues des

nes à peu près semblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever, il seroit des vérités qui dans l'étendue des siecles, n'auroient été saisies que de deux ou trois hommes de la Terre également bien organisés. Le reste des habitans seroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuse égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne seroit connu que d'un nouveau Pytagore: l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité: il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées, sont conçues de tous: de là ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorsqu'on se dit; *rien de plus simple*

ſimple que cette vérité; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue? Ce langage a ſans doute quelquefois été celui de l'envie. Chriſtophe Colomb en eſt une preuve. Lors de ſon départ pour l'Amérique, *Rien,* diſoient les Courtiſans, *de plus fou que cette entrepriſe.* A ſon retour, *Rien,* diſoient ils, *de plus facile que cette découverte.* Ce langage ſouvent celui de l'envie, n'eſt-il jamais celui de la bonne foi? N'eſt-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours ſue.

A-t-on une idée nette de l'expreſſion d'une vérité; a-t-on non ſeulement dans ſa mémoire, mais encore habituellement préſentes à ſon ſouvenir toutes les idées de la comparaiſon deſquelles cette vérité réſulte; n'eſt-on enfin aveuglé par aucun intérêt,

par aucune ſuperſtition ? cette vérité bientôt réduite à ſes moindres termes, c'eſt-à-dire, à cette propoſition ſimple, *le blanc eſt blanc, le noir eſt noir,* ſera conçue preſqu'auſſitôt que propoſée.

En effet ſi les ſyſtêmes des Lockes & des Newtons, ſans être encore portés au dernier degré de clarté, ſont néanmoins généralement enſeignés & connus, les hommes organiſés, comme le commun d'entr'eux peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or concevoir leurs idées, * 43. c'eſt avoir la même aptitude à l'eſprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur Science eſt en général toujours proportionnée au deſir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puiſſent également s'élever aux vérités encore inconnues ? cette objection mérite un examen.

CHA-



CHAPITRE XXIV.

L'Esprit nécessaire pour saisir les vérités déjà connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

UNe vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un Maître veut-il expliquer à ses Eleves les principes d'une Science & leur en démontrer les vérités déjà connues? que fait-il? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les

les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais qui les lui présente? le hazard. C'est le Maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstration d'une vérité, soit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à observer; enfin les mêmes opérations à faire (*a*). L'esprit nécessaire pour atteindre

(*a*) Je pourois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention, pour suivre la démonstration d'une vérité déja connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une proposition mathématique, l'Inventeur en ce genre sait déja la Géométrie; il en a les figures habituellement présentes à la mémoire, il se les rappelle, pour ainsi dire, involontairement; son attention enfin peut se porter toute entiere sur l'observation de leurs rapports. Quant à l'Eleve ces mêmes figures n'étant pas aussi habituellement présentes à sa mémoire, son attention est donc nécessairement

teindre aux vérités déjà connues, suffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élevent ; mais cette différence entr'eux est l'effet ; 1°. des différentes positions où ils se trouvent & de cet enchaînement de circonstances auquel ou donne le nom de hazard ; 2°. du desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illustrer, par conséquent de la passion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parens, pour voir & entretenir son amant? La plus sotte est souvent alors la plus inventive.

L'homme sans passions est incapable du

ment partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à son souvenir, & l'observation de leurs rapports.

du degré d'application auquel eſt attachée la ſupériorité d'eſprit; ſupériorité, dis-je, qui peut-être eſt moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais ſi tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence?



CHA-

NOTES.

1. SI les Hommes & sur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parens *Cutteri* & *Toddicastrée*. Ce Cutteri second fils de *Pourons* & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du Monde, tourne les pas vers l'Occident: le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée: elle est armée d'un *Chucbery* & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, se frappent; le combat dure deux jours & demi; le troisieme, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorsqu'ils se rencontrent.

2. Les plus spirituels & les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le sais. Mais ils ne sont pas spirituels & méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point en effet à sa mélancolie, c'est à ses besoins que l'homme doit son esprit: le besoin seul l'arrache à son inertie naturelle. Si je pense, ce

n'est

n'est point parce que je suis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penser. Lorsqu'on dit du malheur; *ce grand Maître de l'homme*, on ne dit rien autre chose, sinon que le malheur & le desir de s'y soustraire nous force à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les la Fontaines, ni les Scarrons n'ont passés pour tristes, & cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme dépend presque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans son enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier? cette figure se grave dans ma mémoire comme modele de beauté; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que sur la ressemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. Delà, la diversité de nos goûts & la raison pour laquelle l'un préfere la femme svelte à la femme grasse, pour laquelle un autre a plus de desir.

4. Cette décision de l'Eglise fait sentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment,

ment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproque? Mais si l'Eglise & les Jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or de quelle nature peut être cette cause? ce n'est pas de l'espece de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur: c'est au contraire de l'espece de celles qui produisent l'amour, c'est-à dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes que ce n'est pas sans honte, que j'y réponds.

5. La primitive Eglise ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquieme siecle. Il Etoit philosophe Platonicien. Théophile alors Evêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de le laisser baptiser. Ce philosophe y consentit à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de tems après les habitans de Ptolémaïde demandent Synésius pour leur Evêque. Synésius refuse l'Episcopat; & tels sont les motifs que dans sa cent cinquieme Lettre il donne à son frere de son refus. „ Plus je m'examine, dit-il, „ moins

» moins je me ſens propre à l'Epiſcopat: j'ai
» juſqu'ici partagé ma vie entre l'étude de la
» Philoſophie & l'amuſement. Au ſortir de
» mon cabinet je me livre au plaiſir. Or il ne
» faut pas, dit-on, qu'un Evêque ſe réjouiſſe;
» c'eſt un homme divin. Je ſuis d'ailleurs in-
» capable de toute application aux affaires ci-
» viles & domeſtiques. J'ai une femme que
» j'aime: il me ſeroit également impoſſible de
» la quitter ou de ne la voir qu'en ſecret. Théo-
» phile en eſt inſtruit; mais ce n'eſt pas tout.
» L'eſprit n'abandonne pas les vérités qu'il s'eſt
» démontrées. Or les Dogmes de la Philoſo-
» phie ſont contradictoires à ceux qu'un Evê-
» que doit enſeigner. Comment prêcher la
» création de l'Ame après le Corps, la fin du
» Monde, la réſurrection, & enfin tout ce que
» je ne crois pas? je ne puis me réſoudre à la
» fauſſeté. Un Philoſophe, dira-t-on, peut ſe
» prêter à la foibleſſe du vulgaire, lui cacher
» des vérités qu'il ne peut pas porter. Oui:
» mais il faut alors que la diſſimulation ſoit
» abſolument néceſſaire. Je ſerai Evêque, ſi je
» puis conſerver mes opinions, en parler avec
» mes amis; & ſi pour entretenir le Peuple
» dans l'erreur, l'on ne me force point à lui
» débiter des Fables: mais s'il faut qu'un Evê-
» que prêche contre ce qu'il penſe, & penſe
» comme le Peuple, je refuſerai l'Epiſcopat.

» Je

» Je ne ſais s'il eſt des vérités qu'on doive ca» cher au vulgaire : mais je ſais qu'un Evêque » ne doit pas prêcher le contraire de ce qu'il » croit. Il faut reſpecter la vérité comme » Dieu, & je proteſte devant Dieu que je ne » trahirai jamais mes ſentimens dans mes pré» dications » —— Synéſius malgré ſa répugnance fut ordonné Evêque & tint parole. Les hymnes qu'il compoſa ne ſont que l'expoſition des ſyſtêmes de Pytagore, de Platon & des Stoïciens ajuſtés aux Dogmes & au culte des Chrétiens.

6. La pieuſe calomnie eſt encore une vertu de nouvelle création. Rouſſeau & Moi en avons été les victimes. Que de faux paſſages de nos Ouvrages cités dans les Mandemens de ſaints Evêques! Il eſt donc maintenant de ſaints calomniateurs.

7. Le Clergé qui ſe dit humble, reſſemble à Diogéne dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de ſon manteau.

8. Qu'on liſe à ce ſujet les derniers Chapîtres de la regle de St. Benoît, l'on y verra que ſi les Moines ſont impitoyables & méchans, c'eſt qu'ils doivent l'être

En général des hommes aſſurés de leur ſub-

ſiſtance & ſans inquiétude à cet égard, ſont dures : ils ne plaignent point dans les autres ces maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs le bonheur ou le malheur des Moines retirés dans un Cloître eſt entiérement indépendant de celui de leurs parens & de leurs Concitoyens. Les Moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce ſont les Loix monaſtiques qui condamnent le Religieux à l'inhumanité. En effet qui produit dans les hommes le ſentiment de la bienveillance? Le ſecours éloigné ou prochain qu'ils peuvent ſe prêter les uns aux autres. C'eſt ce principe qui raſſembla les hommes en ſociété. Les Loix iſolent-elles mon intérêt de l'intérêt public? dès-lors je deviens méchant. Delà la dureté des Gouvernemens arbitraires, & la raiſon pour laquelle les Moines & les Deſpotes, ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que Dieu, ſelon les tems divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'Egliſe s'en eſt clairement expliquée dans le Concile de Bâle tenu à l'occaſion des Huſſites. Ceux-ci ayant proteſté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les Ecritures ; les Peres de ce Concile leu

leur répondirent par la bouche du Cardinal de Cafan : „ Que les Ecritures n'étoient point ab-„ folument néceffaires pour la confervation de „ l'Eglife, mais feulement pour la mieux con-„ ferver : qu'il falloit toujours interprêter l'E-„ criture felon le courant de l'Eglife actuelle, „ qui changeant de fentiment, nous oblige de „ croire que Dieu en change auffi. „

10. On vante beaucoup les reftitutions que ait faire la Religion. J'ai vu quelquefois refti-uer le cuivre ; & jamais l'or. Les Moines n'ont oint encore reftitué d'héritage, ni les Princes atholiques les Royaumes envahis en Amérique.

11. C'eft une juftice de s'armer d'intolérance ontre l'intolérant, comme un devoir au Prince 'oppofer une Armée à une Armée Ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie Art: *Vertu*, uelle furprife d'y trouver, non une définition e la vertu, mais une déclamation fur ce fu-t. *ô Homme ! s'écrie* le compofiteur de cet rt., *veux-tu favoir ce que c'eft que vertu ? rentre toi-même. Sa définition eft au fond de ton cœur.* lais pourquoi ne feroit-elle pas également au nd du cœur de l'Auteur, & fuppofé qu'elle fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée ? Peu hommes, je l'avoue, ont une fi bonne opi-ion de leurs Lecteurs & fi peu d'eux-mêmes.

Si cet Ecrivain eût plus long-tems médité le mot *vertu*, il eût senti qu'elle consiste dans la connoissance de ce que les hommes se doivent les uns aux autres, & qu'elle suppose par conséquent la formation des sociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une société non encore existante? L'homme des forêts, l'homme nu & sans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foiblesse, mais non de la justice & de l'équité.

Né dans une Ile déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester ni l'un, ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses & vicieuses*? les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est à mon sens préférable à toute déclamation obscure & ampoulée sur la vertu.

Un Prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu; un Moraliste qui soutient tous les hommes bons & ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un fripon qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidele de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais, c'est que les plus honnêtes ne sont

pas

pas ceux qui reconnoiſſent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'aſſurer de la mienne, je me ſuppoſerois Citoyen de Rome ou de la Grece, & me demanderois ſi dans la poſition d'un Codrus, d'un Regulus, d'un Brutus & d'un Léonidas, j'euſſe fait les mêmes actions. La moindre héſitation à cet égard m'apprendroit que je ſuis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts ſont rares & les tiedes communs.

13. L'humanité de Mr. de Fénélon eſt célebre. Un jour qu'un Curé ſe vantoit devant lui d'avoir les Dimanches proſcrit les danſes de ſon village, Mr. le Curé, dit l'Archevêque, ſoyons moins ſéveres pour les autres; abſtenons-nous de danſer; mais que les payſans danſent. Pourquoi ne leur pas laiſſer quelques inſtans oublier leur malheur? Fénélon vrai & toujours vertueux, vécut une partie de ſa vie dans la diſgrace. Boſſuet ſon rival en génie étoit moins honnête: il fut toujours en crédit.

14. La Morale des Jéſuites & celle de Jeſus n'ont rien de commun: l'une eſt deſtructive de l'autre. Ce fait eſt prouvé par les Extraits qu'en ont donnés les Parlemens. Mais pourquoi le Clergé a-t-il toujours répété qu'on

avoit du même coup détruit les Jésuites & la Religion? c'est que dans la langue Ecclésiastique, Religion est synonyme de superstition. Or la superstition ou la puissance Papale a peut-être réellement souffert de la retraite de ces Religieux. Qu'au reste les Jésuites ne se flattent point de leur rappel en France & en Espagne. On sait de quelles proscriptions leur retour y seroit suivi, à quel excès se porte la cruauté d'un Jésuite offensé.

15. La crainte qu'inspiroient les Jésuites, sembloit les mettre au-dessus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelins, des ames nobles, des Citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel Ordre, le courage seul eût-il suffi? Non: il falloit encore du génie: il falloit pouvoir montrer aux Citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du respect & du dévouement; faire reconnoître l'hypocrisie des Jésuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient au tour du trône & des autels; il falloit enfin pour enhardir la prudence timide des Parlemens, leur faire nettement distinguer l'*extraordinaire de l'impossible*.

16. Il en est de l'esprit comme de la ver[...]
L'esprit appliqué aux vraies Sciences de

Géom[...]

Géométrie, de la Physique, &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses Sciences de la Magie, de la Théologie, &c. est local. Le premier de ces esprits est à l'autre, ce que la monnoie Africaine nommée la coquille *Coris*, est à la monnoie d'or & d'argent: l'une a cours chez quelques nations Negres, l'autre dans tout l'Univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne morale? Sur un grand nombre de faits & d'observations. C'est donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obscurité & leur fausseté. En morale comme en toute autre Science, avant d'édifier un Systême, que faire? Ramasser les matériaux nécessaires pour le construire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée sur l'étude de l'homme & des choses, ne l'emporte autant sur une morale spéculative & théologique, que la Physique expérimentale sur une Théorie vague & incertaine. C'est parce que la morale Religieuse n'eut jamais l'expérience pour base, que l'Empire théologique fut toujours réputé le Royaume des ténebres.

18. Les Moines eux-mêmes n'ont pas tou-

jours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns sous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit sans péché prendre la gorge d'une Religieuse. Il n'est point d'acte d'impudicité dont la superstition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains Cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété: c'étoit un hommage aux Dieux & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs Temples. ——

19. Mde Makaley, illustre Auteur d'une Histoire d'Angleterre, est le Caton de Londres. „Jamais, dit-elle, la vue d'un Despote, ou d'un „Prince n'a souillé la pureté de mes regards."

20. Une absurdité commune à tous les Peuples, c'est d'attendre de leur Despote humanité, lumieres. Vouloir former de bons Ecoliers sans punir les paresseux & récompenser les diligens, c'est folie. Abolir la Loi qui punit le vol & l'assassinat, & vouloir qu'on ne vole, ni n'assassine, c'est une volonté contradictoire. Vouloir qu'un Prince s'occupe des affaires de l'Etat, & qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'est-à-dire, qu'il ne puisse être puni, s'il les néglige; vouloir enfin qu'un homme au-dessus de la Loi, c'est-à-dire, un homme sans Loi, soit tou-

toujours humain & vertueux, c'est vouloir un effet sans cause. Transporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le Despote est l'ogre.

21. Les Calmouks épousent tant de femmes qu'ils veulent ; ils ont en outre autant de concubines qu'ils en peuvent nourir. L'inceste chez eux n'est point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un Pere épouse sa fille sans scrupule ; aucune Loi ne le lui défend.

22. Chacun se dit ; j'ai les plus saines idées de la vertu : qui ne pense pas comme moi a tort. Chacun se moque de son voisin. Tout le monde se montre au doigt & ne rit jamais de soi que sous le nom d'autrui. Le même Inquisiteur qui condamnoit Galilée, méprisoit certainement la scélératesse & la stupidité des Juges de Socrate ; il ne pensoit pas qu'un jour il seroit comme eux, le mépris de son siecle & de la postérité. La Sorbonne se croit-elle imbécille pour avoir condamné, Rousseau, Marmontel, Moi, &c. ? Non : c'est l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboise ; & Richelieu qui l'y relégua fut le premier des Ministres, dit le Cardinal de Retz, qui osa punir

dans les Magistrats, *la noble fermeté avec laquelle ils représentoient au Roi des vérités, pour la défense desquelles leur serment les obligeoit d'exposer leur vie.*

24. S'il est vrai que la vertu soit utile aux Etats, il est donc utile d'en présenter des idées nettes & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le Livre de l'*Esprit*, Discours 3, Chap. 13, m'a paru la seule vraie. » La vertu, ai-je dit, n'est autre chose que le desir du bonheur public. Le bien général est » l'objet de la vertu & les actions qu'elle commande, sont les moyens dont elle se sert » pour remplir cet objet. L'idée de la vertu, » ai-je ajouté, peut donc être par-tout la » même ».

Si dans les siecles & les pays divers les hommes ont paru s'en former des idées différentes ; si des Philosophes ont en conséquence » cité l'idée de la vertu comme arbitraire, » c'est qu'ils ont pris pour la vertu même, » les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet, c'est-à-dire, les diverses » actions qu'elle commande. Ces actions ont » sans contredit été quelquefois très-différentes, parce que l'intérêt des Nations change » selon les siecles & leur position, & qu'enfin » le

„ le bien public peut jusqu'à un certain point, „ s'opérer par des moyens différens '.

L'entrée d'une marchandise étrangere aujourd'hui permise en Allemagne comme avantageuse à son commerce & conforme au bien de l'Etat, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, si par quelques circonstances, cet achat devient préjudicable à l'intérêt national. „ Les mêmes „ actions peuvent donc successivement devenir „ utiles & nuisibles à un Peuple, & mériter „ tour-à-tour, le nom de vertueuses ou de vi„ cieuses, sans que l'idée de la vertu change „ & cesse d'être la même ".

Rien de plus d'accord avec la Loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des Principes aussi sains, aussi conformes au bien général, eussent été condamnés. Imagineroit-on qu'on eût poursuivi un homme qui définissant „ la vraie probité, l'habitude des actions uti„ les à la Patrie, regarde comme vicieuse, „ toute action nuisible à la société? ". N'étoit-il pas évident qu'un tel Ecrivain ne pouvoit avancer de maximes contraires au bien public, sans être en contradiction avec lui-même. Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocrisie, que je fus persécuté par le même Clergé, qui sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au Cardina-

lat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le Pape défendoit l'exercice de la vertu & commandoit le vice, l'Eglise Romaine sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice, » nisi vellet contra conscientiam peccare ».* Le Pape selon ce Jésuite avoit donc le droit de détruire la Loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste & de l'injuste, & de replonger enfin la morale dans le cahos dont les Philosophes ont tant de peine à la tirer. L'Eglise devoit-elle approuver ces principes? Pourquoi le Pape en permit-il la publication? c'est qu'ils flattoient son orgueil.

L'ambition Papale toujours avide de commander, n'est jamais scrupuleuse sur le choix des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'est-elle pas tolérée du Puissant auquel elle est favorable? En quel pays a-t-on constamment puni l'homme vil & bas qui répete sans cesse au Prince, „Ton „ pouvoir sur tes sujets est sans bornes; tu peux „ à ton gré les dépouiller de leurs biens, les „ jetter dans les fers, & les livrer au plus cruel „ supplice ": c'est toujours impunément que le Renard répete au Lion:

» *Vous leur fîtes, Seigneur,*
» *En les croquant beaucoup d'honneur* ».

Le seules phrases qu'on ne répete point sans

danger aux Princes, ſont celles où l'on fixe les bornes que la juſtice, le bien public & la Loi naturelle, mettent à leur autorité.

25. Par Métaphyſique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui, tranſmis des Prêtres Egyptiens à Pytagore, de Pytagore à Platon, de Platon à nous, eſt encore enſeignée dans quelques Ecoles. Par ce mot j'entends, comme Bacon, la Science des premiers principes de quelque Art ou Science que ce ſoit. La Poéſie, la Muſique, la Peinture ont leurs principes fondés ſur une obſervation conſtante & générale ; elles ont donc auſſi leur Métaphyſique.

Quant à la Métaphyſique ſcholaſtique, eſt-ce une Science ? Non : mais comme je viens de le dire, un jargon : elle n'eſt goûtée que de l'eſprit faux qui s'accommode d'expreſſions vuides de ſens ; que de l'ignorant qui prend les mots pour des choſes, & que du fripon qui veut fait des dupes. L'homme ſenſé la mépriſe.

Toute Métaphyſique non fondée ſur l'obſervation, ne conſiſte que dans l'art d'abuſer des mots. C'eſt cette Métaphyſique qui dans le pays des chimeres court ſans ceſſe après des boules de ſavon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant reléguée dans les Ecoles théologiques, elle les diviſe encore par ſes ſubtilités ; elle peut encore rallumer le fa-

natifme & faire de nouveau ruiffeler le fang humain.

Je compare ces deux fortes de Métaphyfiques aux deux Philofophies différentes de Démocrite & de Platon. C'eft de la terre que le premier s'éleve par dègré jusqu'au ciel, & c'eft du ciel que le fecond s'abbaiffe par degré jufqu'à la terre. Le fyftême de Platon eft fondé fur les nues, & le fouffle de la raifon a déjà en partie diffipé les nuages & le fyftême.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'àrgent, fi l'on lui conferve la même valeur numéraire, le foldat croit avoir à peu près la même paie. Le Màgiftrat en droit de juger définitivement jusqu'à la concurrence de certaine fomme, c'eft-à-dire, de tel poids en argent, n'ofe juger jufqu'à la concurrence de la moitié de cette fomme. Voilà comme les hommes font dupes des mots & de leur fignification incertaines. Les Ecrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, fans attacher à ce mot d'idées nettes & précifes? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* eft une de ces expreffions vagues, dont chaque Nation fe forme des idées différentes; que s'il eft de *bonnes mœurs univerfelles*, il en eft auffi de *locales*, & qu'en conféquence je puis fans bleffer le

les *bonnes mœurs*, avoir un Sérail à Conſtantinople & non à Vienne.

27. Les diſputes théologiques ne ſont & ne peuvent jamais être que des diſputes de mots; Si ces diſputes ont ſouvent occaſionné de grands mouvemens ſur la terre, c'eſt que les Princes, dit M. de la Chalotais, ſéduits par quelques Théologiens, ont pris parti, dans ces querelles; Que les Gouvernemens les mépriſent, les Théologiens, après s'être injuriés & s'être réciproquement accuſés d'héréſie, &c. ſe laſſeront de parler ſans s'entendre & ſans être entendus. La crainte du ridicule, leur impoſera ſilence.

28. C'eſt à des diſputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accuſations d'atheiſme. Il n'eſt point d'homme éclairé qui ne reconnoiſſe une force dans la nature. Il n'eſt donc point d'Athée.

Celui-là n'eſt point Athée qui dit, le mouvement eſt Dieu; parce qu'en effet le mouvement eſt incomprehenſible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne ſe manifeſte que par ſes effets & qu'enfin c'eſt par lui que tout s'opere dans l'Univers.

Celui-là n'eſt pas Athée qui dit au contraire le mouvement n'eſt pas Dieu; parce que

le mouvement n'est pas un Etre, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne sont pas Athées qui soutiennent le mouvement essentiel à la matiere, qui le regardent comme la force invisible & motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on les Astres changer continuellement de lieu, se rouler perpétuellement sur leur centre; voit-on tous les Corps se détruire & se reproduire sans cesse sous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une dissolution éternelle; qui peut nier que le mouvement ne soit comme l'étendue, inhérent aux Corps, & que le mouvement ne soit cause de ce qui est. En effet, diroit M. Hume, si l'on donne toujours le nom de cause & d'effet à la concomitance de deux faits, & que par-tout où il y a des Corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame universelle de la matiere & de la divinité qui seule en pénetre la substance. Mais les Philosophes qui sont de cette derniere opinion sont-ils Athées? Non: ils reconnoissent également une force inconnue dans l'Univers. Ceux mêmes qui n'ont point d'idées de Dieu, sont-ils Athées? Non; parce que tous les hommes le seroient; parcequ'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parcequ'en ce genre toute idée obscure est égale à

zéro;

zéro, & qu'enfin avouer l'incompréhenſibilité de Dieu, c'eſt comme le prouve Mr. Robinet, dire ſous un tour de phraſe différent, qu'on n'en a point d'idée.

29. Il faut des deſirs à l'homme pour être heureux, des deſirs qui l'occupent, mais dont ſon travail ou ſes talens puiſſent lui procurer l'objet. Entre les deſirs de cette eſpece, le plus propre à l'arracher à l'ennui eſt le deſir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays? Il en eſt où la recherche de la gloire expoſe l'homme à trop de dangers. Quel motif raiſonnable l'exciteroit à cette pourſuite dans un Royaume, où l'on a ſi maltraité les Voltaires, les Monteſquieux &c. Si la France, diſent les Anglois, eſt réputée un pays délicieux, c'eſt pour le riche qui ne penſe point.

30. Loin de condamner l'eſprit de ſyſteme, je l'admire dans les grands hommes. C'eſt aux efforts faits pour défendre ou détruire ces ſyſtêmes qu'on doit ſans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il eſt poſſible, par un ſeul principe tous les phénomenes phyſiques de la nature; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde ſimplement

plément comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les Contes & les Sistêmes: ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les Ecoles publiques; pourvu néamoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

31. Pour quoi, demandoit-on à un certain Cardinal fut-il en tous les tems des Prêtres, des Religions & des Sorciers? C'est, répondit-il qu'en tous les tems il fut des abeilles & des frélons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des fripons.

32. Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'Immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naissance dans les Ecoles de Platon, & Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, le crut si dangereux qu'il défendit sous peine de mort de l'enseigner dans ses Etats.

33. On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le Prêtre Papiste; qu'ils

qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux Peuples & aux Rois; & qu'ils prétendoient avoir, comme les Inquisiteurs, droit de vie & de mort chez tous les Peuples où ils s'établissoient.

34. J'assistois un jour aux représentations que le Clergé d'une Cour d'Allemagne faisoit à son Prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le Clergé croyoit assurer le Prince que la Religion étoit perdue dans ses Etats, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les Saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondemens du trône & des autels & qu'en conséquence les Evêques enjoignoient au Souverain d'armer les Loix contre la liberté de penser, de protéger l'Eglise, & d'en détruire les ennemis; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

„ Prince, votre Clergé est riche & puissant, „ & voudroit l'être encore davantage. Ce „ n'est

» n'est point la perte des mœurs, & de la Re-
» ligion, c'est celle de son crédit qu'il déplore.
» Il desire le plus grand, & vos Peuples sont
» sans respect pour le sacerdoce. Nous les dé-
» clarons donc impies : nous vous sommons de
» ranimer leur piété, & de donner à cet ef-
» fet à votre Clergé plus d'autorité sur eux. Le
» moment choisi pour se porter accusateur de
» vos Peuples & vous irriter contr'eux, n'est
» peut-être pas le plus favorable ; jamais vos
» soldats n'ont été si braves, vos artisans plus
» industrieux, vos citoyens plus amis du bien
» public & par conséquent plus vertueux. On
» vous dira sans doute que les Peuples les plus
» immédiatement soumis au Clergé, que les
» Romains modernes n'ont, ni la même va-
» leur, ni le même amour pour la Patrie, ni
» par conséquent la même vertu. On ajoute-
» ra peut-être que l'Espagne & le Portugal où
» le Clergé commande si impérieusement, sont
» ruinés & dévastés par l'ignorance, la paresse
» & la superstition, & qu'enfin entre tous les
» Peuples, ceux qui sont généralement hono-
» rés & respectés, sont ces mêmes Peuples
» éclairés auxquels l'Eglise Catholique donne-
» ra toujours le nom d'impies.

» Que votre oreille, ô Prince, soit tou-
» jours fermée à de pareilles représentations ;
» que de concert avec son Clergé, elle ré-
pande

» pande les ténebres dans son Empire, & sache qu'un peuple instruit riche & sans superstition est aux yeux du Prêtre un Peuple sans mœurs. Sont-ce en effet des Citoyens aisés & industrieux qui, par exemple, auront pour la vertu de la continence tout le respect qu'elle mérite?

» Il en est, dira-t-on, à cet égard du siecle présent, comme des siecles passés. Charlemagne créé saint pour sa libéralité envers le sacerdoce, aimoit les femmes comme François I. & Henri VIII. Henri III. Roi de France avoit un goût moins décent. Henri IV, Élisabeth, Louis XIV., la Reine Anne caressoient leurs maîtresses ou leurs amans de la même main dont ils terrassoient leurs ennemis. On ajoutera que les Moines eux-mêmes ont presque toujours cueilli en secret les plaisirs défendus, & qu'enfin sans changer la constitution physique des Citoyens, il est très-difficile de les arracher au penchant damnable qui les porte vers les femmes. Il est cependant un moyen de les y soustraire. C'est de les appauvrir. Ce n'est point des corps sains & bien nouris qu'on peut chasser le démon de la chair: l'on n'y parvient que par la priere & le jeûne.

» Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses voisins, Votre Majesté nous permette donc

» des

» de dépouiller ses sujets de toute superfluité, » de dîmer leurs terres, de piller leurs biens » & de les tenir au plus étroit nécessaire. Si » touchée de ces pieuses Remontrances, elle » se rend à nos prieres, que de bénédictions » accumulées sur elle ! Tout éloge seroit au » dessus d'une action si méritoire. Mais dans » un siecle où la corruption infecte tous les es- » prits, où l'impiété endurcit tous les cœurs, » peut-on espérer que Votre Majesté & ses Mi- » nistres adoptent un conseil si salutaire, un » moyen si facile d'assurer la continence de ses » sujets ?

» Quant à la profanation des Saints jours, » nos Remontrances à cet égard paroîtront » encore absurdes. L'homme qui travaille fê- » tes & dimanches, ne s'enivre point, il ne » court point les femmes ; il ne nuit à personne ; » il sert son pays, il accroît l'aisance de sa famil- » le ; il augmente le commerce de sa Nation.

„ De deux Peuples également puissans & nom- » breux, que l'un fête, comme en Espagne cent- » trente jours de l'année & quelquefois le lende- » main, que l'autre au contraire n'en fête au- » cun, le dernier de ces Peuples aura 80. ou » 90. jours de travail plus que le premier. Il » poura donc fournir à plus bas prix les marchan- » dises de ses manufactures ; ses terres seront » mieux cultivées, ses moissons plus abondantes.

» Il

» Il aura mis la balance du commerce en faveur
» de son pays. Ce dernier Peuple plus riche
» & plus puissant que le premier, poura donc
» un jour lui donner la Loi. Rien de commun
» entre l'intérêt national & l'intérêt du Clergé.
» Uniquement jaloux de commander, que veut
» le Prêtre? Rétrecir l'esprit des Souverains,
» éteindre en eux jusqu'aux lumieres naturel-
» les. Un peuple est-il gouverné par de tels
» Princes? il est tôt ou tard la proie d'un voi-
» sin plus riche, plus éclairé & moins supersti-
» tieux. Aussi la grandeur du Clergé catholi-
» que est-elle toujours destructive de la gran-
» deur d'un Etat. Les Prêtres déclament-ils
» contre la profanation des fêtes; qu'on ne s'y
» trompe pas, ce n'est point l'amour de Dieu,
» c'est l'amour de leur autorité qui les anime.
» Ce que leur apprend à ce sujet l'expérience,
» c'est que moins un homme fréquente les
» Temples, moins il a de respect pour leurs
» Ministres & moins ces Ministres ont de cré-
» dit sur lui. Or si la puissance est la pre-
» miere passion du Prêtre, peu lui importe que
» le jour de fête soit pour l'artisan un jour de
» débauche, qu'au sortir du Temple il coure
» les filles & les cabarets, & qu'enfin les après-
» vêpres soient si scandaleux. Plus de pé-
» chés, plus d'expiations, plus d'offrandes,
» plus le sacerdoce acquiert de richesses & de
» pou-

» pouvoir. Quel eſt l'intérêt de l'Egliſe? de
» multiplier les vices. Que demande-t-elle
» aux hommes? d'être ſtupides & pécheurs.
» Voilà, SIRE, ce que nous reprochent les im-
» pies. Quant à la liberté de la preſſe, ſi
» votre Clergé s'éleve ſi violemment contr'el-
» le, s'il vous redit ſans ceſſe qu'elle ſappe les
» fondemens de la foi & rend la Religion ri-
» dicule, ne l'en croyez pas.

» Ce n'eſt pas que le Clergé ne ſente com-
» me le ſolide & l'ingénieux auteur de *l'inveſ-*
» *tigator anglois*, que la vérité eſt à l'épreuve
» du ridicule, que le ridicule ne mord point
» ſur elle & qu'il en eſt la pierre de touche.
» Un ridicule jetté ſur une démonſtration eſt
» de la boue jettée ſur du marbre; elle le ta-
» che un inſtant, ſe ſeche; il pleut & la tâ-
» che a diſparu. Convenir qu'une Religion
» ne peut ſupporter le ridicule, ce ſeroit en
» avouer la fauſſeté. L'Egliſe Catholique ne
» répete-t elle pas ſans ceſſe que les portes de
» l'enfer ne prévaudront jamais contre elle?
» Oui: mais les Prêtres ne ſont pas la Reli-
» gion. Le ridicule peut affoiblir leur autori-
» té, peut enchaîner leur ambition. Ils crie-
» ront donc toujours contre la liberté de la
» preſſe, exigeront que Votre Majeſté interdi-
» ſe à ſes ſujets le droit d'écrire & de penſer;
» qu'elle les dépouille à cet égard des privile-
» ges

ges de l'homme, & ferme enfin la bouche à quiconque pouroit l'inſtruire.

„ Si tant de demandes vous paroiſſent indiſcrettes, & que jaloux du bonheur de vos Peuples, vous vouliez, SIRE, ne commander qu'à des Citoyens éclairées, ſachez que la même conduite qui vous rendra cher à vos ſujets & reſpectable à l'étranger, vous ſera imputée à crime par votre Clergé. Redoutez la vengeance d'un Corps puiſſant, & pour la prévenir, remettez-lui votre épée, c'eſt alors qu'aſſuré de la piété de vos Peuples, le Sacerdoce poura recouvrer ſur eux ſon ancienne autorité, l'étendre de jour en jour, & lorsque cette autorité ſera affermie, s'en ſervir pour vous y ſoumettre vous-même.

„ Nous deſirons d'autant plus vivement que Votre Majeſté ait égard à cette ſupplique & nous octroie notre demande, qu'elle nous délivrera d'une inquiétude ſourde, & qui n'eſt pas ſans fondement. Il peut s'établir des Quakers dans ſes Etats; ils peuvent ſe propoſer de donner gratis aux Villes, Bourgs, Villages & Hameaux, toute l'inſtruction morale & Religieuſe qui leur eſt néceſſaire. Il peut d'ailleurs ſe former quelque Compagnie de Finance qui prenne au rabais l'entreprise de cette même inſtruction, & la fourniſſe meilleure & à meilleur compte. Qui ſait

„ s'il

„ s'il ne prendroit point alors envie aux Ma-
„ gistrats de s'emparer de nos richesses, d'ac-
„ quitter avec nos biens une partie de la dette
„ Nationale, & par ce moyen de faire peut-
„ être de votre Nation la plus redoutable de
„ l'Europe. Or il nous importe peu, Sire,
„ que vos Peuples soient heureux & redoutés,
„ mais beaucoup que le sacerdoce soit riche
„ & puissant.

Voila ce que me parurent contenir les représentations du Clergé. Je ne me lassois point de considérer l'adresse, l'habileté avec laquelle les Prêtres avoient en tous pays toujours demandé au nom du Ciel, la puissance & les richesses de la Terre ; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la sottise des Peuples & sur-tout des Puissans. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les siecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des Souverains avoient toujours été au-delà l'attente de Clergé.

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la Loi naturelle. Le contraire est prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la Loi naturelle, c'est en tant qu'il est l'auteur de la sensibilité Physique & quelle est mere de la

raison

raiſon humaine. Cette eſpece de ſenſibilité lors de la réunion des hommes en ſociété les força, comme je l'ai déja dit, de faire entr'eux des conventions & des Loix dont la collection compoſe ce qu'on appelle la Loi naturelle. Mais cette Loi fut-elle la même chez les divers Peuples ? Non : ſa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'eſprit humain ; à la connoiſſance plus ou moins étendue que les Sociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuiſible, & cette connoiſſance fut chez toutes les Nations le produit du tems, de l'expérience & de la raiſon.

Pour nous faire voir en Dieu l'Auteur immédiat de la Loi naturelle & par conſéquent de toute juſtice, les Théologiens doivent-ils admettre en lui des paſſions telles que l'amour ou la vengeance ? Doivent-ils le peindre comme un Etre ſusceptible de prédilection, enfin comme un aſſemblage de qualités incohérentes ? Eſt-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la juſtice ? Falloit-il ainſi vouloir concilier les inconciliables & confondre l'erreur avec la vérité, ſans s'appercevoir de l'impoſſibilité d'un tel alliage ? Il eſt tems que l'homme ſourd aux contradictions Théologiques, n'écoute que les ſeuls enſeignemens de la Sageſſe ; ſortons, dit St. Paul, de notre

assoupissement ; la nuit de l'ignorance est passée ; le jour de la science est venu. Couvrons-nous des armes de la lumiere pour détruire les fantômes des ténebres ; & pour cet effet rendons aux humains leur liberté naturelle & le libre exercice de leur raison.

36. Se peut-il qu'on ait chez presque tous les Peuples attaché l'idée de Sainteté à l'observation d'une Cérémonie rituelle, d'une Ablution, &c. Peut-on ignorer encore que les seuls Citoyens constamment vertueux & humains, sont les hommes heureux par leur caractere. En effet quels sont parmi les Dévots les hommes les plus estimables ? Ceux qui pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il est un Enfer. Quels sont au contraire parmi ces mêmes Dévots les hommes les plus odieux & les plus barbares ? Ceux qui timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'Enfer ouvert sous leurs pas. Pourquoi les Dévotes sont-elles en général le tourment de leur maison, crient-elles sans cesse après leurs valets, en sont-elles si haïes ? C'est que toujours en transe du Diable, elles le voient toujours prêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rend cruel. Si la Jeunesse est en général plus vertueuse & plus humaine que la Vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs, plus de santé, qu'elle

est plus heureuse. La Nature fut sage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80 ou 100 ans. Si le Ciel eût prolongé sa Vieillesse, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie sous le nom de Dalai Lama, si le Grand Pontife est immortel; en Italie, sous le nom de Pape, le même Pontife est infaillible. Dans le Pays des Mongales, si le Vicaire du Grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, Vicaire du Dieu vivant; en Europe le Pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, si dans le dessein d'avilir & de soumettre les Rois, les Pontifes sous les noms de Califes, de Lama, de Daïro, ont fait baiser leurs pieds aux Empereurs; si ces Pontifes ont exigé que montés sur leur Mule, les Empereurs en tinssent la bride & les promenassent ainsi par les rues; le Pape n'a-t il pas exigé les mêmes complaisances des Empereurs & des Monarques d'Occident? Les Pontifes en tout Pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les Princes la même soumission.

Si les disputes pour le Califat ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la Papauté, l'ont pareillement fait couler en Occident. Six Papes assassinerent leurs Prédécesseurs, & se mirent en leur place. Les Pa-

pes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Ortodoxie donné à la Religion du plus fort, & celui d'hérésie à celle du foible? Par-tout le pouvoir Sacerdotal fut producteur du fanatisme, & le fanatisme du meurtre. Par-tout les hommes se firent brûler pour des sottises Théologiques & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniatreté & de courage.

Mais ce n'est pas uniquement dans les affaires de Religion que les Peuples se sont partout montrés les mêmes: ils n'ont pas moins conservé de ressemblance entr'eux, lorsqu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux Vainqueurs des Chinois veulent leur couper les cheveux: ces derniers brisent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux & triomphent de leurs Vainqueurs. Le Czar veut faire raser les Russes; ils se révoltent. Le Roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecossois; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les Peuples sont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes causes élevent & détruisent les Empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel Prince en occupoit le trône? Un Imbécille, une Idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de

ses

ſes affaires, & qui toujours encenſé par ſes favoris, n'avoit au tour de lui que des intriguans ſans eſprit, ſans lumieres & ſans courage. Qui commandoit aux Empires d'Orient & d'Occident, lorſque Rome & Conſtantinople furent priſes & ſaccagées par Alaric & Mahomet ſecond? Des Princes de la même eſpece. Tel étoit peut-être l'état de la France ſous la vieilleſſe de Louis XIV, lorſqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes ſont par-tout les mêmes, c'eſt l'aviliſſement & l'ignorance où tombent ſucceſſivement tous les Peuples ſelon l'intérêt que le Gouvernement croit avoir de les abrutir. Un Miniſtre eſt-il inepte? Craint-il ſi les Peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient fermés; & la ſtupidité d'un Peuple n'eſt point alors l'effet d'une cauſe phyſique, mais morale.

Une cauſe de la même eſpece n'anime-t-elle pas du même eſprit, ceux que le hazard éleve aux mêmes emplois? Quel eſt en Eſpagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier ſoin de l'homme en place? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la ſienne.

Dans les charges inférieures de la Judicature, ſi preſque tous les hommes ont la même morgue, & la même incapacité pour les

affaires d'administration, à quoi l'attribuer? À défaut de leur organisation ? Non: mais celui de leur instruction. Tout homme exer aux finesses de la chicane, accoutumé ne juger que d'après l'autorité, remo te difficilement jusqu'aux premiers prin pes des Loix; il agrandit sa mémoire & r trecit son jugement.

Dans l'esprit comme dans le corps, il n' de parties fortes que les parties exercées. L jambes des Porteurs de chaises & les bras d Bouchers en font la preuve. Si les muscles d la raison sont dans les gens de Loix commun ment assez foibles, c'est qu'ils en font peu d' sage.

Des faits sans nombre prouvent que par-to les hommes sont essentiellement les même que la différence des climats n'a point d'in fluence sensible sur les esprits & même trè peu sur leurs goûts. L'Illinois comme l'Islan dois s'assied près de sa barique d'eau de vie ju qu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les Pay les femmes ont comme en France le mêm desir de plaire, le même goût pour la parure le même soin de leur beauté, la même ave sion pour la campagne, enfin le même amou pour la Capitale, où toujours environnées d'u plus ou moins grand nombre d'adorateurs elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'o

Qu'on promene ses regards sur l'Univers entier, si l'on reconnoît même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les Prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les Citoyens, comment ne pas convenir que les hommes tous semblables les uns aux autres, ne different que par la diversité de leur instruction; qu'en tous les Pays leurs organes sont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même usage; & qu'enfin les mains Indiennes & Chinoises, sont par cette raison aussi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains Européennes. Rien n'indique donc, comme on le répete sans cesse, que ce soit à la différence des Latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des Esprits.

38. Les ruses des Prêtres sont les mêmes par-tout. Par-tout les Prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des Laïcs. L'Eglise Romaine à cet effet vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du Purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les Prêtres pour les mêmes

fommes, vendent à peu près les mêmes efpérances.

» A Tinagogo, (dit l'Auteur de l'Hiftoire
» générale des Voyages, *Tom. IX. Pag.* 462.)
» le troifieme jour d'après un Sacrifice qui fe
» fait à la nouvelle Lune de Décembre, on
» place dans fix longues & belles rues, une
» infinité de balances fufpendues par une ver-
» ge de bronze. Là, chaque Dévot pour ob-
» tenir la rémiffion de fes péchés, monte
» dans l'un des plateaux de ces balances, &
» félon l'efpece différente de fes fautes, met
» pour contrepoids dans l'autre plateau diffé-
» rentes efpeces de denrées ou de monnoies.
» Se reproche-t-il la gourmandife, la viola-
» tion du jeûne? Il fe pefe contre du miel, du
» fucre, des œufs, & du beurre. S'eft-il livré
» aux plaifirs fenfuels? Il fe pefe contre du
» coton, de la plume, du drap, des parfums &
» du vin. A-t-il été dur envers les pauvres?
» Il fe pefe contre des pieces de monnoie.
» Eft-il pareffeux? Contre du bois, du riz,
» du charbon, des beftiaux & des fruits. Eft-
» il enfin orgueilleux? Il fe pefe contre du
» poiffon fec, des balais, de la fiente de va-
» ches &c. Tout ce qui fert de contrepoids
» aux Pécheurs appartient aux Prêtres. Tou-
» tes ces efpeces de dons, forment des piles
» d'une grande hauteur. Les Pauvres même

» qui

» qui n'ont rien à donner, ne font point
» exempts de ces aumônes. Ils offrent leurs che-
» veux. Plus de cent Prêtres font assis les
» ciseaux en main pour les leur couper. Ces
» cheveux forment aussi de grands monceaux.
» Plus de mille Prêtres rangés en ordre, en
» font des cordons, des tresses, des bagues,
» des bracelets &c., que des Dévots achetent &
» emportent comme des précieux gages de la
» faveur du Ciel. Pour se faire une idée de la
» somme à laquelle on peut évaluer ces au-
» mônes pour la seule Pagode de Tinagogo, il
» suffira, dit Pinto, Auteur de cette Relation,
» de rapporter que l'Ambassadeur ayant de-
» mandé aux Prêtres, à quelle somme ils
» estimoient ces aumônes, ils lui répondi-
» rent sans hésiter, que des seuls cheveux
» des pauvres, ils en tiroient chaque année
» plus de cent mille Pardins, qui font quatre-
» vingt-dix-mille ducats Portugais."

39. Quelques Philosophes ont défini l'homme, *un Singe qui rit* d'autres *un animal raisonnable*. Quelques-uns enfin *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, est monté sur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites: il a beaucoup de besoins, en conséquence beaucoup d'industrie. D'ailleurs aussi vain & aussi orgueilleux que crédu-

encore plus commun de rassembler cinq cent menteurs, que de voir de tels prodiges.

41. Met-on sous nos yeux tous les faits de la comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle? Attache-t-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer? Rien alors ne la dérobe à nos regards; & cette vérité bientôt réduite à un fait simple, sera par tout homme attentif, conçue presqu'aussi-tôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les Sciences? A deux causes.

L'une au défaut de méthode dans les Maîtres;

L'autre au défaut d'ardeur & d'attention dans l'Eleve.

42. Cette métamorphose perpétuelle du génie en Science, m'a souvent fait soupçonner que tout dans la Nature se prépare & s'amene de lui-même. Peut-être la perfection des Arts & des Sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du tems & de la nécessité. Le progrès uniforme des Sciences dans tous les Pays confirmeroit cette opinion. En effet si dans toutes les Nations, comme l'observe M. Hume, *ce n'est qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en prose*, une marche si constante de

la raison humaine, me paroîtroit l'effet d'une cause générale & sourde. Elle supposeroit au moins une égale aptitude à l'esprit dans tous les hommes de tous les siecles & de tous les Pays.

43. Puisque les hommes conversent & disputent entr'eux, il faut donc qu'ils se sentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités & par conséquent d'une égale aptitude à l'esprit. Sans cette conviction, quoi de plus absurde que les disputes des Politiques & des Philosophes? Que serviroit de se parler, si l'on ne pouvoit s'entendre? Si l'on le peut, il est donc évident que l'obscurité d'une proposition n'est jamais dans les choses, mais dans les mots.

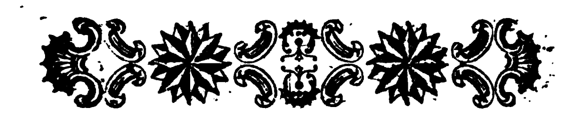
Aussi, dit à ce sujet, un des plus illustres Ecrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la signification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume. Sect. 8. of Liberty and necessity.

Ce fait prouvé par l'expérience donne la solution du problême proposé il y a cinq ou six ans par l'Académie de Berlin : savoir, *si les vérités Métaphysiques en général, si les premiers principes de la Théologie naturelle & de la Morale sont susceptibles de la même évidence des vérités*

géométriques. Attache-t-on une idée n[ette] au mot *probité*? La regarde-t-on avec m[oi] comme *l'habitude des actions utiles à la Patri[e]*? Que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou v[i]cieuses? Nommer celles qui sont utiles ou nu[i]sibles à la société. Or en général rien de plus facile. Il est donc certain, si le bien publi[c] est l'objet de la Morale, que ses préceptes fon[dés] sur des principes aussi surs que ceux de la Géométrie, sont comme les propositions de cette derniere Science, susceptible de démonstrations les plus rigoureuses. Il en est de même de la Métaphysique. C'est une Science vraie, lorsque distinguée de la Scholastique, on la resserre dans les bornes que lui assigne la définition de l'illustre Bacon.



SEC-



SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des Esprits.



CHAPITRE I.

Quelles sont ces causes.

ELLES se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événemens, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hazard.)

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le

Le hazard n'eſt pas préciſément au
favorable à tous; & cependant il
plus de part qu'on n'imagine aux dé
couvertes dont on fait honneur au gé
nie. Pour connoître toute l'influenc
du hazard, qu'on conſulte l'expérien
ce; elle nous apprendra que dans le
Arts, c'eſt à lui que nous devons pre
que toutes nos découvertes.

En Chymie, c'eſt au travail du gran
œuvre que les Adeptes (*a*) doiven
la plupart de leurs ſecrets. Ces ſecret
n'étoient pas l'objet de leur recherche
ils ne doivent donc pas être regardé
comme le produit du génie. Qu'on
applique aux différens genres de Scien-
ces ce que je dis de la Chymie, on
verra qu'en chacune d'elles, le hazard
a tout découvert. Notre mémoire
eſt le creuſet des Souffleurs. C'eſt du
mé-

(*a*) Quelques Adeptes cherchent dans la Gé-
nèſe la Pierre philoſophale. Les ſeuls Eccléſ-
ſiaſtiques l'y ont trouvée.

mélange de certaines matieres jettées sans dessein dans un creuset, que résultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnans; & c'est pareillement du mélange de certains faits placés sans dessein dans notre souvenir, que résultent nos idées les plus neuves & les plus sublimes. Toutes les Sciences sont également soumises à l'empire du hazard. Son influence est la même sur toutes, mais ne se manifeste point d'une maniere aussi frappante.



CHAPITRE II.

Toute idée neuve est un don du hazard.

UNE vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation; lorsque je l'entrevois, elle est déja dé-

découverte. Le premier ſoupçon eſt en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier ſoupçon? Eſt-ce à mon eſprit? Non: il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne ſuppoſoit pas même l'exiſtence. Ce ſoupçon eſt donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une converſation (a), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de hazard. Or ſi nous lui ſommes redevables de ces premiers ſoupçons, & par conſéquent de ces découvertes, peut-on aſſurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner.

La

(a) C'eſt à la chaleur de la converſation & de la diſpute qu'on doit ſouvent ſes idées les plus heureuſes. Si ces idées une fois échappées de la mémoire ne s'y repréſentent plus & ſont perdues ſans retour, c'eſt qu'il eſt preſqu'impoſſible de ſe trouver deux fois préciſément dans le concours de circonſtances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hazard.

La Syrene de Comus est l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-tems montré cette Syrene à la Foire sans que personne en devinât le mécanisme, c'est que le hazard ne mettoit sous les yeux de personne les objets de la comparaison desquels devoit résulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais Pourquoi n'est-il pas en France compté parmi les grands esprits? C'est que son mécanisme est plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoissance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illustres. Il eût dû sa découverte au hazard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que résulte-t-il de cet exemple ?

1. Que toute idée neuve est un don du hazard;

2. Que s'il est des méthodes sûres

pour

pour former des Savans & même de gens d'eſprit, il n'en eſt point pour for mer des Génies & des Inventeurs. Mai ſoit qu'on regarde le génie comme u don de la Nature ou du hazard, n'eſt- pas dans l'une ou l'autre ſuppoſition également l'effet d'une cauſe indépen dante de nous? En ce cas, pourqu mettre tant d'importance à la perfe tion plus ou moins grande de l'éduc tion?

La raiſon en eſt ſimple. Si le géni dépend de la fineſſe plus ou moin grande des Sens, l'inſtruction ne pou vant changer le phyſique de l'homme rendre l'ouie aux Sourds, & la parol aux Muets, l'éducation eſt abſolume inutile. Au contraire ſi le génie eſt e partie un don du hazard, les homm après s'être aſſurés par des obſerv tions répétées, des moyens employ par le hazard pour former de gran talens, peuvent en ſe ſervant à p près des mêmes moyens opérer à p

près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talens.

Supposons que pour produire un homme de génie, le hazard doive se combiner en lui avec l'amour de la gloire. Supposons encore qu'un homme naisse dans un Gouvernement où loin d'honorer, on avilise les talens: dans cet Empire il est évident que l'homme de génie sera entiérement l'œuvre du hazard.——

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra son amour pour la gloire à l'estime qu'aura conservé pour les talens, la société particuliere où il s'est trouvé. (*a*) Ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'histoire, au souvenir des honneurs anciennement décernés à la ver-

(*a*) Il est de telles sociétés chez tous les Peuples & même chez les plus stupides, s'ils sont policés.

vertu & au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ses Concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Supposons au contraire que cet homme naisse dans un siecle & sous une forme de Gouvernement où le mérite soit honoré. Dans cette hypothese, il est évident que son amour pour la gloire, & son génie ne seront point en lui l'œuvre du hazard, mais de la constitution même de l'Etat; par conséquent de son éducation, sur laquelle la forme des Gouvernemens a toujours la plus grande influence.

Considere-t-on l'esprit & le génie moins comme l'effet de l'organisation que du hazard; * 1. il est certain, comme je l'ai déja dit, qu'en observant les moyens employés par le hazard pour former de grands hommes, on peut d'après cette observation modéler un plan d'éducation qui les multipliant dans une Nation, y rétrecisse infiniment l'empire de ce même hazard,

&

& diminue la part immenſe qu'il a maintenant à notre inſtruction.

Cependant ſi c'eſt à des cauſes, à des accidens imprévus qu'on doit toujours le premier ſoupçon, par conſéquent la découverte de toute idée neuve, le hazard conſervera donc toujours une certaine influence ſur les eſprits; j'en conviens: mais cette influence a auſſi des bornes.



CHAPITRE. III.

Des limites à poſer au Pouvoir du hazard.

SI preſque tous les objets conſidérés avec attention ne renfermoient point en eux la ſemence de quelque découverte; ſi le hazard ne partageoit pas à peu près également ſes dons & n'offroit

froit point à tous des objets de la comparaifon desquels il pût réfulter des idées grandes & neúves, l'efprit feroit presqu'en entier le don du hazard.

Ce feroit à fon éducation qu'on devroit fa Science, au hazard qu'on devroit fon efprit; & chacun en auroit plus ou moins, felon que le hazard lui auroit été plus ou moins favorable. Or que nous apprend à ce fujet l'expérience? C'eft que l'inégalité des efprits, eft moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hazard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des Efprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'obfervation des reffemblances & des différences, des convenances & des difconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or cette inégale attention eft en nous le produit néceffaire de la force inégale de nos paffions.

Il

Il n'eſt point d'homme animé du deſir ardent de la gloire qui ne ſe diſtingue toujours plus ou moins dans l'Art ou la Science qu'il cultive. Il eſt vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illuſtrer, c'eſt le hazard qui préſentant à l'un d'eux des objets de la comparaiſon desquels il réſulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide ſa ſupériorité. Le hazard par l'influence qu'il aura toujours ſur le choix des objets qui s'offrent à nous, conſervera donc toujours quelqu'influence ſur les esprits. Contient-on ſa puiſſance dans ces étroites limites, on a fait tout le poſſible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la Science de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitans d'un Empire. Ce qu'elle peut, c'eſt de les y multiplier; c'eſt de faire du plus grand nombre des Citoyens des hommes de ſens & d'eſ-

 prit.

prit. Voilà jusqu'où s'étend son pouvoir. C'en est assez pour réveiller l'attention dés Citoyens & les encourager à la culture d'une Science dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité & en particulier tant d'avantages aux Nations qui s'en occuperoient.

Un Peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de Citoyens, & du sens à presque tous, seroit sans contredit le premier Peuple de l'Univers. Le seul & sûr moyen d'opérer cet effet est d'habituer de bonne heure les enfans à la fatigue de l'attention.

Les semences des découvertes présentées à tous par le hazard, sont stériles, si l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des Génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application ? Allumer en eux les passions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'est la force inégale de

de ces passions, qu'on doit regarder en eux comme la cause de la grande inégalité de leurs esprits. —



CHAPITRE IV.

De la seconde cause de l'inégalité des esprits.

PRESQUE tous les hommes sont sans passions, sans amour pour la gloire. * 2. Loin d'en exciter en eux le desir, la plupart des Gouvernemens par une petite & fausse Politique, * 3. cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférens à la gloire, les Citoyens font peu de cas de l'estime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des Commerçans avides. S'ils arment, ce n'est point dans l'espéran-

ce de donner leur nom à quelque Contrée nouvelle. Uniquement ſenſibles à l'eſpoir du gain, ce qu'ils craignent, c'eſt que leur Vaiſſeau ne s'écarte des routes fréquentées. Or ces routes ne ſont pas celles des découvertes. Que le Navire ſoit par le hazard ou la tempête porté ſur des Iles inconnues; le Pilote forcé d'y relâcher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitans. Il y fait de l'eau, remet à la voile & court de nouveau les côtes pour y échanger ſes marchandiſes. Rentré enfin dans le Port, il déſarme, & remplit le magaſin du propriétaire des richeſſes & des denrées du retour & ne lui rapporte aucune découverte.

Il eſt peu de Colombs; & ſur les mers de ce Monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richeſſes, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nou-

nouvelles. Pourquoi donc s'étonner ſi ces découvertes ſont rares?

Les vérités ſont par la main du Ciel, ſemées çà & là dans une Forêt obſcure & ſans route. Un chemin borde cette Forêt; il eſt fréquenté par une infinité de Voyageurs. Parmi eux il eſt des curieux à qui l'épaiſſeur & l'obſcurité même du bois, inſpire le deſir d'y pénétrer. Ils y entrent, mais embarraſſés dans les ronces, déchirés par les épines & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entrepriſe & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curioſité vague, mais par un deſir vif & conſtant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traverſent les fondrieres & ne ceſſent de la parcourir jusqu'à ce que le hazard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent ſur leurs pas, percent une route de cette vérité juſqu'au grand

chemin, & tout Voyageur alors la regarde en paſſant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le deſir vif de la chercher & la patience néceſſaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom ſe met-il à la pourſuite d'une vérité importante? Il doit s'armer de la patience du Chaſſeur. Il en eſt du Philoſophe comme du Sauvage: le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier; & la moindre diſtraction du premier éloigne de lui la vérité. Or rien de plus pénible que de tenir long-tems ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention; c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le Sauvage c'eſt le beſoin de manger, dans le Philoſophe c'eſt celui de la gloire qui opere cet effet.

Mais qu'eſt-ce que ce beſoin de la gloire? Le beſoin même du plaiſir.

Auſſi

Auſſi dans tout Pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le Citoyen eſt indifférent à la gloire; le Pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point qui de tems en tems ne produiſe des hommes illuſtres; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne laiſſe de loin en loin quelque Citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talens, ne deſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche? Parvient-il à ſa découverte? Eſt-il enorgueilli de ſa conquête? La porte-t-il en triomphe dans ſa Patrie? Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait.

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de

 per-

perſécution, il perd courage; il ſe rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, ſe livre à la pareſſe, & s'arrête à moitié de ſa carriere.

Notre attention eſt fugitive: il faut des paſſions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amuſant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point un volume qu'on n'y ſoit forcé par l'intérêt puiſſant de ſa gloire ou de ſa fortune. Ce ſont les paſſions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'eſprit. Sans elles cette aptitude n'eſt en eux qu'une puiſſance morte.

Qu'eſt-ce encore une fois que l'Eſprit? La connoiſſance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette connoiſſance? A la méditation, à la comparaiſon des objets. Mais que ſuppoſe cette comparaiſon? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'eſprit eſt donc en nous le produit de

de cet intérêt & non de la finesse plus ou moins grande de nos Sens.

Mais, dira-t-on, si la force de notre constitution déterminoit celle de nos desirs; si l'homme devoit son génie à ses passions & ses passions à son tempérament, dans cette supposition, le génie seroit encore en nous l'effet de l'organisation & par conséquent un don de la Nature.

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette importante question; c'est de l'examen de ce fait que dépend son exacte solution. —



NOTES.

1. J'Ai connu la sottise & la méchanceté des Théologiens. Tout est à craindre de leur part. Je suis donc forcé de renouveller de tems en tems la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hazard comme un Etre; que je n'en fais point un Dieu, & que par ce mot, je n'entends que „ l'enchaînement des effets dont nous „ n'appercevons pas les causes ". C'est en ce sens qu'on dit du hazard, *il conduit le dé.* Cependant tout le monde sait que la maniere de remuer le cornet & de jetter ce dé, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

2. Permis aux Insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans elles, il n'est ni grand Artiste, ni grand Général, ni grand Ministre, ni grand Poëte, ni grand Philosophe; c'est que la Philosophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, consiste dans l'amour & la recherche de la sagesse & de la vérité. Or tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui dans leurs travaux ont toujours soutenu les Newtons, les Lockes, les

Bailes

Bailes &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont supposé une poursuite vive, constante, assidue de la vérité, & cette poursuite une passion.

On n'est point Philosophe, lorsqu'indifférent au mensonge ou à la vérité, on se livre à cette apathie & à ce repos prétendu philosophique qui retient l'ame dans l'engourdissement, & retarde sa marche vers la vérité. Que cet état soit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des Bigots & qu'en conséquence, *le Paresseux se dise prudent*; soit : *mais qu'il ne se dise pas Philosophe*. Quelle est la Société la plus dangereuse pour la Jeunesse ? Celle de ces hommes prudens, discrets, & d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'Adolescent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la persécution, par conséquent le bonheur dans l'inaction.

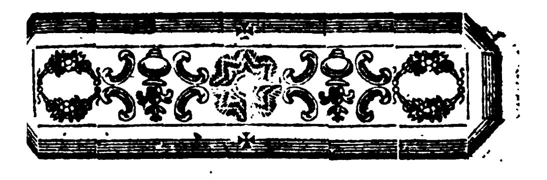
Parmi les Apôtres de l'oisiveté, il est quelquefois des gens de beaucoup d'esprit. Ce sont ceux qui ne doivent leur paresse qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres sont des hommes médiocres; ce qu'ils desirent c'est que tous le soient. C'est l'envie qui leur fait prêcher la paresse.

Que faire pour échapper à la séduction de leurs discours ? En suspecter la sincérité : se rap-

peller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes; que toute supériorité d'esprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une paresse réputée philosophique; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de Supérieurs.

3. Le projet de la plupart des Despotes est de régner sur des Esclaves, de changer chaque homme en automate. Ces Despotes séduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des Sujets, annonce la chûte des Rois, qu'elle est destructive de leur Empire, & qu'enfin il est à la longue plus facile de régir un Peuple éclairé, qu'un Peuple stupide.





SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion: leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hazard les place. Le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractere des hommes.

AU moment où l'enfant se détache des flancs de la mere & s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du desir de l'estime & de la gloire. Ces passions factices (*a*) neés au sein des

(*a*) En Europe l'on peut au nombre des passions factices compter encore la jalousie. L'on

dès Bourgs & des Cités suppofent des conventions & des Loix déjà établies entre les hommes, par conféquent leur réunion en Société. De telles paffions feroient donc inconnues, & de celui qui porté au moment de sa naiffance par la tempête & les eaux fur une côte déferte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une Louve, & de celui qui la nuit enlevé de son berceau par une Fée ou un Génie, feroit dépofé dans quelqu'un de ces Châteaux enchantés & folitaires où fe promenoient ja-

L'on y eft jaloux parce qu'on y eft vain. La vanité entre dans la compofition de prefque tous les grands amours Européens. Il n'en eft pas de même en Afie. La jaloufie y peut être un pur effet de l'amour des plaifirs phyfiques. Sait-on par expérience que plus les defirs des Sultanes font contraints, plus ils font vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaifir. La jaloufie fille de la luxure des Sultans & des Vifirs, y peut conftruire des Sérails & y renfermer les femmes.

jadis tant de Princesses & de Chevaliers. Or si l'on naît sans passions l'on naît aussi sans caractere. Celui que produit en nous l'amour de la gloire est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la Nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance de l'espece d'organisation propre à former en nous un tel caractere? Sur quoi fonder cette conjecture? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles, donnât constamment la même maniere de penser, que la Nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire? Dans la supposition où les caracteres seroient l'effet de l'organisation, que pouroit l'éducation? Le moral change-t-il le physique? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux Sourds? Les plus sages leçons d'un Précepteur

appla-

applatiſſent-elles le dos d'un Boſſu? Allongent-elles la jambe d'un Boiteux? Elevent-elles la taille d'un Pigmée? Ce que la Nature fait, elle ſeule peut le défaire. L'unique ſentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, eſt l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé ſur la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous les hommes. Auſſi quelque différente que ſoit leur éducation, ce ſentiment eſt-il toujours le même en eux : auſſi dans tous les tems & les Pays, s'eſt-on aimé, s'aime-t-on & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ſes autres ſentimens, c'eſt que tout autre eſt en lui l'effet des cauſes morales. Or ſi ces cauſes ſont variables, leurs effets doivent l'être. Pour conſtater cette vérité par des expériences en grand, je conſulterai d'abord l'hiſtoire des Nations.

CHA-



CHAPITRE II.

Des changemens survenus dans le caractere des Nations, & des causes qui les ont produits.

Chaque Nation a sa maniere particuliere de voir & de sentir qui forme son caractere; & chez tous les Peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu à peu, selon les changemens subits ou insensibles survenus dans la forme de leur Gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique. (*a*)

Celui des François depuis long-tems regardé comme gai, ne fut pas toujours

(*a*) La forme du Gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

jours tel. L'Empereur Julien dit des Parisiens, *je les aime, parce que leur caractere, comme le mien, est austere* * 1. *& sérieux.*

Le caractere des Peuples change donc. Mais dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir? Dans les momens de révolution où les Peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un Peuple, il devient foible & pusillanime; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place; il est gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce Peuple enfin découragé se dit comme l'Ane de la fable: *quelque soit mon Maitre, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un Citoyen libre est passionné pour la gloire de sa Nation, autant un Esclave est indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie est sans vertus, sans esprit, sans talens:

les

les facultés de son ame sont engourdies: il néglige les Arts, le Commerce, l'Agriculture &c. Ce n'est point à des mains serviles qu'il appartient, disent les Anglois, de travailler & de fertiliser la terre. Un Simonide aborde un Empire despotique & n'y trouve point de traces d'hommes. Le Peuple libre est courageux, franc, humain & loyal.

2. Le Peuple esclave est lâche, perfide, délateur, barbare: il pousse à l'excès sa cruauté. Si l'Officier trop sévere au moment du combat a tout à redouter du soldat maltraité; si le jour de la bataille est pour ce dernier le jour du ressentiment; celui de la sédition est pareillement pour l'esclave opprimé le jour long-tems attendu de la vengeance: elle est d'autant plus atroce que la crainte en a plus long-tems concentré la fureur. (*a*)

Quel

(*a*) La déposition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la Gazette de Leide du 23 Juin 1761 en est la preuve.

Quel tableau frappant d'un change-
ent subit dans le caractere d'une Na-
on, nous présente l'histoire Romaine.
uel Peuple avant l'élévation des Cé-
rs montra plus de force, de vertu,
lus d'amour pour la liberté, plus d'hor-
eur pour l'esclavage; & quel Peuple
le trône des Cesars affermi) montra
lus de foiblesse & de vileté? * 3. Sa
assesse fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté; Trajan la lui
ffre; il la refuse. Il dédaigne cette
iberté que ses ancêtres eussent payée
e tout leur sang. Tout change alors
ans Rome & l'on voit à ce caractere
piniâtre & grave qui distinguoit ses
remiers habitans, succéder ce carac-
ere léger & frivole que Juvénal leur
eproche dans sa dixieme Satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un
areil changement? Comparons les
nglois d'aujourd'hui aux Anglois du
ems d'Henri VIII, d'Edouard VI, de
arie & d'Elizabeth. Ce Peuple main-
tenant

tenant ſi humain, ſi tolérant, ſi éclairé, ſi libre, ſi induſtrieux, ſi ami des Arts & de la Philoſophie, n'étoit alors qu'un Peuple eſclave, inhumain, ſuperſtitieux, ſans Arts & ſans induſtrie.

Un Prince uſurpe-t-il ſur ſes Peuples une autorité ſans bornes? Il eſt ſûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & baſſe. * 4. C'eſt de ce moment qu'indifférens à la gloire, ſes Sujets perdent ce caractere d'audace & de conſtance propre à ſupporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire briſe en eux le reſſort de l'émulation.

Q'impatient de la contradiction, * 5. le Prince donne le nom de factieux à l'homme vrai; il a ſubſtitué dans ſa Nation le caractere de la fauſſeté à celui de la franchiſe. Que dans des momens critiques, ce Prince livré à ſes flatteurs, ne trouve enſuite auprès de lui que des gens ſans mérite, à qui s'en prendre?

A lui-

A lui-ſeul; c'eſt lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit en conſidérant les maux de la ſervitude qu'il fût encore des Princes aſſez petits pour vouloir régner ſur des eſclaves, des Princes aſſez ſtupides pour ignorer les changemens funeſtes que le Deſpotiſme opere dans le caractere de leurs Sujets?

Qu'eſt-ce que le Pouvoir arbitraire? Un germe de calamités qui dépoſé dans le ſein d'un Etat, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la miſere & de la dévaſtation. Croyons-en le Roi de Pruſſe. „ Rien de meilleur ", dit-il, dans un Diſcours prononcé à l'Académie de Berlin, „ que le Gouverne-„ ment arbitraire; mais ſous des Prin-„ ces juſtes, humains & vertueux: rien „ de pis ſous le commun des Rois ". Or que de Rois de cette eſpece! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins? Voilà ce que penſe un grand homme. Quelle élévation d'a-

ame

me, quelles lumieres un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un Monarque! Qu'annonce en effet le Pouvoir despotique? Souvent la ruine du Despote & toujours celle de sa postérité. * 6. Le Fondateur d'une telle Puissance met son Royaume à fonds perdu: ce n'est que l'intérêt viager & mal-entendu de la Royauté, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la paresse ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un Despotisme injuste & cruel sur des esclaves malheureux, à l'exercice d'une puissance légitime & bien aimée *7. sur un Peuple libre & fortuné. Le Pouvoir arbitraire est un enfant sans prévoyance qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'est point le trouble, ni la sédition, mais le Despotisme. * 8. Il change le caractere d'une Nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices. Quelque soit la puissance d'un Sul-

Sultan des Indes, il n'y créera jamais de Citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ses esclaves les vertus des hommes libres. La Chymie ne tire d'un Corps mixte qu'autant d'Or qu'il en renferme, & le Pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un esclave que la bassesse qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractere & l'esprit des Peuples changent avec la forme de leur Gouvernement; qu'un Gouvernement différent donne tour-à-tour à la même Nation un caractere élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naissant, ou nulle disposition, ou des dispositions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne sont donc que le produit de leur éducation. Si le Persan n'a nulle idée de la liberté, si le Sauvage n'a nulle idée de la servitude, c'est un effet de leur différente instruction.

Pourquoi, disent les Etrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même esprit & un même caractere, comme une même physionomie dans tous les Negres ? C'est que les François ne jugent & ne pensent point d'après eux, * 9. mais d'après les gens en place. Leur maniere de voir par cette raison doit être assez uniforme. Il en est des François comme de leurs Femmes : ont-elles mis leur rouge, sont-elles au Spectacle ? Toutes semblent porter le même visage. Je sais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les esprits des Individus, mais il faut du tems pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'Inquisition de leur Police, le crédit de leur Clergé les rend en général plus semblables entr'eux qu'on ne l'est par-tout ailleurs. Or si telle est l'influence de la forme du Gouvernement sur les mœurs

mœurs & le caractere des Peuples, quel changement dans les idées & le caractere des Particuliers, ne doit point produire les changemens arrivés dans leur fortune & leur position!



CHAPITRE III.

Des Changemens survenus dans le caractere des Particuliers.

CE qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les Nations, s'opere en petit & d'une maniere moins sensible dans les Individus. Presque tout changement dans leurs positions en occasionne dans leurs caracteres. Un homme est sévere, chagrin, impérieux; il gronde, il maltraite ses Esclaves, ses Enfans & ses Domesti-

ques. Le hazard l'égare dans une forêt, il se retire la nuit dans un antre. Des Lions y reposent. Cet homme y conserve-t-il son caractere dur & chagrin? Non: il se tapit dans un coin de l'antre & n'excite par aucun geste la fureur de ces animaux.

De l'antre du Lion physique, qu'on transporte ce même homme dans la caverne du Lion moral: qu'on l'attache au service d'un Prince cruel & despote; doux & modéré en présence du Maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ses Esclaves. Mais, dira-t-on, son caractere contraint ne sera pas changé: c'est un Arbre courbé avec effort que son élasticité naturelle rendra bientôt à sa premiere forme. Eh quoi! imagine-t-on que cet Arb[re] quelques années assujetti par des c[â]bles à une certaine courbure pût j[a]mais redresser? Quiconque assure qu'o[n] contraint & qu'on ne change point l[e]

cara[ctere]

aracteres, ne dit rien autre chose, non, qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-tems en présence du Lion ou du Despote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adoucisse son caractere. En général tant qu'on est jeune assez pour contracter des habitudes nouvelles, les seuls défauts & les seuls vices incurables, sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer les moyens dont les mœurs, les Loix ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'Ours.

Qu'on médite ce sujet, l'on sentira que notre premiere nature, comme le prouve Pascal & l'expérience, n'est

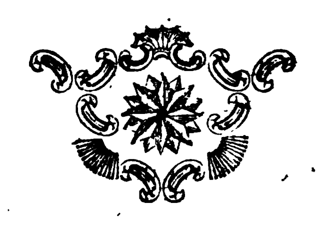
aùtre chofe que notre premiere habitude. (*a*)

L'homme naît fans idées, fans passions; il naît imitateur; il eft docile à l'exemple: c'eft par conféquent à l'inftruction qu'il doit fes habitudes & fon caractere. Or je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain tems, ne feroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit-on pas changer de caractere felon le rang, felon la place différente qu'ils occupent à la Cour & dans le Miniftere, enfin felon le changement arrivé dans leurs pofitions. Pourquoi le bandit transporté d'Angleterre en Amérique y devient-il fouvent honnête? C'eft qu'il devient Propriétaire, c'eft qu'il a

(*a*) Si l'Auteur de l'Emile a nié la vérité de de cet Axiome, c'eft qu'il n'a pas faifi le fens de Pascal.

a des terres à cultiver & qu'enfin sa position a changé.

Le Militaire est dans les Camps dur & impitoyable ; l'Officier accoutumé à voir couler le sang, devient insensible à ce spectacle. Est-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin ? Il redevient humain & compatissant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organisation particuliere, lorsqu'on ne peut déterminer quelle est cette organisation ? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cause d'un Phénomene moral, que le développement du sentiment de l'amour de soi peut si clairement & si facilement expliquer.



CHAPITRE IV.

De L'amour de ſoi.

L'HOMME eſt ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique : en conſéquence il fuit l'un & cherche l'autre, & c'eſt à cette fuite & à cette recherche conſtante qu'on donne le nom d'amour de ſoi.

Ce ſentiment, effet immédiat de la ſenſibilité phyſique & par conſéquent commun à tous eſt inſéparable de l'homme. J'en donne pour preuve ſa permanence, l'impoſſibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les ſentimens, c'eſt le ſeul de cette eſpece ; nous lui devons tous nos deſirs, toutes nos paſſions : elles ne peuvent être en nous que l'application du ſentiment de l'amour de ſoi à tel ou tel objet.

C'eſt

C'eſt donc à ce ſentiment diverſement modifié ſelon l'éducation qu'on reçoit, ſelon le Gouvernement ſous lequel on vit & les poſitions différentes où l'on ſe trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diverſité des paſſions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous ſommes. Par quelle raiſon eſt-on ſi avide d'honneurs & de dignités? c'eſt qu'on s'aime, c'eſt qu'on deſire ſon bonheur & par conſéquent le pouvoir de ſe le procurer. L'amour de la Puiſſance & des moyens de l'acquérir eſt donc néceſſairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même. * 10. Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître ſa félicité & pour cet effet que tous ſes Concitoyens s'en occupaſſent. Or entre tous les moyens de les y contraindre, le plus ſûr eſt celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir fondé ſur celui du

bonheur, eſt donc l'objet commun de tous nos deſirs. * 11. Auſſi les richeſſes, les honneurs, la gloire, l'envie, la conſidération, la juſtice; la vertu, l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices (*a*), ne ſont-elles en nous que l'amour du pouvoir déguiſé ſous ces noms différens.

Le Pouvoir eſt l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les paſſions ci-deſſus citées, ne ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir, & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous ſont ſuſceptibles du deſir de l'eſtime & de la gloire, par conſéquent de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action, l'égale aptitude qu'ont à l'eſprit les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux.

(*a*) Tout en nous eſt paſſion factice, à l'exception des beſoins, des douleurs & des plaiſirs phyſiques.

CHA-

CHAPITRE V.

De l'amour des richesses & de la gloire.

A la tête des vertus cardinales on place la Force & le Pouvoir : c'est la vertu la plus & peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse.

D'où naît notre dédain pour ces Nations Orientales dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes & dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales ? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un Despotisme honteux & cruel ? Un tel mépris seroit juste ; mais non : nous les méprisons comme lâches & non

exercées aux armes. C'est donc la force * 12. qu'on respecte & la foiblesse qu'on méprise. L'amour de la force & du pouvoir est commun à tous (*a*). Tous le desirent: mais tous comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un Pouvoir suprême; peu d'hommes en conçoivent le projet; encore moins sont à portée de l'exécuter.

L'espece de pouvoir qu'en général on souhaite est celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun desire les richesses. Par elles, on satisfait à tous ses goûts, on secourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure.

(*a*) L'homme sans desir, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit sans doute insensible à l'amour du pouvoir. Est-il des hommes de cette espece? Oui: mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

cure le pouvoir; & l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert, ou par les armes ou par l'éloquence. On sait quelle estime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'éloquence: elle y conduisoit aux Grandeurs & à la Puissance. *Magnavis & magnum nomen*, dit à ce sujet Cicéron *sunt unum & idem*. Chez ces Peuples un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'Orateur célebre commandoit à une multitude de Clients. Or dans tout Etat républicain, quiconque est suivi d'une foule de Clients, est toujours un Citoyen puissant. L'Hercule Gaulois de la bouche duquel sortoit une infinité de fils d'or, étoit l'Emblême de la force morale, de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis si respectée n'est-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre? C'est que partout ailleurs elle n'ouvre plus la route des Honneurs.

L'amour de la gloire, de l'estime,

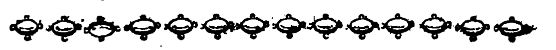
de la considération, n'est donc proprement en nous que l'amour déguisé de la puissance.

La gloire, dit-on, est la Maîtresse de presque tous les grands hommes: ils la poursuivent à travers les dangers; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude & la haine de mille rivaux. * 13. Mais dans quel Pays? Dans ceux où la gloire fait puissance. Par-tout où la gloire ne sera qu'un vain titre, où le mérite sera sans crédit réel, le Citoyen indifférent à l'estime publique fera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire est-elle regardée comme une plante du Sol républicain qui, dégénérée dans les Pays despotiques, n'y pousse jamais avec une certaine vigueur? C'est que dans la gloire on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un Gouvernement arbitraire tout pouvoir disparoît devant celui du Despote. L'homme qui passe la nuit

sous

ſous les armes ou dans ſes bureaux, s'imagine aimer l'eſtime; il ſe trompe. L'eſtime n'eſt que le nom qu'il donne à l'objet de ſon amour, & le pouvoir eſt la choſe même.

Sur quoi j'obſerverai que ce même éclat, que cette même puiſſance dont quelquefois la gloire eſt environnée, & qui nous la rend ſi chere, doit ſouvent nous la rendre odieuſe dans nos Concitoyens: & delà l'envie.



CHAPITRE VI.

De l'envie.

LE mérite, dit Pope, produit l'envie comme le Corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le reſpecte ni dans les grandes places, ni

ſur

ſur le Trône. Elle pourſuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on ſe rappelloit ſouvent juſqu'où ſe porte ſa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs ſemés ſur les pas des grands talens, on ſeroit ſans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui ſe dit à la lueur de ſa lampe : ce ſoir je finis mon Ouvrage : demain eſt le jour de la récompenſe : demain le Public reconnoiſſant s'acquitte envers moi : demain enfin je reçois la Couronne de l'Immortalité. Cet homme oublie qu'il eſt des envieux. En effet demain arrive ; l'Ouvrage eſt publié ; il eſt excellent, & le Public n'acquitte point ſa dette. L'envie détourne loin de l'Auteur le parfum ſuave des éloges (*a*) ; elle y ſubſtitue l'odeur empeſtée de la critique

(*a*) De toutes les paſſions l'envie eſt la plus déteſtable. Le portrait qu'en fait je ne ſais quel Poëte eſt effrayant.

La

que & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit presque jamais que sur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'estime, rarement en jouit, & qui seme le laurier, se repose rarement sous son ombrage (*a*).

Mais

La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit & trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passion qui ne se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant & du stupide, & l'envie de celle du Bon & du Spirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahison & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à sa suite la maigreur de la famine, les venins de la peste & la rage de la guerre.

(*a*) Si les grands Ecrivains deviennent après leur mort les Précepteurs du genre humain, il faut convenir que de leur vivant, les Précepteurs sont bien châtiés par leurs Eleves.

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? Il n'en eſt point du moins où elle ne pénetre. Que de grands hommes ne peuvent ſouffrir de concurrens, ne veulent entrer en partage d'eſtime avec aucun de leurs Concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, ſi je l'oſe dire, que chacun ait ſa portion!

Les ames mêmes les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie: elles réſiſtent à ſes conſeils; mais non ſans efforts. La Nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'eſt vouloir qu'il ceſſe de s'aimer; c'eſt vouloir l'impoſſible. Que le Légiſlateur ne ſe propoſe donc point d'impoſer ſilence à la jalouſie, mais d'en rendre la rage impuiſſante & d'établir comme en Angleterre, des Loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du Miniſtre & le Fanatiſme du Prêtre. C'eſt tout ce que la Sageſſe peut en faveur des talens. Prétendre

plus

plus & se flatter d'anéantir l'envie, c'est folie. Tous les Siecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? Rien. L'envie existe encore & n'a rien perdu de son activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il est un moment où l'envie lui est inconnue: ce moment est celui de la premiere jeunesse. Peut-on encore se flattèr de surpasser ou du moins d'égaler en mérite des hommes déjà honorés de l'estime publique; espere-t-on entrer en partage de la considération qui leur est décernée? Alors pleins de respect pour eux, leur présence excite notre émulation: on les loue avec transport, parce qu'on a intérêt de les louer & d'accoutumer lè Public à respecter en eux nos talens futurs. La louange est donc un tribut que la Jeunesse paie volontiers au mérite & que l'âge mûr lui refusera toujours.

A

A trente ans l'émulation de vingt s'eſt déjà transformée en envie. Perd-on l'eſpoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La reſſource de l'orgueil, c'eſt le mépris des talens. Le vœu de l'homme médiocre, c'eſt de n'avoir point de Supérieur. Que d'envieux répetent tout bas, d'après je ne ſais quel Comique:

Je t'aime d'autant plus que je t'eſtime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre; on exige du moins de lui la plus grande modeſtie. L'envieux a reproché à M. Diderot, juſqu'à ces mots du commencement de ſon Interprétation de la Nature: *Jeune homme, prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le Juriſconſulte Dumoulin dit de lui: *Moi qui n'ai point d'égal, & qui ſuis ſupérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des Auteurs, ſuppoſe un ſingulier accroiſſement dans l'or-

l'orgueil des Lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine eſt naturelle. En effet ſi jaloux de leur bonheur, les hommes deſirent le pouvoir & par conſéquent la gloire & la conſidération qui le procurent, ils doivent déteſter dans un homme trop illuſtre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'eſprit? C'eſt qu'on ſe ſent intérieurement forcé d'en penſer du bien. Lorſqu'on tire le gateau des Rois, l'on en conſerve une part pour Dieu; & lorsqu'on détaille le mérite d'un homme ſupérieur, on lui trouve toujours quelque défaut: c'eſt la part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au deſſus de ſes Concitoyens, on veut les abaiſſer juſqu'à ſoi. Qui ne peut leur être ſupérieur, veut du moins vivre avec des égaux. * 14. Tel eſt & ſera toujours l'homme.

Parmi les ames vertueuſes & le plus au-deſſus de la jalouſie, peut-être n'en eſt-

est-il aucune qui ne soit en ce genre souillée de quelque tache légere. Qui peut en effet se vanter d'avoir toujours loué courageusement le Génie? de n'avoir à cet égard jamais dissimulé son estime? de n'avoir pas en présence du Maître gardé un silence coupable, & dans les éloges donnés aux talens, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui si souvent échappent à la jalousie. (*a*).

Tout grand talent est en général un objet de haine, & delà l'empressement avec lequel on achete les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût *15? Mais les Auteurs de ces Feuilles ne sont ni des Longins, ni des Despréaux:

(*a*) Que d'hommes donnent aux Anciens la préférence sur les Modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur Société un Locke, un Séneque, un Virgile &c.

préaux: ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le Public. Qui peut composer de bons Ouvrages ne s'amuse point à critiquer ceux des autres.

L'impuissance de bien faire produit le Critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent, c'est en qualité de Consolateurs des Sots. (*a*). C'est l'amertume de leur Satyre qui proclame le Génie.

Blâmer avec acharnement, est la maniere de louer de l'envie. C'est le premier éloge que reçoit l'Auteur d'un bon Ouvrage & le seul qu'il puisse arracher de ses rivaux. C'est à regret qu'on admire; c'est uniquement soi qu'on veut trouver estimable. Il n'est presque point d'homme qui ne parvienne

(*a*) Racine & Pradon font chacun une Phédre. Les Desfontaines du Siecle s'éleverent contre Racine & leur Critique eut du succès. Elle déchargea quelque tems les Sots du poids insupportable de l'estime.

vienne à se le persuader. A-t-on le sens commun ? on le préfere au Génie. A-t-on quelques petites vertus ? on les met au dessus des plus grands talens. On déprise tout ce qui n'est pas soi.

En fait d'envie, il n'est qu'un homme qui puisse s'en croire exempt. C'est celui qui ne s'est jamais examiné.

Le Génie a pour protecteur * 16. & panégyriste la Jeunesse & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuissante protection * 17. ne lui donne ni crédit, ni considération. Quelle est cependant la nouriture commune du talent & de la vertu ? La considération & les éloges. Privé de cette nouriture, l'un & l'autre languit & meurt; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteint. C'est la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En presque tous les Gouvernemens, les talens comme les prisonniers des Romains condamnés & livrés aux bêtes, en sont la proie. Le Génie est-il

en

en mépris à la Cour? L'envie fait le reste. * 18. Elle en détruit jusqu'à la semence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie; il se fatigue & quitte l'Arene, s'il n'y voit point de prix pour le Vainqueur. On n'aime ni l'étude, ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaisirs, l'estime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi? C'est qu'en général on desire moins d'être estimable que d'être estimé; c'est que jaloux de la gloire du moment, * 19. la plupart des Ecrivains uniquement attentifs à flatter le goût de leur Siecle & de leur Nation, * 20. ne lui présentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils esperent obtenir argent, considération & même un succès éphemere.

Mais il est des hommes qui le dédaignent. Ce sont ceux qui transportés en esprit dans l'avenir, & jouissant d'avance des éloges & de la considéra-

 tion

tion de la poſtérité, craignent de ſurvivre à leur réputation. * 21. Ce ſeul motif leur fait ſacrifier la gloire & la conſidération du moment à l'eſpoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une conſidération plus grande. Ces hommes ſont rares. Ils ne deſirent que l'eſtime des Citoyens eſtimables.

Qu'importe à Marmortel les cenſures * 22. de la Sorbonne?. Il eût rougi de ſes éloges. La Couronne treſſée par la ſottiſe ne s'ajuſte point ſur la tête du Génie. C'eſt le nouvel ornement d'Architecture dont on avoit en Languedoc couronné la Maiſon quarrée. Un Voyageur paſſe devant l'Edifice & s'écrie: „ je vois le chapeau d'Arlequin ſur la tête de Céſar ".

Qu'on n'imagine cependant pas que le Citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime, & la gloire, & la vérité même. Si telle eſt la nature de chaque Individu qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour

ιour du vrai eſt toujours en lui ſubor-
onné à l'amour de ſon bonheur: il
e peut aimer dans lè vrai que le
noyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne
echerche-t-il ni la gloire, ni la verité
lans les Pays & les Gouvernemens où
'un & l'autre ſont mépriſés.

Le réſultat de ce Chapitre & du précédent, c'eſt que la furèur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talens, l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir * 23. déguiſé ſous ces noms differens.



CHAPITRE VII.

De la Juſtice.

LA juſtice eſt la conſervatrice de la vie, de la liberté des Citoyens.

Chacun veut jouir de ses diverses propriétés. Chacun aime donc la justice dans les autres & veut qu'ils soient justes à son égard. Mais qui lui feroit desirer de l'être à l'égard des autres ! Aime-t-on la justice pour la justice même, ou pour la considération quelle procure ? C'est l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore si souvent lui-même : on apperçoit tant de contradiction entre sa conduite & ses discours (*a*) que pour le connoître, c'est

(*a*) En Morale comme en Religion, il est peu de Vertueux & beaucoup d'Hypocrites. Mille gens se parent de sentimens qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs discours ? On ne voit en eux que des fripons qui veulent faire des dupes. On doit en général se méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop austeres & se donne pour Romain. Il en est qui se montrent réellement vertueux au moment que la toile se leve & qu'ils vont jouer un grand rôle sur la

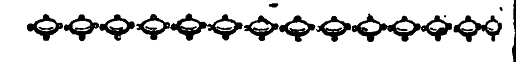
c'eſt dans ſes actions & dans ſa nature même qu'il le faut étudier.

la ſcene de ce Monde. Mais dans le déshabillé combien en eſt-il qui conſervent la même honnêteté & ſoient toujours juſtes?

Ce qui m'aſſure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'eſt la connoiſſance de leurs Loix & de leurs mœurs. Sans cette connoiſſance, la vertu des Romains modernes me feroit ſuſpecter celle des premiers & je dirois, comme le Cardinal de Beſſarion au ſujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juſte, mais éclairé, ne prétend point aimer la juſtice pour la juſtice même. Eſt-on ſans reproche? On avoue ſans honte que dans toutes ſes actions, on n'eut jamais que ſon bonheur en vue; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ſes Concitoyens. Peu ſe placent auſſi heureuſement.





CHAPITRE VIII.

De la Justice considérée dans l'homme de la Nature.

POur juger l'homme, considérons-le dans son état primitif, dans celui d'un Sauvage encore farouche. Est-ce l'équité que ce Sauvage aime & respecte? Non: mais la force. Il n'a ni dans son cœur d'idée de la Justice, ni dans sa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'est-ce en effet qu'une injustice? La violation d'une Convention ou d'une Loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injustice ne précede donc pas l'établissement d'une Convention, d'une Loi & d'un Intérêt commun. Avant la Loi, il n'est donc pas d'injustice. *Si non*

effet

esset lex, non esset peccatum. Or que suppose l'établissement des Loix?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande Société.

2°. La création d'une langue propre à se communiquer un certain nombre d'idées. (*a*)

Or

(*a*) Selon M. Locke, » une Loi est une re» gle prescrite aux Citoyens avec la Sanction » de quelque peine ou récompense propre à » déterminer leurs volontés. Toute Loi, se» lon lui, suppose peine & récompense attachée » à son observation ou à son infraction ".

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un Peuple policé une Convention non encore revêtue de cette Sanction, n'est point punissable; cependant il est injuste. Mais pouvoit-il l'être avant l'établissement de toutes conventions & la formation d'une langue propre à l'exprimer? Non; parce que dans cet état, l'homme n'a d'idées, ni de la propriété, ni par conséquent de la justice.

Que nous apprend à ce sujet l'expérience, à laquelle en Morale comme en Physique, il faut soumettre les Théories les plus ingénieuses, & qui seule en constate la vérité ou la faus-

Or s'il est des Sauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou six sons ou cris, la formation d'une langue est donc l'œuvre de plusieurs Siecles. Jusqu'à cette œuvre accomplie, les hommes sans Conventions & sans Loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, est un état de malheurs, & le malheur créateur des Loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais jusqu'à cette acceptation, si les hommes sont malheureux, ils ne sont pas du moins injustes. Comment usurper le Champ, le Verger du Propriétaire & commettre enfin un vol, lorsqu'il n'est encore ni

fausseté? C'est que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la justice; c'est qu'en général il est sans amour pour elle; c'est que même dans les Pays policés où l'on parle toujours d'équité, personne ne la consulte qu'il n'y soit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou supérieur au sien.

ni Propriétaire, ni partage de Champ ou de Verger? Avant que l'Intérêt public eût déclaré la Loi du premier Occupant une Loi ſacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage habitant un Canton giboyeux dont un Sauvage plus fort eût voulu le chaſſer?

Quel eſt ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce Canton?

A quel titre, diroit le ſecond, prétends-tu le poſſéder?

Le hazard, répondroit le foible, y a porté mes pas: il m'appartient parce que je l'habite & que la terre eſt au premier Occupant.

Quel eſt ce droit de premier Occupant, * 24. répondroit le Puiſſant? Si le hazard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hazard m'a donné la force néceſſaire pour t'en chaſſer. Auquel des deux droits donner la préférence? Veux-tu connoître toute la ſupériorité du mien? Leve les yeux au Ciel; tu vois l'Aigle fondre ſur la Co-

 lombe;

lombe ; abaiſſe-les ſur la terre, tu vois le Cerf déchiré par le Lion. Porte tes regard, ſur la profondeur des mers; tu vois la Dorade dévoré par le Requin. Tout dans la Nature t'annonce que le foible eſt la proie du Puiſſant. La force eſt un don des Dieux. Par elle je poſſede tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le Ciel t'a donc déclaré ſa volonté. Fuis de ces lieux, cede à la force ou combats. * 25.

Que répondre au diſcours de ce Sauvage, & quelle injuſtice lui reprocher, lorſque le droit du premier Occupant n'eſt pas encore un droit convenu?

Juſtice ſuppoſe Loix établies. Obſervation de la juſtice ſuppoſe équilibre de la Puiſſance entre les Citoyens. Le maintien de cet équilibre eſt le chef-d'œuvre de la Science de la Légiſlation. C'eſt une crainte mutuelle & ſalutaire qui force les hommes d'être juſtes les uns envers les autres.

Que

Que cette crainte ceſſe d'être réciproque, alors la juſtice devient une vertu méritoire & dès-lors la Légiſlation d'un Peuple eſt vicieuſe. Sa perfection ſuppoſe que l'homme eſt néceſſité à la juſtice.

La juſtice eſt inconnue du Sauvage iſolé. Si l'homme policé en a quelqu'idée, c'eſt qu'il reconnoît des Loix. Mais aime-t-il la juſtice pour elle-même? C'eſt à l'expérience à nous en inſtruire.



CHAPITRE IX.

De la Juſtice conſidérée dans l'homme & les Peuples policés.

QUel amour l'homme a-t-il pour la juſtice? Pour le ſavoir qu'on éleve un Citoyen au deſſus de tout eſpoir

& de toute crainte: qu'on le place sur un Trône d'Orient.

Assis sur ce Trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses Peuples. Le doit-il? Non: Toute taxe a les besoins de l'Etat pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins est un vol, une injustice: Point de vérité plus avouée. Cependant malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de Despote Asiatique qui ne commette cette injustice & ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait? Que l'amour de l'homme pour la justice est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la Considération & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des Loix

sages

ſages, d'établir une excellente forme de Gouvernement, ſont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux Peuples ce que je dis de l'homme. Deux Peuples ſont voiſins, ils ſont à certains égards dans une dépendance réciproque : ils ſont en conſéquence forcés de faire entr'eux des Conventions & de créer un droit des Gens. Le reſpectent-ils ? Oui ; tant qu'ils ſe craignent réciproquement ; tant qu'une certaine balance de pouvoir ſubſiſte entr'eux. Cette balance eſt-elle rompue ? La Nation la plus puiſſante viole ſans pudeur ces Conventions. * 26. Elle devient injuſte, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le reſpect tant vanté des hommes pour la juſtice, n'eſt jamais en eux qu'un reſpect pour la force.

Cependant point de Peuple qui dans la guerre ne réclame la juſtice en ſa faveur. J'en conviens. Mais dans quel

moment, dans quelle position? Lorsque ce Peuple est entouré de Nations puissantes qui peuvent prendre part à ses querelles. Quel est alors l'objet de sa réclamation? De montrer dans son ennemi un voisin injuste, ambitieux, redoutable; d'exciter contre lui la jalousie des autres Peuples, de s'en faire des Alliés & de se fortifier de leurs forces. L'objet d'une Nation dans tant d'appels à la justice, c'est d'accroître sa puissance, & d'assurer sa supériorité sur une Nation rivale. L'amour prétendu des Peuples pour la justice n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'assurer de cette vérité, supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les Voisins de deux Nations rivales, ne puissent prendre part à leurs querelles & leur prêter secours, qu'arrivera-t-il? C'est que sans appel à la justice & sans égard à l'équité, la Nation la plus puissan-

puissante portera le fer & le feu chez la Nation ennemie. Son droit sera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorsqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Clusiens ; „ Quelles
„ offenses, lui dirent les Ambassa-
„ deurs Romains, les Clusiens vous
„ ont-ils faites ? " Brennus à cette demande se prit à rire. „ Leur offense,
„ répondit-il, c'est le refus qu'ils font
„ de partager leurs terres avec moi.
„ C'est la même que vous ont faite ja-
„ dis, & ceux d'Albe, & les Fidénates
„ & les Ardéates; que vous faisoient na-
„ guere les Véiens, les Carpenates, une
„ partie des Falisques & des Volsques.
„ Pour vous en venger, vous avez
„ pris les armes, vous avez lavé cet-
„ te injure dans leur sang, vous avez
„ asservi leurs personnes, pillé leurs
„ biens, ruiné leurs Villes & leurs
„ Campagnes: & en ceci vous ne leur
„ avez fait ni tort, ni injustice ; vous

„ avez

„ avez obéi à la plus ancienne des
„ Loix qui donne au Fort le bien du
„ foible; Loi souveraine dans la Natu-
„ re qui commence aux Dieux &
„ finit aux animaux. Etouffez donc,
„ ô Romains, votre pitié pour les
„ Clusiens. La compassion est enco-
„ re inconnue aux Gaulois: ne leur
„ en inspirez pas le sentiment, ou
„ craignez qu'ils n'aient aussi pitié de
„ ceux que vous opprimez. "

Peu de Chefs de Nations ont l'audace & la franchise de Brennus. Leurs discours seront différens: leurs actions sont les mêmes, & dans le fait, tous ont le même mépris pour la justice. * 27.

L'Histoire du Monde n'est que le vaste recueil des preuves multipliées de cette vérité. * 28. Les invasions des Huns, des Goths, des Vandales, des Sueves, des Romains; les Conquêtes & des Espagnols, & des Portugais dans l'une & l'autre Inde, enfin nos Croisades; tout prouve que dans leurs

leurs entrepriſes, c'eſt leur force & non la juſtice que les Nations conſultent. Tel eſt le tableau que nous préſente l'Hiſtoire. Or le même principe qui meut les Nations, doit, & néceſſairement & pareillement mouvoir les Individus qui les compoſent. Que la conduite des Nations nous éclaire donc ſur la nôtre.



CHAPITRE X.

Le Particulier comme les Nations, n'eſtime dans la juſtice que la conſidération & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme eſt-il par rapport à ſes Concitoyens à peu-près dans l'état d'indépendance d'un Peuple à l'égard d'un autre? Cet homme n'aime dans

dans la justice * 29. que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cause en effet, sinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les Conquérans? * 30. Le Conquérant, dit le Corsaire Démétrius à Alexandre, est un homme qui à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourses, égorge cent mille Citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit & qui plus injuste que ce dernier, est plus nuisible à la Société. Le voleur est l'effroi du particulier. Le Conquérant est comme le Despote, le fleau d'une Nation. Qui détermine notre respect pour les Alexandres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats? La puissance des uns & l'impuissance des autres. Dans le Brigand, ce n'est pas proprement le crime, mais la foiblesse qu'on méprise. * 31. Le Conquérant se présente comme fort. On veut être fort; on

on ne peut méprifer ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir eft tel qu'en tous les cas l'exercice lui en eft agréable, parce qu'il lui en rappelle l'exiftence. Tout homme defire une grande puiffance, & tout homme fait qu'il eft prefqu'impoffible d'être à la fois toujours jufte & puisfant. On fait fans doute de fon pouvoir un ufage meilleur ou moins bon felon l'éducation différente qn'on a reçue: mais enfin quelqu'heureufe qu'elle ait été, il n'eft point de Grand qui ne commette encore des injuftices. L'abus du pouvoir eft lié au pouvoir, comme l'effet l'eft à la caufe. Corneille l'a dit:

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit. * 32.

Ce vers eft un Axiome moral confirmé par l'expérience; & cependant perfonne ne refufe une grande place dans la crainte de s'expofer à la tentation

tion prochaine d'une injustice. L'amour de l'équité est donc toujours en nous surbordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que son bonheur. S'il respecte l'équité; c'est le besoin qui l'y nécessite. * 33.

S'éleve-t-il un différent entre deux hommes à peu-près égaux en force & en puissance; tous deux contenus par une crainte réciproque ont recours à la justice: chacun en réclame la décision. Pourquoi? Pour intéresser le Public en sa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine supériorité sur son adversaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifestement plus puissant que l'autre, puisse impunément l'outrager; alors sourd au cri de la justice, il ne discute plus, il commande. Ce n'est ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le foible & le puissant; mais la force, le crime & la tyran-

tyrannie. C'eſt à ce titre que le Divan donne le nom de ſéditieuſes aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement ſentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes, c'eſt la plus forte.



CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir dans toute eſpece de Gouvernement eſt le ſeul moteur des hommes.

DANS chaque forme de Gouvernement, dit M. de Monteſquieu, il eſt un différent principe d'action. „ La „ crainte dans les Etats Deſpotiques; „ l'honneur dans les Monarchiques, „ la vertu dans les Républicains, ſont „ ces divers principes moteurs.

Mais

Mais sur quelle preuve M. de Montesquieu (a) fonde-t-il cette assertion? Est-il bien vrai que la crainte, l'honneur,

(a) La crainte, dit M. de Montesquieu, est le principe moteur des Empires despotiques. Il se trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit au contraire le ressort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une Nation que les objets constans du desir de presque tous les Citoyens. Or dans les Etats despotiques, il n'en est que deux, l'un le desir de l'argent, l'autre la faveur du Prince.

Dans les deux autres formes de Gouvernement, il est selon le même Ecrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très-différente ; l'un est l'honneur : il s'applique aux Etats Monarchiques ; L'autre est la vertu : il n'est applicable qu'aux Républiques.

Les mots *honneur* & *vertu*, ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonimes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne different donc entr'eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si M. de Montesquieu ne se fût pas proposé

neur, & l'amour de la vertu ſoient réellement les forces motrices & différentes des divers Gouvernemens? Ne pourroit-on pas au contraire aſſurer qu'une cauſe unique, mais variée dans ſes applications, eſt également le principe

de donner à chaque forme de Gouvernement un Principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce Principe eſt l'amour du pouvoir, par conſéquent l'intérêt perſonnel diverſement modifié ſelon les différentes Conſtitutions des Etats & leurs diverſes Légiſlations. Si la vertu, comme il le dit, eſt le Principe d'activité des Etats Républicains, ce n'eſt du moins que dans des Républîques pauvres & guerrieres. L'amour de l'Or & du gain eſt celui des Républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les Gouvernemens l'homme obéit à ſon intérêt; mais que ſon intérêt n'eſt pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des Peuples, plus on s'aſſure que c'eſt à leur Légiſlation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les Principes de M. Monteſquieu ſur cette queſtion me paroiſſent plus brillans que ſolides.

cipe d'activité de tous les Empires, & que ſi M. de Monteſquieu moins frappé du brillant de ſa diviſion, eût plus ſcrupuleuſement diſcuté cette queſtion, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires & plus générales: il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les Citoyens: il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit en tous les Siecles & dans tous les Pays rapporter la conduite différente des hommes. En effet dans toute Nation le pouvoir eſt ou comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un ſeul homme, ou comme à Veniſe & en Pologne réparti entre pluſieurs, ou comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le Corps entier de la Nation. Conſéquemment à ces diverſes répartitions de l'autorité, on ſent que tous les Citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant

ſ

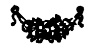
se proposer tous le même objet, c'est-à-dire, celui de plaire à la Puissance suprême, de se la rendre favorable & d'obtenir par ce moyen quelque portion ou émanation de son autorité.

Du Gouvernement d'un seul

Le Gouvernement est-il purement arbitraire? La suprême Puissance réside dans les seules mains du Sultan. Ce Sultan communément mal-élevé, accorde-t-il sa protection à certains vices, est-il sans humanité, sans amour de la gloire, sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses Sujets? Les Courtisans uniquement jaloux de sa faveur, modelent leur conduite sur la sienne, ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le Despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce Pays on ne voit ni Timoléons, ni Léonidas, ni Regulus &c.

De tels Citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération & de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'Homme vertueux assuré de l'estime Nationale, ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un Etat despotique quel respect auroit-on pour un homme honnête? Le Sultan unique dispensateur des récompenses & des punitions, concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi, & le plus vil Favori y marche égal au Héros. Dans tout Gouvernement de cette espece, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du Despote souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du Citoyen, n'y peut former des hommes justes & vertueux.



De

Du Gouvernement de plusieurs.

Dans ces Gouvernemens la suprême Puissance est entre les mains d'un certain nombre de Grands. Le Corps des Nobles est le Despote.* 34. L'objet de ces Nobles est de retenir le Peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or pour leur plaire, pour en être protégé & mériter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille Nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons Citoyens.

Du Gouvernement de tous.

Le Pouvoir suprême est-il dans un

Etat également réparti entre tous les Ordres de Citoyens? La Nation est le Despote. Que desire-t-elle? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on sa faveur? Par les services qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre est juste & vertueuse: alors l'amour de pouvoir, principe moteur des Citoyens, doit les nécessiter à l'amour de la justice & des talens.

Quel est le produit de cet amour? la félicité publique.

La Puissance suprême partagée dans toutes les Classes des Citoyens, est l'ame qui répandue également dans tous les membres d'un Etat, le vivifie, le rend sain & robuste.

Qu'on ne s'étonne donc point si cette forme de Gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les Citoyens libres & heureux n'y obéissent qu'à la Législation qu'eux-mêmes se sont donnée; ils ne voient au

dessus

dessus d'eux que la justice & la Loi; ils vivent en paix, parce qu'au Moral, comme au Physique, c'est l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu? N'existe-t-il plus de dépendance entre les diverses Classes de Citoyens? Est-il, ou comme en Perse un homme, ou comme en Pologne un Corps de Grands dont l'intérêt s'isole de celui de leur Nation? L'on n'y rencontre que des oppresseurs & des opprimés; & les Citoyens se partagent en deux Classes, l'une d'Esclaves, & l'autre de Tyrans.

Si M. de Montesquieu eût médité profondément ces faits, il eût senti qu'en tous les Pays, les hommes sont unis par l'amour du Pouvoir, mais que ce Pouvoir s'obtient par des moyens divers, selon que la Puissance suprême, ou se réunit comme en Orient, dans les mains d'un seul, ou se divise comme en Pologne dans le Corps des

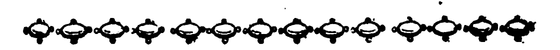
Grands, ou se partage comme à Rome & à Sparte dans les divers Ordres de l'Etat; que c'est à la maniere différente dont le Pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la justice pour la justice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, est la bassesse avec laquelle les Rois eux-mêmes honorerent l'injustice dans la personne de Cromwel. Ce Cromwel instrument aveugle & criminel de la liberté future de son Pays, n'étoit qu'un Brigand injuste & redoutable. Cependant à peine est-il nommé Protecteur, que tous les Princes Chrétiens courtisent son amitié, tous s'efforent par leurs Députations & leurs Ambassadeurs de légitimer, autant qu'il est en eux, les crimes de l'Usurpateur. Personne alors ne s'indigna de la bassesse avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injustice n'est donc jamais meprisée que dans le foible. Or

si

ſi le principe moteur des Monarques & des Nations entieres l'eſt des Individus qui les compoſent, on peut donc aſſurer; qu'uniquement occupé d'accroître ſa conſidération, l'homme n'aime dans la juſtice que la puiſſance & la félicité qu'elle lui procure.

C'eſt à ce même motif qu'il doit ſon amour pour la vertu.



CHAPITRE XII.

De la vertu.

LE mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage*, (*a*) à la

(*a*) *Virtus* dit Cicéron, eſt un dérivé du mot *vir*. Sa ſignification naturelle eſt *fortitudo*. Auſſi a-t-il en Grec la même racine. Force & courage ſont les premieres idées que les hommes purent ſe former de la vertu.

la charité n'a donc qu'une signification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'esprit l'idée confuse de quelque qualité utile à la Société.

Lorsque les qualités de cette espece sont communes au plus grand nombre des Citoyens, une Nation est heureuse au dedans, redoutable au dehors & recommandable à la postérité. La vertu toujours utile aux hommes, par conséquent toujours respectée, doit au moins en certains Pays reflêchir pouvoir & considération sur le Vertueux. Or c'est cet amour de la considération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même Cette phrase est dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'austere Anachorete à jeûner, prendre le cilice & la discipline? l'espoir du bonheur éternel; il craint l'Enfer & desire le Paradis.

Plaisir

Plaisir & douleur, ces principes productifs des vertus Monacales, sont aussi les principes des vertus Patriotiques. L'espoir des récompenses les fait éclore. Quelqu'amour désintéressé qu'on affecte pour elles, *sans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu.* Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ses discours, mais dans ses actions. Quand je parle, je mets un masque: quand j'agis, je suis forcé de l'ôter. Ce n'est plus alors sur ce que je dis, c'est sur ce que je fais que l'on me juge: & l'on me juge bien.

Qui plus que le Clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté? Et qui mieux que l'histoire même du Clergé prouve la fausseté de cet amour?

En Baviere, l'Electeur, dit-on, a pour l'entretien de ses Troupes, de ses Justices & de sa Cour, moins de revenu que le Clergé pour l'entretien de ses Prêtres. Cependant en Baviere,

comme par-tout ailleurs, le Clergé prêche la vertu de pauvreté. C'eſt donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour ſavoir le cas réel qu'on fait de la vertu, ſuppoſons-la réléguée près d'un Prince dont elle ne puiſſe attendre ni grace, ni faveur. Quel reſpect à ſa Cour aura-t-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut eſtimer que la baſſeſſe, l'intrigue & la cruauté déguiſées ſous les noms de décence, de ſageſſe & de fermeté. Un Viſir y donne-t-il audience? Les Grands proſternés à ſes pieds, daigneront à peine jetter un regard ſur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces Courtiſans eſt forcé; c'eſt un effet de leur crainte: ſoit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces Courtiſans, ajoutera-t-on, mépriſent l'Idole qu'ils encenſent. Il n'en eſt rien. On hait le Puiſſant, on ne le mépriſe point. Ce n'eſt pas la colere du Géant, c'eſt celle du Pigmée qu'on dédaigne. Son impuiſſance le rend ridicu-

ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, & celui dont on se targue en pareil cas n'est que la vanterie d'une haine impuissante. * 35. L'homme en place est le Géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu est passager; celui qu'on rend à la force est éternel. Dans les forêts, c'est le Lion & non le Cerf qu'on respecte. La force est tout sur la Terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si dans les Siecles d'oppression elle a quelquefois jetté le plus grand éclat, si lorsque Thebes & Rome gémissoient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus, naissent & s'arment, c'est que le Sceptre étoit encore incertain dans les mains du Tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la Grandeur & à la Puissance. N'y fraie-t-elle plus de route? Le Tyran s'est-il à la fa-

inconnu des Géographes. Mais les Européens, dira-t-on, font du moins à cet égard très-différens des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entiérement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.



CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens considerent la vertu.

La plupart des Peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation: c'est un effet de leur éducation. Ils la méprisent dans la pratique : c'est un effet de la forme de leurs Gouvernemens.

Si l'Européen admire dans l'Histoire, applaudit au Théâtre des actions généreuses

„ pour rendre les Peuples heureux.
„ Je suis un homme envoyé dans la
„ colere du Ciel pour visiter les Na-
„ tions * 36 ". Le discours de l'Indien
fut traité de séditieux, * 37. & la ré-
ponse de Thamas applaudie de L'Ar-
mée. ——

S'il est au Théatre un caractere gé-
néralement admiré, c'est celui de
Léontine. Cependant quelle estime à
la Cour d'un Phocas, auroit-on pour
un pareil caractere? Sa magnanimité
effraieroit les Favoris, & le Peuple à
la longue toujours l'écho des Grands,
en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de séjour dans
une Cour d'Orient prouve ce que j'a-
vance. La fortune & le crédit y sont
seuls respectés. Comment y aimer la
vertu? Comment la connoître? Pour
s'en former des idées nettes, * 38. il
faut habiter un Pays où l'utilité publi-
que soit l'unique mesure du mérite des
actions humaines. Ce Pays est encore

 incon-

Qu'on me présente dans l'Histoire ou sur le Théatre un grand homme Grec, Romain, Breton ou Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront: je me livrerai d'autant plus volontiers à ce sentiment que je ne me comparerai point à ce Héros. Que sa vertu soit forte & la mienne foible, je m'en déguiserai la foiblesse; je rejetterai sur la différence des lieux, des tems & des circonstances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais si ce grand homme est mon Concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans sa conduite? Sa présence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger? Je me venge: je blâme en lui ce que je respecte dans les Anciens. J'insulte à ses actions généreuses: je le punis de son mérite & je méprise du moins hautement en lui son impuissance.

Ma raison qui juge la vertu des morts, me contraint d'estimer dans la spécula-

tion

tion les Héros qui se sont rendûs utiles à leur Patrie. Le tableau de l'Héroïsme ancien produit un respect involontaire dans toute ame qui n'est point encore entiérement dégradée. Mais dans mon Concitoyen cet Héroïsme m'est odieux. J'éprouve en sa présence deux sentimens contradictoires, l'un d'estime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulsions différentes, je hais le Héros vivant; je dresse un Trophée sûr sa tombe & satisfais ainsi mon orgueil & ma raison. Lorsque la vertu est sans crédit, son impuissance me met en droit de la mépriser & j'en profite. La foiblesse attire l'insulte * 39. & le dédain.

Pour être honoré de son vivant, il faut être fort. * 40. Aussi le pouvoir est-il l'unique objet du desir des hommes. Qu'ils aient à choisir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Aristide; c'est au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les Critiques, le caractere d'Enée est plus juste-

te & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? C'est qu'Achille est fort; c'est qu'on desire encore plus d'être puissant que juste & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'est toujours le pouvoir & la considération que l'on recherche. Pourquoi exiger au Théâtre que la vertu y triomphe toujours du vice? Qui fut l'inventeur de cette regle? Le sentiment intérieur & confus qu'on n'aime dans la vertu que la considération qu'elle procure. Les hommes ne sont vraiment jaloux que de commander, & c'est cet amour de la puissance qui fournit au Législateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.



CHA-



CHAPITRE XIV.

L'amour du Pouvoir est dans l'homme la disposition la plus favorable à la vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organisation particuliere, ou d'une grace de la Divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organisés par la Nature, ou prédestinés par le Ciel pour être vertueux. Les Loix bonnes ou mauvaises, la forme plus ou moins parfaite des Gouvernemens n'auroient que peu d'influence sur les vertus des Peuples. Les Souverains seroient dans l'impuissance de former de bons Citoyens; & l'emploi sublime de Législateur seroit, pour ainsi dire, sans fonctions. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un desir com-

mun

mun à tous; (tel est le desir de commander) le Législateur pouvant toujours attacher estime, richesse, enfin puissance, sous quelque dénomination que ce soit, à la pratique des vertus, il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente Législation les seuls vicieux seroient les fous. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des Loix qu'il faut en tout Pays attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des Citoyens.

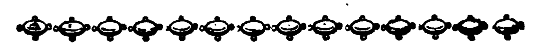
Le Ciel en inspirant à tous l'amour du pouvoir leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux, si tous naissent susceptibles d'une passion qui peut les rendre tels.

Cette vérité clairement exposée, c'est au Législateur, c'est aux Magistrats à découvrir ensuite dans l'amour universel des hommes pour la puissance, les moyens d'assurer la vertu des Citoyens

toyens

toyens & le bonheur des Peuples.

Quant à moi j'ai rempli ma tâche, si j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ses desirs, ses idées & ses actions à sa félicité; que l'amour de la vertu est en lui toujours fondé sur le desir du bonheur; qu'il n'aime dans la vertu que la richesse & la considération qu'elle lui procure, & qu'enfin jusqu'au desir de la gloire, tout n'est dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. C'est dans ce dernier amour que se cache encore le principe de l'intolérance. Il en est de deux especes, l'une Civile, l'autre Religieuse.



CHAPITRE XV.

De l'intolérance civile.

L'Homme naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir,

voir, c'eſt pour écarter les unes & conquérir les autres. Altéré de puiſſance, ſa ſoif à cet égard eſt inſatiable. Non content de commander à ſa Nation, il veut encore commander à ſes opinions. Il n'eſt pas moins jaloux de s'emparer de la raiſon de ſes Concitoyens, que le Conquérant d'envahir les tréſors & les Provinces de ſes Voiſins.

Il ne ſe croit vraiment Maître que de ceux dont il s'aſſervit les eſprits. Il emploie à cet effet la force : elle ſoumet à la longue la raiſon. Les hommes finiſſent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raiſonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les Monarques eſt toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penſer comme eux, c'eſt mettre une borne à leur autorité: c'eſt annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel eſt en certains Pays le crime

le plus févérement puni? La contradiction. Quel forfait fit en France inventer le fupplice Oriental de la cage de fer? Quel infortuné y renferma-t-on? Fut-ce le Militaire lâche & fans génie qui dirigea mal un fiege, défendit mal une place & qui par ineptie, jaloufie ou trahifon, laiffa ravager les Provinvinces qu'il pouvoit couvrir? Fut-ce le Miniftre qui furchargea le Peuple d'Impôts *41. & dont les Edits furent destructifs du bonheur Public? Non: le malheureux condamné à ce fupplice fut un Gazettier d'Hollande qui critiquant peut-être trop amérement les projets de quelques Miniftres François, * 44. fit rire l'Europe à leurs dépens* 43.

Quel homme en Efpagne, en Italie, fait-on pourir dans les cachots? Eftce le Juge qui vend la juftice, le Gouverneur qui mefufe de fon pouvoir? Non: mais le Colporteur qui vend pour vivre quelques Livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté eccléfiaftique

ſiaſtique. A qui dans certaines Contrées donne-t-on le nom de mauvais Citoyen? Eſt-ce au fripon qui vole & diſſipe la caiſſe Nationale? De tels forfaits preſque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là ſeul eſt mauvais Citoyen qui dans une chanſon ou une Epigramme, a ri de la friponnerie ou de la frivolité * 44 d'un homme en place.

J'ai vu des Pays où le diſgracié n'eſt pas celui qui fait le mal, mais celui qui révele ſon auteur. Met-on le feu à la maiſon? C'eſt l'Accuſateur qu'on châtie & l'Incendiaire qu'on careſſe. Dans de tels Gouvernemens ſouvent le plus grand des crimes eſt l'amour de la Patrie & la réſiſtance aux ordres injuſtes du Puiſſant.

Pourquoi le mérite eſt-il toujours ſuſpect au Miniſtre inepte? D'où naît ſa haine pour les Gens de Lettres? * 45 De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ſes mépriſes. * 46.

Sous le nom de fous l'on attachoit jadis des Sages à la perſonne des Princes, & ſous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité. * 47. Ces fous déplurent: leur charge a partout été ſupprimée; & c'eſt peut-être la ſeule réforme générale que les Souverains aient faite dans leur Maiſon. Ces fous ſont les derniers Sages qu'on ait ſoufferts auprès des Grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'eſt pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & penſe d'après lui: les Grands le ſavent & l'en haïſſent. Ils ſentent à cet égard la borne de leur autorité. C'eſt aux hommes de cette eſpece qu'il eſt ſur-tout défendu de penſer & d'écrire ſur les matieres d'adminiſtration. Qu'en arrive-t-il? c'eſt que privés du conſeil de gens inſtruits, les Rois ſacrifient à la crainte momentanée de la

contradiction, leur puissance réelle & durable. En effet si le Prince n'est fort que de la force de sa Nation; si la Nation n'est forte que de la sagesse de son administration; & si les hommes chargés de cette administration sont nécessairement tirés du corps de la Nation, il est impossible dans un Gouvernement où l'on persécute l'homme qui pense, où l'on aveugle tous les Citoyens, que la Nation produise de grands Ministres. Le danger de s'instruire y détruit l'instruction, & le Peuple gémit sous le Septre de cette orgueilleuse ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, & le Despote & sa Nation. * 48.

L'Intolérance de cette espece est un écueil où se brisent tôt ou tard les plus grands Empires.



CHA-

CHAPITRE XVI.

L'Intolérance est souvent fatale aux Princes.

LE pouvoir & le plaisir présent sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un Prince desire-t-il des Sujets sans idées, sans énergie, sans caractere, *49. enfin des automates, toujours obéissans à l'impression qu'il leur donne? S'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au dedans, foible au dehors: il sera le tyran de ses Sujets, & le mépris de ses voisins.

Telle est la position du Despote. Qui la lui fait desirer? l'orgueil du moment. Il se dit à lui-même, c'est sur mes Peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir: c'est donc leur résistance & leur contradiction qui rap-

 pellant

pellant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroit la plus insupportable. S'il défend en conséquence la pensée à ses Sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de sa Nation, peu lui importe de mal gouverner; mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or du moment où le fort a parlé, le foible se tait, s'abrutit & cesse de penser; parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais, dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisible à un Etat; faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient?

En Perse, dit Chardin, on peut jusque dans les Cafés, parler hautement & censurer impunément le Visir. Le Ministere qui veut être averti du mal qu'il fait, fait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe est-il des Pays plus barbares que la Perse.

Mais

Mais encore du moment où le Citoyen pourra tout penser, tout écrire; que de Livres faits sur des matieres qu'il n'entendra pas! Que de sottises les Ecrivains ne diront-ils pas! Tant mieux: ils en laisseront moins à faire aux Visirs. La critique relevera les erreurs de l'Auteur: le Public s'en moquera; c'est toute la punition qu'il mérite. Si la Législation est une science, sa perfection doit être l'œuvre du tems & de l'expérience. En quelque genre que ce soit, un excellent Livre en suppose une infinité de mauvais. Les Tragédies de la passion durent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet &c. Que la presse cesse d'être libre, * 50. l'homme en place non averti de ses fautes, en commettra sans cesse de nouvelles. Il fera presque toutes les sottises que l'Ecrivain eût dit. * 51. Or il importe peu à une Nation qu'un Auteur dise des sottises; c'est tant pis pour lui: mais il lui im-

porte beaucoup que le Miniſtre n'en faſſe point; c'eſt tant pis pour elle.

La liberté de la preſſe n'a rien de contraire à l'intérêt général: * 52. cette liberté eſt dans un Peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes ſont chargés de l'entretenir? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus ſoigneuſement à ſa conſervation, qu'une fois éteinte, il eſt preſqu'impoſſible de la rallumer. Un Peuple déjà policé tombe-t-il dans l'abrutiſſement, quel remede à ce mal? Nul autre que la conquête: elle-ſeule peut redonner de nouvelles mœurs à ce Peuple & le rendre de nouveau célebre & puiſſant. Un Peuple eſt-il avili? qu'il ſoit conquis. C'eſt le vœu d'un Citoyen honnête; d'un homme qui s'intéreſſe à la gloire de ſa Nation, qui ſe croit grand de ſa grandeur & heureux de ſon bonheur. Le vœu du Deſpote n'eſt pas le même, parce qu'il ne ſe confond point avec ſes eſclaves; parce qu'indifférent

différent à leur gloire, comme à leur bonheur, il n'eſt touché * 53. que de leur ſervile obéiſſance.

Le Sultan aveuglément obéi eſt content. Que d'ailleurs ſes Sujets ſoient ſans vertus, que l'Empire s'affoibliſſe, qu'il périſſe par la conſomption, peu lui importe: il ſuffit que la durée de la maladie en cache la véritable cauſe, & qu'on ne puiſſe en accuſer l'ignorance du Médecin. La ſeule crainte des Sultans & de leurs Viſirs, c'eſt une convulſion ſubite dans l'Empire. Il en eſt des Viſirs, comme des Chirurgiens; leur unique deſir, c'eſt que l'Etat & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils preſcrivent, leur réputation eſt ſauve; ils s'en inquietent peu.

Dans les Gouvernemens arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment préſent. On ne demande point au Peuple, induſtrie & vertu, mais ſoumiſ-

ſion & argent. Semblable à l'Araignée qui ſans ceſſe entoure de nouveaux fils l'Inſecte dont elle fait ſa proie, le Sultan, pour dévorer plus tranquillement ſes Peuples, * 54. les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, ſuſpendu en eux tout mouvement; quel ſecours en attendre contre l'attaque d'un voiſin puiſſant? Mais le Sultan ne prévoit-il pas qu'en conſéquence lui & ſes Sujets ſubiront bientôt le joug du Vainqueur? Le Deſpotiſme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite. C'eſt l'enfant mal élevé; il mord dans le fruit empoiſonné & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas ſous ſon regne fait-on d'un Citoyen vrai & courageux? C'eſt un fou qu'on punit comme tel. * 55. Quel cas ſous ce même regne fait-on d'un Citoyen bas & vil? * 56. C'eſt un Sage qu'on récompenſe comme tel. Les Sultans veulent-ils être flattés? * 57. Ils

Ils le ſont. Qui peut ſe refuſer conſtamment à leurs deſirs ? Qui peut ſous un pareil Gouvernement s'intéreſſer vivement au bonheur public ? Seroient-ce quelques Sages répandus çà & là dans un Empire ? On eſt ſourd à leur conſeil. Leurs lumieres n'éclairent perſonne. Ce ſont des lampes dans des tombeaux. A qui le Deſpote ſe confie-t-il ? à des hommes qui vieillis dans les antichambres en ont l'eſprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuards à leur ruine. „ Quelques Prélats, dit un illuſ-
„ tre Anglois, s'étant apperçus de la
„ bigotte foibleſſe de Jacques premier,
„ en profiterent pour lui perſuader que
„ la tranquillité publique, dépendoit
„ de l'uniformité du Culte, c'eſt-à-di-
„ re, de certaines cérémonies reli-
„ gieuſes. Jacques le crut, tranſmit
„ cette opinion à ſes Deſcendans.
„ Quelles en furent les ſuites ? l'exil
„ & la ruine de ſa Maiſon ".

„ Lorſque le Ciel, dit Velleïus Pa-
„ terculus, veut châtier un Souverain,
„ il lui inſpire le goût de la flatterie
„ *58. & la haine de la contradiction.
„ Au même inſtant l'entendement du
„ Souverain s'obſcurcit : il fuit la ſo-
„ ciété des Sages, marche dans les té-
„ nebres, tombe dans les abîmes &
„ ſelon le proverbe Latin paſſe de la
„ fumée dans le feu ". Si tels ſont les ſignes de la colere du Ciel, contre quel Sultan n'eſt-il pas irrité ? Qui d'entr'eux choiſit ſes favoris parmi les Citoyens les plus vrais & les plus éclairés. Le Philoſophe Anacharſis, dira-t-on, flatta baſſement un Roi de Chypre. Il fut par l'ordre du Prince pilé dans un mortier : oui, mais ce mortier s'eſt perdu.

„ De quelle maniere parle-t-on de
„ moi & de mon Gouvernement, di-
„ ſoit un Empereur de la Chine à Con-
„ fucius ; chacun, répond le Philoſo-
„ phe, ſe tait, tous gardent un mor-

„ ne

„ ne silence. C'est ce que je desire, „ reprend l'Empereur. Et c'est ce „ que vous devriez craindre, replique „ le Philosophe. Le malade flatté est „ abandonné : sa fin est prochaine. Il „ faut révéler au Monarque les défauts „ de son esprit, comme les maladies „ de son corps. Sans cette liberté, „ l'Etat & le Prince sont perdus ". Cette réponse déplût à l'Empereur. Il vouloit être loué. L'intérêt présent de l'orgueil l'emporte presque toujours sur tout intérêt à venir, & les Peuples sont Princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

La flatterie n'est pas moins agréable aux Peuples qu'aux Souverains.

LES Peuples veulent comme les Rois, être courtisés & flattés. La plupart des Orateurs d'Athenes n'étoient

que de vils adulateurs de la populace. Prince, Nation, Particulier; * 59. tout eſt avide d'éloges. A quoi rapporter ce deſir univerſel? à l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puiſſance à laquelle ſe joint toujours l'idée du bonheur.

Qni me contredit rappelle au contraire à mon ſouvenir l'idée de foibleſſe à laquelle ſe joint toujours l'idée du malheur. Le deſir de la louange eſt commun à tous: mais trop ſenſibles à cette louange, les Peuples ont quelquefois donné le nom de bons Patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec tranſport les vertus de ſa Nation, mais qu'on ne ſoit pas aveugle ſur ſes vices. L'Eleve le plus vraiment aimé, n'eſt pas le plus loué. Le véritable ami n'eſt point adulateur.

Les particuliers ne ſont que trop portés à vanter les vertus de leurs Concitoyens; ils ſont cauſe commune avec

eux.

eux. Notre adulation pour nos Compatriotes, n'eſt point la meſure de notre amour pour la Patrie. En général point d'homme qui n'aime ſa Nation. L'amour des François eſt naturel au François. Pour devenir mauvais Citoyen, il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public, les Loix me rendent tel.

L'homme vertueux ſe reconnoît au deſir qu'il a de rendre encore, s'il eſt poſſible, ſes Concitoyens & plus illuſtres & plus heureux. En Angleterre les vrais Patriotes ſont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du Gouvernement. En Portugal à qui donne-t-on ce même titre? à celui qui loue le plus baſſement l'homme en place: & cependant quel Citoyen! quel Patriote!

C'eſt à cette connoiſſance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la ſolution d'une

infinité de problêmes moraux, inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie ? c'est que toute vérité de cette espece contredit toujours quelqu'opinion généralement accréditée, prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprits, & qu'une infinité de gens par conséquent ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'Auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille: il opere d'une maniere nouvelle: cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe? L'orgueil des Chirurgiens fameux en est humilié; ils le persécutent, veulent le bannir de France; ils sollicitent une Lettre de cachet, & le hazard veut qu'on la refuse.

Si l'homme de génie est presque partout plus vivement poursuivi que l'assassin, c'est que l'un n'a que les parens

de

de l'aſſaſſiné, & l'autre tous ſes Concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une Dévote demander à la fois au Miniſtre, la grace d'un voleur & l'empriſonnement d'un Janséniſte & d'un Déiſte. Quel motif la déterminoit? ſon orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on aſſaſſine, pourvu que ce ne ſoit ni moi, ni mon Confeſſeur! ce que je veux, c'eſt qu'on ait de la Religion; c'eſt que le Déiſte par ſes raiſonnemens ne bleſſe plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on? on nous humilie. Porte t-on la lumiere au nid des petits hiboux; ſon éclat les importune: ils crient. Les hommes médiocres ſont ces petits hiboux. Qu'on leur préſente quelques idées claires & lumineuſes, ils crieront qu'elles ſont dangereuſes, fauſſes * 60. & puniſſables.

Sous quel Prince & dans quel Pays eſt-on impunément grand homme? En Angle-

Angleterre, ou sous le regne d'un Trajan ou d'un Frédéric. Dans toute autre forme de Gouvernement, ou sous tout autre Souverain, la récompense des talens, c'est la persécution. Les idées fortes & grandes sont presque par tout proscrites. Les Auteurs les plus généralement lus, sont ceux qui rendent d'une maniere neuve & saillante les idées communes. Ils sont loués parce qu'ils ne sont pas louables, parce qu'ils ne contredisent personne. La contradiction insupportable à tous, l'est sur-tout aux Grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les Luthériens. Ce Prince, dit-on, se repentit de les avoir persécutés. Soit: mais dans quel moment? Lorsqu'après avoir abdiqué l'Empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, disoit-il alors, trente montres sur ma table & pas deux qui marquent au même instant précisément la même

heure

heure. (*a*) Comment donc imaginer qu'en fait de Religion, je ferois penser tous les hommes de la même maniere. Quel étoit ma folie & mon orgueil! Plût-au-ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion! il eût été plus juste, plus tolérant & plus vertueux. Que de semences de guerres il eût étouffé! Que de sang humain il eût épargné!

Nul Prince, nul homme même n'assigne des bornes à son pouvoir. Ce n'est point assez de régner sur un Peuple, de commander aux idées de ses Concitoyens, on veut encore commander à leurs goûts. M. Rousseau n'aime point la Musique Françoise. Son senti-

(*a*) Un domestique de Charles Quint entre étourdiment dans sa cellule, renverse une table & brise les trente montres posées dessus. Charles se prend à rire; plus heureux que moi, dit-il au domestique, tu trouves enfin le seul moyen de les mettre d'accord.

ſentiment eſt ſur ce point d'accord avec celui de toutes les Nations de l'Europe. Il le déclare dans un Ouvrage; mille voix s'élevent contre lui; il faut le faire pourir dans un cachot. On ſollicite une Lettre de cachet; & le Miniſtre heureuſement trop ſage pour l'accorder, ne veut point expoſer la Nation Françoiſe à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne ſe porte l'intolérance humaine. Prétendre ſur ce point corriger l'homme, c'eſt vouloir qu'il préfere les autres à lui, c'eſt vouloir changer ſa nature. Le Sage ne veut pas l'impoſſible. Il ſe propoſe de déſarmer, & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force different d'opinions, aucuns d'eux ne s'inſulte, parce qu'on offenſe rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenſer.

A quelles cauſes attribuer entre Militaires,

litaires, la politeſſe des diſputes? à la crainte du duel. Entre les Gens de Lettres, à quelle cauſe attribuer cette même politeſſe? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédans de College. Or qu'on juge par ces deux exemples, de ce que produiroit ſur les Citoyens la crainte encore plus efficace des Loix.

Des Loix ſéveres peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions, la Loi me défende d'inſulter à ceux d'autrui, mon intolérance enchaînée par les Edits du Magiſtrat, ne ſe portera point à des violences. Mais que par imprudence le Gouvernement m'affranchiſſe de la crainte du duel, du ridicule & des Loix, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes Sectes religieuſes ſe ſont perſécutées en eſt la preuve.

CHA-



CHAPITRE XVIII.

De l'Intolérance Religieuse.

CEtte espece d'Intolérance est l
plus dangereuse. L'amour du pouvoi
en est le motif, & la Religion le pré
texte. Que punit-on dans l'hérétiqu
ou l'impie ? l'homme assez audacieu
pour penser d'après lui, pour croir
plus à sa raison qu'à celle des Prêtre
& pour se déclarer leur égal. Ce pré
tendu vengeur du Ciel ne l'est jamai
que de son orgueil humilié. Le Prê
tre est le même dans presque toute
les Religions.

Aux yeux d'un Muphti comme à
ceux d'un Bonze, un Incrédule e
un impie que doit frapper le feu d
Ciel; un homme qui destructeur de
Société, doit être brûlé par elle.

Cepen

Cependant aux yeux du Sage, ce
ême Incrédule eſt un homme qui
croit pas au Conte de ma Mere
ie. Mais que manque-t-il à ce Con-
pour être une Religion? Rien; ſi-
n qu'un grand nombre de gens en
utiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts
s haillons de la pénitence & du
ısque de la charité, aient en tous
ns été les plus atroces? Quoi le
ır de la tolérance ne luit point en-
re? Quoi! des gens honnêtes ſe
ïſſent & ſe perſécutent ſans honte
ur des diſputes de mots, ſouvent
ur le choix des erreurs, & parce-
'ils portent les noms divers de Lu-
ériens, de Calviniſtes, de Catholi-
es, de Mahométans &c.

En anathématiſant le Kalender ou
Derviche, le Moine ignore-t-il
'aux yeux de ce Derviche, le vrai
pie; le vrai ſcélérat, eſt ce Ché-
n, ce Pape, ce Moine qui ne
croit

croit pas à Mahomet? Faut-il qu'éternellement condamnée à la stupidité, chaque Secte approuve en elle ce qu'elle déteste dans les autres?

Qu'on se rappelle quelquefois la parabole ingénieuse d'un Peintre célebre. Transporté, dit-il, en rêve aux portes du Paradis, le premier objet qui frappe mes yeux est un Vieillard vénérable : à ses clefs, à sa tête chauve, à sa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre se tient sur le seuil des portes célestes. Une foule de gens s'avancent vers lui. Le premier qui se présente est un Papiste. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot & cependant assez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au banc des Catholiques. Vient après un Réformé, il lui présente la même requête; il en reçoit la même réponse; place-toi, dit le Saint, parmi les Réformés. Arrivent ensuite des Marchands de Smyrne, de Bagdat, de

Balsora

Balſora &c. Ils étoient Muſulmans, avoient toujours été vertueux & St. Pierre leur fit prendre place parmi les Muſulmans. Enfin vient un Incrédule. Quelle eſt ta Secte, demanda l'Apôtre. D'aucune, Monſeigneur; j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer; mais où te mettre? choiſis toi-même : aſſis-toi près de ceux qui te paroiſſent les plus raiſonnables.

Plût-au-Ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendit plus commander aux opinions des autres! Dieu veut que la vérité ſoit la récompenſe de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoiſſance, ſont, dit-on, l'étude & l'application. O Moines ſtupides! avez-vous jamais fait cette priere?

Qu'eſt-ce que vérité? Vous l'ignorez, & vous perſécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas, & vous avez canoniſé les dragonades

des

des Cévenes; & vous avez élevé à la dignité de Saint, un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'Inquisition & massacra les Albigeois, * 61. & sous Charles IX, vous faisiez aux Catholiques un devoir du meurtre des Réformés; & dans ce Siecle enfin si éclairé, si philosophe, la tolérance recommandée dans l'Evangile devroit être la vertu de tous les hommes. Il est des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour la Religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de sang & de massacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil Sacerdotal se promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le Sultan suivi du boureau parcourt les rues de Constantinople demandant le sang du Chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'est vous qui distribuez aux Chrétiens des glaives pour s'entr'égorger. O Re-

O Religions, (je parle ici des fausſes) vous êtes toutes d'un ridicule palpable! encore ſi vous n'étiez que ridicules, l'homme d'eſprit ne releveroit point vos abſurdités. S'il s'en fait un devoir, c'eſt que ces abſurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance, * 63. ſont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverſes Religions quelles ſont celles qui portent le plus de haine aux autres Sectes? La Catholique & la Juive. Cette haine eſt-elle dans leurs Miniſtres l'effet de leur ambition, ou celui d'un zele ſtupide & mal entendu? La différence entre le vrai & le faux zele eſt frappante. On ne peut s'y méprendre. * 64. Le premier eſt toute onction, toute humanité, toute douceur, toute charité; il pardonne à tous & ne nuit à perſonne. Telle eſt au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du Fils de Dieu. * 65.

CHAPITRE XIX.

L'intolérance & la perſécution n'eſt pas de commandement divin.

A Qui Jeſus donna-t-il le nom de races de viperes? Fut-ce aux Païens, aux Eſſéniens, à ces Saducéens * 66. qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'exiſtence de Dieu? Non: ce fut aux Phariſiens; ce fut aux Prêtres Juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les Prêtres Catholiques méritent encore ce même nom? A quel titre perſécutent-ils un Hérétique? Il ne penſe pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes préciſément dans la même croyance, c'eſt prétendre qu'ils aient tous les mêmes yeux & la même phyſionomie: c'eſt un ſouhait contre nature.

ture. L'Héréſie eſt un nom que le Puiſſant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux ſiennes. L'Héréſie eſt locale, comme l'Orthodoxie. L'Hérétique eſt un homme de la Secte non dominante dans la Nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conſéquent plus foible peut être impunément inſulté. Pourquoi faut-il qu'il le ſoit? Pourquoi le fort perſécuteroit-il le foible juſque dans ſes opinions?

Si les Miniſtres de Neufchâtel accuſateurs de M. Rouſſeau, * 67. fuſſent nés Athéniens ou Juifs, ils euſſent donc à titre de forts, également pourſuivi Socrate ou Jeſus. O! éloquent Rouſſeau, que la faveur du grand Prince qui vous protégea contre de tels Fanatiques, vous venge bien de leur inſulte! Vous n'eûtes point à rougir de l'eſtime de ces ſtupides: elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres;

elle eût taché vos talens. Vous fûtes persécuté au nom de la Divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le Fils de Dieu contre l'intolérance? Ses Apôtres veulent qu'il fasse descendre le feu du Ciel sur les Samaritains; il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'esprit du monde n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés qu'ils furent proscrits & non proscripteurs.

Le Ciel ne confere à personne le droit de massacrer l'Hérétique. Jean n'ordonne point aux Chrétiens de s'armer contre les Païens. * 68. *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il sans cesse, *telle est la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la Loi-*

Néron, je le sais, poursuivit dans les premiers Chrétiens, des hommes d'une opinion différente de la sienne: mais Néron

ron fut un Tyran en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries; viole-t-on sans remords la Loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous soit fait*? on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les Intolérans, se rend coupables de tous leurs crimes. Qu'une Eglise se dise persécutée, lorsqu'on lui conteste le droit de persécuter, le Prince doit être sourd à ses sollicitations. C'est sur la conduite du Fils de Dieu que l'Eglise doit régler la sienne. Or Jesus & les Apôtres laisserent à l'homme le libre exercice de sa raison. Pourquoi l'Eglise lui en défendroit-elle l'usage. Nul n'a droit sur l'air que je respire, ni sur la plus noble fonction de mon esprit, sur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le soin de penser pour moi? J'ai ma conscience, ma raison, ma Religion & ne veux avoir ni la con-

science, ni la raison, ni la Religion du Pape. Je ne veux point modéler ma croyance sur celle d'autrui, dit un Archevêque de Cantorberi. Chacun répond de son ame : c'est donc à chacun à examiner,

Ce qu'il croit ;
Sur quel motif il croit ;
Quelle est la croyance qui lui paroît la plus raisonnable.

Quoi, dit Jean Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, le Ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger & je la soumettrois à celle des autres ; & ce seroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir.

Mais un homme peut-il préférer sa raison à celle de sa Nation ? Un tel orgueil est-il légitime ? Pourquoi non ? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec lesquelles il pesoit jadis les destinées des Héros ; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un

Locke,

Locke, d'un Fontenelle, d'un Baile, & de l'autre l'opinion des Nations Italiennes, Françoises, Espagnoles, &c.; le dernier des plateaux s'éleveroit comme chargé de nul poids. La diversité & l'absurdité des différens cultes prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des Peuples. La sagesse divine elle-même, parut dit l'Ecriture, *Judæis scandalum, gentibus stultitiam.* Scandale aux Juifs, folie aux yeux des Nations. Je ne dois en fait de Religion, nul respect à l'opinion d'un Peuple : c'est à moi seul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui se rapporte immédiatement à Dieu ne doit avoir pour juge que l'Etre suprême. Le Magistrat lui-même uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la Société. Nul Prince, nul Prêtre, ne peut poursuivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

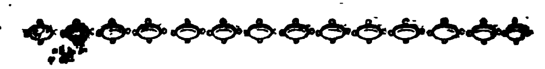
Par quel motif la Loi défendroit-elle à mon voisin de disposer de mon bien, & lui permettroit-elle de disposer de ma raison & de mon ame ? mon ame est mon bien. C'est de la Nature que je tiens le droit de penser & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers Chrétiens exposerent aux Nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance, lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa Religion & la leur, & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice de la vertu, & le mensonge de la vérité, l'exposition de leur sentiment n'eut sans doute rien de criminel. Dans quel moment les Chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des Nations? Lorsque brûlant le Temple des Idoles, ils voulurent par la violence arracher le Païen à la Religion qu'il croyoit la meilleure. * 69. Quel étoit le but de cette violence? La force impose silence à la raison; elle

elle proſcrit tel culte rendu à la Divinité; mais que peut-elle ſur la croyance? Croire, ſuppoſe des motifs pour croire. La force n'en eſt point un. Or ſans motif, on ne croit pas réellement: c'eſt tout au plus ſi l'on croit croire. * 70.

Point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raiſon & la Loi naturelle. Cette derniere Loi eſt ſainte; elle eſt de Dieu; il ne l'a point annulée. Il la confirme au contraire dans ſon Evangile.

Tout Prêtre qui ſous le nom d'Ange de paix excite les hommes à la perſécution, n'eſt donc point, comme on le croit, dupe d'un zele ſtupide * 71: & mal entendu. Ce n'eſt point à ſon zele, c'eſt à ſon ambition qu'il obéit.





CHAPITRE XX.

L'intolérance est le fondement de la grandeur du Clergé.

LA doctrine, la conduite du Prêtre, tout prouve son amour pour le pouvoir. Que protege-t-il? l'ignorance. Pourquoi? c'est que l'ignorant est crédule; c'est qu'il fait peu d'usage de sa raison, qu'il pense d'après les autres, qu'il est facile à tromper, & qu'il est dupe du plus grossier sophisme. * 72.

Qu'est-ce que le Prêtre persécute? la Science. Pourquoi? c'est que le Savant ne croit pas sans examen; c'est qu'il veut voir par ses yeux, & qu'il est plus difficile à tromper. Le Savant a pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine, enfin tout Ministre de quelque

que Religion que ce ſoit. En Europe les Prêtres ſe ſont élevés contre Galilée; ils ont excommúnié dans Virgil & Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes, & l'autre des tâches dans le Soleil; ils ont proſcrit dans Baile la ſaine Logique, dans Deſcartes l'unique méthode d'apprendre; ils ont forcé ce Philoſophe à s'expatrier; * 73. ils ont jadis accuſé tous les grands hommes de magie; * 74. & maintenant que la magie a paſſé de mode, ils accuſent encore d'Athéiſme & de Matérialiſme, ceux qu'en qualité de ſorciers, ils euſſent jadis fait brûler.

Le ſoin du Prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture inſtructive leur eſt interdite. Le Prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obſcure & ne s'y occupe qu'à boucher les crévaſſes par leſquelles la lumiere pouroit entrer. Il hait & il haïra toujours le

Philosophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renversent un Empire fondé sur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talens, il est l'ennemi secret des vertus humaines. Le Prêtre en nie souvent jusqu'à l'existence. Il n'est à ses yeux d'actions vertueuses que les actions conformes à sa doctrine, c'est-à-dire, à ses intérêts. Les premieres des vertus sont la foi & la soumission au Sacerdoce : ce n'est qu'à ses Esclaves qu'il accorde le nom de Saints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus distinct que les idées de vertu & de sainteté. Celui-là est vertueux qui fait le bien de ses Concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en est pas de même du mot sainteté. Un Hermite, un Moine s'impose la Loi du silence, se fesse toutes les nuits, se nourit de légumes cuits à l'eau, dort sur la paille,

lé, offre à Dieu sa mal-propreté & son ignorance; il peut à force de macérations faire fortune en Paradis; on peut le décorer de l'auréole; mais s'il n'a fait aucun bien sur la terre, il n'est pas honnête. Un scélérat se convertit à la mort, il est sauvé, il est bienheureux; mais il n'est pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juste & noble.

Les Cloîtres sont les Minarets d'où l'on tire communément les Saints. Mais en général que font les Moines? des fainéans, des hommes processifs, dangereux dans la Société & dont le voisinage est à redouter. Que prouve leur conduite? qu'il n'est rien de commun entre la Religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette? substituer une morale nouvelle à cette morale théologique qui toujours indulgente aux tours perfides que se jouent les différentes Sectes, * 76. sanc-

tifie encore aujourd'hui les forfaits atroces que se reprochent réciproquement les Jansénistes & les Molinistes, * 77. & leur commander enfin de dépouiller leurs Concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un Despote d'Asie veut que ses Sujets concourent de tout leur pouvoir à ses plaisirs; qu'ils apportent à ses pieds leur hommage & leurs richesses. Les Prêtres papistes exigent pareillement l'hommage & les richesses des Catholiques.

Est-il un moyen d'accroître leur puissance & leurs trésors qu'ils n'aient employé? A-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'instruits par l'expérience, les Prêtres ont su qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on présentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jesus, c'est sur la terreur qu'ils ont voulu

voulu fonder leur empire : ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif, emprisonner le Janséniste & le Déiste, & malgré l'horreur qu'inspire à toute ame humaine & sensible le tribunal de l'Inquisition, ils conçurent dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues qu'ils y parvinrent en Espagne, en Italie, en Portugal &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fût redouté. Les Prêtres s'appercevant que la puissance sacerdotale s'accroissoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le Moine impunément sourd au cri de la compassion, aux larmes de la misere & aux gémissemens de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talens. Ce fut par la confiscation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il usurpa enfin sur les Peuples une autorité supé-

ſupérieure à celle des Magiſtrats & ſouvent même à celle des Rois. Mais quelle main hardie oſa jetter dans un Royaume Chrétien les fondemens d'un pareil tribunal. L'ambition ſacerdotale l'édifia; la ſtupidité des Peuples & des Princes la laiſſa faire.

N'eſt-il donc plus dans l'Egliſe Catholique de Fénélon & de Fits-James qui touchés des maux de leurs ſemblables, voient avec horreur un pareil tribunal? Il eſt encore des Janſéniſtes aſſez vertueux pour déteſter l'Inquiſition lors même qu'elle brûle un Jéſuite; mais en général on n'eſt point à la fois religieux & tolérant. Humanité ſuppoſe lumiere.

Un eſprit éclairé ſait, que la violence fait les Hypocrites & la perſuaſion des Chrétiens; qu'un Hérétique eſt un frere qui ne penſe pas comme lui ſur certains Dogmes métaphyſiques; que ce frere privé du don de la foi eſt à plaindre, non à punir, * 78. & que ſi

si nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que résulte-t-il de l'intolérance religieuse? le malheur des Nations. Qui sanctifia l'intolérance? l'ambition sacerdotale. L'excessif amour du Moine pour le pouvoir produisit son excessive barbarie. Cruel par systême, le Moine l'est encore par son éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout Prêtre Catholique doit en général être atroce. * 79. Aussi dans les Pays soumis à sa puissance, exerça-t-il en tous les tems tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus rafinée. Si d'une Religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, il fit un instrument de persécutions & de massacres; si tout dégouttant du sang versé dans un Auto-da-fé, il ose dans le sacrifice de l'autel, lever ses mains homicides au Ciel, qu'on ne s'en étonne point; le Moine est ce qu'il doit être.

Cou-

Couvert du ſang hérétique, il doit ſe regarder comme le vengeur de la Divinité. Quel inſtant néanmoins pour implorer ſa clémence ? Ses mains ſeroient-elles pures, parce que *l'Egliſe* les déclareroit telles ? Quel Corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorſquelles tendoient à l'accroiſſement de ſon pouvoir !

C'eſt aſſez de l'aveu de l'Egliſe pour ſanctifier un crime. J'ai conſidéré les diverſes Religions & j'ai vu leurs divers Sectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec leſquels ils vouloient brûler leurs ſemblables. J'ai vu les diverſes ſuperſtitions ſervir de marche-pied à l'orgueil eccléſiaſtique. Quel eſt donc, me ſuis-je dit, le vrai impie ? Eſt-ce l'Incrédule ? Non : mais le Fanatique * 80. ambitieux. C'eſt lui qui perſécuteur, aſſaſſin de ſes freres, enviant à l'exécuteur des vengeances céleſtes le plaiſir de tourmenter les hommes dans les Enfers, ſe préſente

pour

ur remplir ſes abominables fonc-
ns ſur la terre ; qui ne voyant
'un damné dans un Incrédule, vou-
oit par une mort prompte, hâter
core ſa damnation, & par une gra-
:ion inouie de cruauté, que cet
mme ſon ſemblable, fût au même
tant arrêté, empriſonné, jugé,
udit, brûlé & damné.



CHAPITRE XXI.

npoſſibilité d'étouffer dans l'hom-ne le ſentiment de l'intolérance; moyen de s'oppoſer à ſes effets.

E levain de l'intolérance eſt in-
ſtructible : il ne s'agit que d'en ſur-
endre le développement & l'action.
s Loix ſéveres doivent donc les
rimer comme le vol.

S'agit-

S'agit-il d'un intérêt perſonnel? L
Magiſtrat en défendant les voies d
fait, lie les mains de l'intoléranc
Pourquoi les lui délie-t-il, lorſqu
ſous le maſque de la Religion, ce
intolérance peut exercer les plus gra
des cruautés?

Les hommes ſont de leur natu
intolérans. Le ſoleil de la raiſon l
éclaire-t-il un moment? Qu'ils en pr
ſitent pour s'enchaîner par des Lo
ſages, & ſe mettre dans l'heureu
impuiſſance de ſe nuire, lorſqu'ils ſ
ront de nouveau ſaiſis de l'accès d'
ne rage intolérante.

De bonnes Loix peuvent égalem
contenir le Dévot furieux & le P
tre perfide. L'Angleterre, la Holl
de, une partie de l'Allemagne
ſont la preuve. Des crimes & d
malheurs muliplićs ont ſur cet ob
ouvert enfin les yeux de ces Peup
Ils ſentent que la liberté de penſer
de droit naturel; que penſer prod

besoin de communiquer ses pen-
s, & que dans un Peuple, comme
s un particulier, l'indifférence à
égard est un signe de stupidité.

Qui n'éprouve pas le besoin de pen-
, ne pense pas. Il en est de l'esprit
nme du corps: ne fait-on point usage
leurs facultés, on devient impotent
corps & d'esprit. Lorsque l'intolé-
ce a comprimé l'ame des Citoyens,
squ'elle en a détruit le ressort, alors
prit de vertige & d'aveuglement se
and sur une Nation.

Le toucher de Midas, disent les
ètes, changeoit tout en or: La tête
Méduse transformoit tout en pier-
: l'intolérance transforme pareil-
ient en hypocrites, en foux, en
ots, * 81. tout ce qui se trouve
is l'atmosphere de sa puissance.
st elle qui dans l'Orient porta ces
miers germes de stupidité qu'y
reloppa depuis le Despotisme.
st l'intolérance qui condamne au

mé-

mépris de l'Univers présent & à ve-
nir, toutes ces Contrées superstitieu-
ses dont les Habitans paroissent réel-
lement plutôt appartenir à la classe des
brutes qu'à celle des hommes.

Il n'est qu'un cas où la tolérance puis-
se devenir funeste à une Nation ; c'est
lorsqu'elle tolere une Religion intolé-
rante ; telle est la Catholique. * 82. Cet-
te Religion devenue la plus puissante
dans un Etat y répandroit encore le
sang de ses stupides protecteurs ; c'est
un serpent qui piqueroit le sein qui
l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne
y soit attentive ! ses Princes ont inté-
rêt d'embrasser le Papisme : il leur
offre de grands établissemens pour
leurs freres, leurs enfans &c. Ces
Princes une fois Catholiques voudront
forcer la croyance de leurs Sujets, &
dussent-ils encore verser le sang hu-
main, ils le feront de nouveau cou-
ler. Les flambeaux de la superstition
& de l'intolérance fument encore.

L'I

Un léger souffle peut les rallumer & embraser l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie? Je l'ignore. La Hollande seroit-elle sure de s'y soustraire? Le Bréton lui-même pouroit-il du haut de ses dunes long-tems braver la fureur du Catholique? Le fossé des mers est une barriere impuissante contre le Fanatisme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle Croisade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre & de traiter un jour les Brétons, comme il traita jadis les Albigeois.

Que le ton insinuant du Catholique n'en impose pas aux Protestans. Le même Prêtre qui regarde en Prusse l'intolérance comme une abomination & une infraction à la Loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une Hérésie. * 83. Qui le rend en ces Pays si différent de lui-même? Sa foiblesse en Prusse & sa puissance en France.

Qu'on

Qu'on conſidere la conduite des Chrétiens d'abord foibles; ce ſont des agneaux: devenus forts, ce ſont des tigres.

Inſtruites par leurs malheurs paſſés, les Nations ne ſentiront-elles jamais la néceſſité d'enchaîner le Fanatisme & de bannir de toute Religion le Dogme monſtrueux de l'intolérance? Qui dans ce moment-même ébranle le Trône de Conſtantinople & ravage la Pologne? Le Fanatisme. C'eſt lui qui défendant au Catholique Polonois d'admettre le Diſſident au partage de ſes privileges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. Envain impute-t-on au ſeul orgueil des Grands les malheurs actuels de ces Contrées; ſans la Religion les Grands n'euſſent point armé la Nation; & l'impuiſſance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la Patrie. Le Papiſme eſt l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Conſtantinople, c'eſt le Fanatiſme Muſul-

Musulman qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le Chrétien Grec, l'arme en secret contre l'Empire dont il auroit été le défenseur.

Plût-au-Ciel que ces deux exemples, & présens, & frappans des maux produits par l'intolérance religieuse, fussent les derniers de cette espece, & que désormais indifférens à tous les cultes, les Gouvernemens jugeassent les hommes sur leurs actions & non sur leur croyance : qu'ils regardassent les vertus & le génie comme les seuls titres à la faveur publique; apprissent que ce n'est point de l'horloger Papiste, Turc, ou Réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter sa montre; & qu'enfin ce n'est point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talens qu'il faut confier les places.

Tant que le Dogme de l'intolérance subsiste, l'Univers moral renferme dans son sein le germe de nouvelles calamites. C'est un volcan demi-éteint

qui se rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la désolation.

Telles sont les craintes d'un Citoyen qui sincere ami des hommes souhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, suffisamment prouvé dans cette Section qu'en général toutes les passions factices & en particulier l'intolérance civile & religieuse, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront sans doute fait oublier au Lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette discussion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes, si toutes les passions citées ci-dessus sont factices, tous par conséquent en sont susceptibles. C'est pour faire plus évidemment encore sentir cette vérité, que je lui présente de nouveau le tableau de généalogie des passions.

CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

UN principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité? un sentiment d'amour pour le plaisir, & de haine pour la douleur: c'est de ces deux sentimens réunis dans l'homme & toujours présens à son esprit que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi. * 84. Cet amour de soi engendre le desir du bonheur; le desir du bonheur celui du pouvoir; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition & généralement à toutes les passions factices, * 85. qui, sous des noms divers, ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguisé & appli-

appliqué aux divers moyens de se le procurer.

Ces moyens ne sont pas toujours les mêmes. Aussi voit-on les hommes selon les positions où ils se trouvent, & le Gouvernement sous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richesses, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talens &c. mais y marcher constamment.

Si l'on se rappelle maintenant ce que j'ai dit Section 2, 3 & 4 de cet Ouvrage :

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit ;

2°. Que cette égale aptitude est en eux une puissance morte ; si elle n'est vivifiée par les passions ;

3°. Que la passion de la gloire est celle qui met le plus communément cette puissance en action ;

4°. Que tous en sont susceptibles dans les Pays où la gloire conduit au pouvoir ;

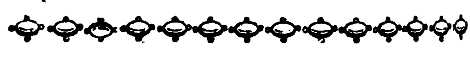
La

La conclusion générale que j'en tirerai, c'est que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux peuvent être animés de l'espece de passion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La seule objection à laquelle il me reste à répondre est celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire: * 86. mais cette passion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré de force suffisant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire: alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer

tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.



CHAPITRE XXIII.

De la force du sentiment de l'amour du soi.

LE sentiment de l'amour de soi différemment modifié dans les différens hommes, est essentiellement le même dans tous. *Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boiteux & avoir le même desir de sa conservation, la même haine pour la douleur & le même amour pour le plaisir.

Ni la force, ni la foiblesse du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous la force du sentiment de l'amour de soi.

Les

Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes & n'ont cependant pas la même organisation. S'il étoit un moyen de mesurer la force de ce sentiment, ce seroit par *sa constance*, son *unité* & si je l'ose dire; par sa présence habituelle. Or à tous ces égards le sentiment de l'amour de soi est le même dans tous les hommes.

C'est ce sentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre comme d'une épée pour triompher des plus grands obstacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'est ce sentiment enfin qui toujours occupé du bonheur de chaque Individu, veille sans cesse à sa conservation. Or si l'amour de soi est à cet égard le même dans tous, tous sont donc susceptibles du même degré de passion, par conséquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit. Mais j'admets

pour un moment que le sentiment de l'amour de soi se fît moins vivement sentir à l'un qu'à l'autre: il est certain que cette différence, non encore apperçue par l'expérience, seroit par conséquent très-petite & qu'elle n'influeroit en rien sur les esprits.

Un Méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie nécessaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de son rivage; il laisse le surplus des eaux suivre leur cours & se perdre dans des marais. Il ne faut donc pareillement détourner du sentiment total de l'amour de soi que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit. Or cette partie est moins considérable qu'on ne le pense. Consulte-t-on sur ce point l'expérience? Elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude & de la

lectu-

lecture & des langues. * 87. Or cette espece d'attention est, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatiguantes. (*a*).

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes sont des dons du hazard; que nous lui devons le premier soupçon de toute vérité nouvelle; que toutes les vérités de cette espece sont, pour ainsi dire, saisies sans attention; que leur découverte par cette raison a toujours été regardée comme une inspiration, & qu'il n'est point en conséquence de Poëte, ni de Philosophe à qui l'expression harmonieuse & brillante, clai-

re

(*a*) Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfans que l'étude de la Géométrie, c'est que les enfans éprouvent plus habituellement le besoin de parler que de comparer ensemble des figures géométriques, & que le besoin senti de l'attention la rend toujours moins désagréable & moins pénible.

re & précife de fes penfées, n'ait coû-té plus de foins & de travail que fes idées les plus heureufes.

D'où il réfulte que tous les hommes organifés comme le commun d'entr'eux font fufceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypothefe où le fentiment de l'amour de foi ne fût pas le même dans tous (hypothefe fans doute impoffible) la petite différence qui fe trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence fur leur efprit.

En effet qu'on fuppofe le fentiment de l'amour de foi plus vif dans l'un que dans l'autre, ce fentiment comme l'expérience le prouve, n'en feroit pas moins également habituel dans eux. Or fi toute fupériorité d'efprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle, (*a*) il eft évident que

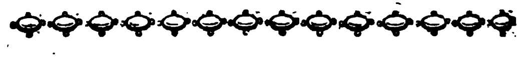
(*a*) Lorfqu'il s'agit d'efprit, le Lecteur pour bien

que dans cette ſuppoſition, tous les hommes ſeroient encore doués du de-
gré

bien ſaiſir mes idées, doit rappeller à ſa mémoire que l'eſprit eſt le produit de l'attention & l'attention celui d'une paſſion quelconque, & ſur-tout celle de la gloire. Qu'en vain le hazard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une converſation &c. des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées nouvelles; que ces objets ſeroient pour nous des ſemences ſtériles, ſi l'attention ne les fécondoit, c'eſt-à-dire, ſi nous n'avions un intérêt, un deſir vif de les comparer, & d'obſerver les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit ſouvent du grand homme qu'il eſt fils du malheur, c'eſt qu'en général toujours occupé de s'y ſouſtraire, l'homme eſt alors forcé de penſer & de réfléchir. Il eſt donc toujours ce que le fait la poſition où il ſe trouve. Mais l'adverſité eſt-elle ſi ſalutaire qu'on le dit? oui; dans la premiere jeuneſſe, lorſqu'on peut encore contracter l'habitude de penſer & de réfléchir. Cet âge paſſé, le malheur afflige l'homme & l'éclaire peu. *L'infortune*, dit le proverbe

gré de passion nécessaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.



CHAPITRE XXIV.

Des grandes idées, effets de la constance de l'attention.

UN desir violent occasionne souvent un effort d'esprit plus vif que contenu. Or l'acquisition des grands talens

Ecossois, *est saine à déjeûner, indifférente à dîner* & *mortelle à souper.* D'ailleurs l'adversité n'excite souvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée, parce qu'elle est souvent passagere. La passion de la gloire est plus durable, & par cette raison la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talens.

lens ſuppoſe un travail opiniâtre & un deſir de s'inſtruire encore plus habituel que vif.

Quelqu'occupés que les gens du monde ſoient de leur fortune & de leurs plaiſirs, ils éprouvent par inſtant des deſirs de gloire. Pourquoi ces deſirs ſont-ils ſtériles en eux? c'eſt qu'ils ne ſont pas aſſez durables. C'eſt à la conſtance des deſirs que ſont attachés les grands ſuccès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'eſt que le deſir de voir leurs amans eſt en elles toujours plus habituel que le deſir de les en empêcher ne l'eſt à leurs ſurveillans.

Les habitans de Kamſchatka d'une ſtupidité ſans égale à certains égards, ſont à d'autres d'une induſtrie merveilleuſe. S'agit-il de ſe faire des vêtemens? leur adreſſe en ce genre, dit leur Hiſtorien, ſurpaſſe celle des Eu-

 ropéens.

ropéens. (*a*). Pourquoi? c'eſt qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus ſujette aux intempéries de l'air, où par conſéquent le beſoin d'être vêtu ſe fait le plus habituellement ſentir. Or le beſoin habituel eſt toujours induſtrieux. Eprouve-t-on celui de la conſidération? procure-t-elle pouvoir (cet objet commun du deſir des hommes) on fait tout pour l'obtenir. C'eſt dans la poſſeſſion de cette eſtime qu'on concentre tout ſon bonheur, & c'eſt alors

(*a*) Si les habitans de Kamſchatka nous ſurpaſſent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous. Les talens ne ſont que la différente application du même eſprit à des genres divers.

Qui ſouleve une livre de plume ou de laine, ſouleve une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'induſtrie des habitans de Kamſchatka & la nôtre tient donc à la différence de beſoins que doivent éprouver dans des climats différens, des peuples ſauvages ou policées.

alors que le desir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Or si ce dernier sentiment, comme l'expérience le prouve, est habituellement présent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'espece d'attention à laquelle est attachée la supériorité de l'esprit.

Tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux sont donc susceptibles non seulement de passions, mais encore du degré habituel de passions suffisant pour les élever aux plus grandes idées.

D'où provient donc l'extrême inégalité des esprits? De ce que personne ne voit précisément * 88. les mêmes objets; ne s'est précisément trouvé dans les mêmes positions; * 89. n'a reçu la même éducation; & de ce qu'enfin le hazard qui préside à notre instruction ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'est

C'est donc à l'éducation prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel même l'idée du hazard se trouve comprise (a) qu'on peut rapporter l'inégalité des esprits.

Pour

(a) De ce que le hazard aura toujours part à notre instruction en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation? non: l'éducation ne fera jamais des hommes supérieurs de tous les habitans d'une Nation: mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le desir de la gloire, en mettant souvent les Citoyens dans les positions où le hazard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puisse infiniment retrécir l'empire.

Il est à Rome des Conservatoirs ou Ecoles de Musique dont on sort toujours bon Musicien, & dans lesquels il se forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit aussi à Paris une Ecole des ponts & chausſées dont il ne sort que des gens instruits, parmi lesquels se trouvent quelques hommes supérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation & faire du reste des citoyens des gens de sens & d'esprit. Or ces avantages d'une excellente éducation sont suf-

fisans

Pour compléter les preuves de cette vérité, il ne me reste qu'à montrer dans la Section suivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui sur ce même sujet adoptent des principes différens des miens.

Je prendrai M. Rousseau pour exemple. C'est de tous les Auteurs celui qui dans ses Ouvrages a traité cette question avec le plus d'esprit & d'éloquence. Je discuterai donc ses principales opinions, & si j'en démontre la fausseté & la contradiction, j'imagine que le Public alors moins attaché à ses anciens préjugés, jugera sans partialité mes principes & se trouvera dans cette disposition heureuse & calme qui fait adopter toute idée juste quelque paradoxale qu'elle ait d'abord parue.

sisans pour encourager à l'étude d'une science à la perfection de laquelle est en partie attaché le bonheur de l'humanité.

NO-



NOTES.

1. QUelques-uns ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractere distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractere : elle leur est commune avec les Turcs & généralement avec toutes les Nations non accoutumées à une discipline févere. Les François d'ailleurs en sont susceptibles. Le Roi de Prusse en a dans ses Armées & tous y font l'exercice à la Prussienne.

2. Les mots *loyal* & *poli*, ne sont point synonimes. Un Peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérencieux. Un tel Peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un Peuple libre. Les négocians de tous les pays attestent la loyauté des commerçans Anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

3. Dans une Nation avilie, on ne trouve pas même parmi ses meilleurs Citoyens, des caracteres d'une certaine élévation. Des ames nobles & fieres y feroient trop discordantes avec les autres.

4. En

4. En Orient quel est l'homme le plus loué? Le plus tyran*, le plus craint & le plus détestable. Mais ce Tyran tant loué de son vivant peut donc toujours se croire l'idole & l'amour de ses Peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est long-tems après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au Monarque d'Orient pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime & les regrets de ses Sujets? Il n'en est qu'un; c'est de réfléchir sur lui-même, d'examiner s'il s'est toujours occupé du bonheur de ses peuples, & si dans toutes ses actions il n'a jamais consulté que l'intérêt National. Y fut-il toujours indifférent? Il peut être sûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel: elle détruit le charme du mensonge & de la flatterie.

Ce que la mort opere sur les Sultans, la disgrace l'opere sur ses Visirs. Sont-ils en place? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talens, qu'on leur refuse. En sortent-ils? Ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, souvent des hommes communs & sans génie.

5. Le Despote toujours sans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il se flatter

compte la jalousie, l'inexpérience des Généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité Religieuse qui commença dès-lors à s'étendre sur tous les esprits. Maintenant le François n'ose plus penser par lui-même. De jour en jour, il pensera moins, & sera de jour en jour moins redoutable.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel qu'en Angleterre même il n'est presque point de Ministre qui ne voulût revêtir son Prince du pouvoir arbitraire. L'ivresse d'une grande place fait oublier au Ministre qu'accablé lui-même sous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & sa postérité en seront peut-être les premieres victimes.

Qui fait chercher les grands emplois? Seroit-ce le desir d'y faire le bien? Qui ne seroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les desire, c'est moins pour l'utilité publique que pour la sienne propre. Les hommes ne naissent donc pas aussi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté suppose amour des autres, & c'est en nous seuls que se concentre tout notre amour.

11. Le desir du pouvoir est général & si pour

y parvenir tous les hommes ne s'exposent point aux mêmes dangers, c'est que l'amour de la conservation est dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puissance.

12. En presque tout pays l'on donne à la force la préférence sur la justice. En France, l'on met l'Avocat à la taille; l'on en exempte le Lieutenant. Pourquoi? C'est que l'un est jusqu'à un certain point représentatif de la justice & l'autre de la force.

13. Quels sont les ennemis d'un homme célebre? Ses rivaux & presque tous ses Contemporains. Sa présence les humilie. De qui l'homme illustre est-il loué? De l'Etranger; l'Etranger est sans envie. C'est la postérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des tems. L'estime de l'Etranger est pour l'homme de Lettres presque l'unique récompense qu'il puisse maintenant attendre de ses travaux.

14. Est-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'esprit qu'en soi; on le hait, sa présence importune; l'on veut se venger, s'en défaire, & pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier comme Descartes, Baile, Maupertuis &c. ou l'on le persécute comme Montesquieu, Diderot, &c.

Il

Il n'est point, dit-on, de grand homme aux yeux de sa femme ou de son valet de chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on seroit trop souvent forcé d'admirer? On prend dans ce cas le parti ou de le quitter ou de l'estimer peu.

Les grandeurs & les richesses peuvent quelque tems imposer silence à l'envie; mais elle s'en irrite en secret. On ne veut pas qu'un homme déjà notre supérieur en naissance & en dignité, le soit encore en talens. Cet homme écrit-il comme Fréderic? On ridiculise en lui le talent d'écrire qu'on admire dans César, Cicéron &c. On le voit à regret constater son mérite par un bon Ouvrage. Eh quoi! Sa seule conversation ne suffiroit-elle pas pour prouver son esprit? Non, dans la conversation, les idées se succedent très-rapidement: on n'a le tems ni de les considérer sous toutes les faces, ni d'en apprécier la justesse. D'ailleurs le ton, le geste de celui qui parle, la disposition de celui qui écoute, tout peut en imposer. On est donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en use & l'on se console.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'estime. Toute supériorité attire respect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite

mérite supportable? C'est qu'elle le rend un peu méprisable.

Le mérite réservé donne à la fois une disposition au respect & à la haine, & le mérite affable une disposition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne doit se contenter de peu d'estime. L'oubli du mérite en est le pardon. Les grands talens font quelques admirateurs & peu d'amis. Le vœu secret & général du plus grand nombre, ce n'est pas que l'esprit s'exalte, c'est que la sottise s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles satyriques? La critique qu'on y fait des grands hommes; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent si promptement le jeune Cimon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer long tems le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talens naissans? souvent pour déprimer les talens reconnus. Pénetre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs? on voit que le desir d'obliger un homme a sou-

vent moins de part au ſervice qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

16. En général les peres honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leur fils fréquenter les hommes de Lettres & donner à leur ſociété la préférence ſur toute autre : l'orgueil paternel en eſt humilié.

17 Si comme on le dit, les Lettres & la Philoſophie ſont en France ſans protecteurs, on peut ſans être prophête, aſſurer que la génération prochaine y ſera ſans eſprit & ſans talens, & que de tous les arts, ceux de luxe y seront les ſeuls cultivés.

18. La violence & la perſécution ſont en général proportionnées au mérite du perſécuté. En tout pays les hommes illuſtres ont éprouvé des diſgraces. En Angleterre il n'y a gueres plus de 150 ans qu'on y peut être impunément grand homme.

19. Peu d'Auteurs penſent d'après eux. La plupart font des Livres d'après des Livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit pas s'attendre à l'eſtime de la poſtérité.

20. Ja-

20. Jadis toujours à genoux devant les Anciens, quiconque eût en secret préféré le Tasse à Virgile, ou à Homere, n'en fût jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour Loi? Qui mieux que la diversité des opinions peut éclairer le goût du Public.

21. Le Prince & le Magistrat redoutent-ils le jugement de la postérité? ils méritent communément son estime: ils sont justes dans leurs Edits & leurs sentences. Il en est de même d'un Auteur. A-t-il en écrivant la postérité présente à son souvenir? sa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes; il s'assure de l'estime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les siecles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique intitulé Censure de Belisaire, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ses assertions: il rappelle toujours à mon esprit ce beau vers de Racine.

Eh quoi, Mathan! d'un Prêtre est-ce là le langage?

23. Les Citoyens auxquels on doit le plus de respect sont d'abord ces Généraux & ces

Ministres habiles dont la valeur ou la sagesse assure, ou la grandeur, ou la félicité des Empires; mais après ces Chefs de guerre ou de justice, quels Citoyens sont les plus utiles? ceux qui perfectionnent les Arts & les Sciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fournissent aux besoins de l'homme, ou l'arrachent à ses ennuis. Pourquoi donc marquer plus de considération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand Géometre, au grand Poëte, & au grand Philosophe? c'est que notre premier respect est pour un pouvoir à la possession duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaisir.

Le pouvoir est l'idole de la Jeunesse & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelacer des myrtes à ses lauriers.

Si ce même pouvoir est quelquefois le dédain du Vieillard, c'est qu'il n'en tire plus le même avantage.

24. C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur & sa récolte & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture doit-on s'étonner que le fort crut avoir sur un terrain vague & stérile, autant de droit que le premier occupant?

25. La

25. La résistance au Puissant est réputée sédition & crime même dans les pays policés. quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un Négociant Anglois portées à la Chambre des Communes. „ Messieurs, dit-il, „ vous n'imagineriez jamais les tours perfides „ que nous font les Negres. Leur méchance- „ té est telle sur certaines côtes d'Afrique qu'ils „ préferent la mort à l'esclavage. Sont-ils „ achetés? ils se poignardent, se jettent dans „ des puits. Autant de perdu pout l'acheteur. „ Jugez par ce fait de la perversité de cette „ maudite race ".

26. Dans quel moment les Peuples violent-ils le droit des gens? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine? aucune Nation ne put lui résister. Rome devenue plus forte cessa d'être juste. Ses habitans furent dès-lors sans honneur & sans foi. Le Puissant est toujours injuste. La justice entre les Nations est toujours fondée sur une crainte réciproque & delà cette axiome politique.

Si vis pacem, para bellum

Veux-tu la paix? soit prêt à la guerre.

27. Aristote met le brigandage au nombre

des différentes especes de chasses. Solon entre les diverses professions compte celle de voleur. Il observe seulement qu'il ne faut voler, ni ses concitoyens, ni les alliés de la République. Rome fut sous le premier de ses Rois un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation & le pillage comme le seul exercice convenable à la Jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse & former des hommes.

28. Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens &c. Je le crois. La crainte des représailles l'établit chez des Nations qu'une Puissance à peu-près égale force à respecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont-elles affaire à des peuples sauvages? dès ce moment, le droit des gens est nul & chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux Nations Chrétiennes à parler de droit des gens, de Loi naturelle & de vertu? elles qui sans outrage de la part des Indiens Orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes & en chassent les habitans; elles qui dans les villages Africains portent avec les marchandises de l'Europe, la discorde, la guerre & en profitent pour faire des esclaves;

elles

elles enfin qui ſans prétexte & ſans offenſe de la part des Indiens Occidentaux, débarquent en Amérique, renverſent les Trônes de Monté-zume & des Incas, égorgent leurs ſujets, s'approprient leurs Etats & oublient qu'il eſt un droit de *Primo occupanti.*

L'Egliſe ſe vante de faire reſtituer les larcins & les dépôts volés : mais a-t-elle fait reſtituer les Empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires? De concert avec les Princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde? ne s'eſt-elle pas enrichie de ſes dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin par ſa conduite jetté du mépris ſur les préceptes de cette Loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs?

Eſt-il d'ailleurs une morale plus abſurde & plus petite que celle de l'Egliſe? Qu'un Prince prenne une Maîtreſſe, qu'il ſatisfaſſe un goût auſſi indifférent au bien public, ſi ce goût ou cette Maîtreſſe eſt défavorable aux projets de l'Egliſe, le Prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même Prince porte la dévaſtation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offenſé ; qu'il faſſe périr 400,000 hommes dans cette expédition, qu'il ſurcharge ſes Sujets d'impôts, le Prêtre garde le ſilence. Belle morale que celle du Clergé catholique!

 29. On

29. On aime, dit-on, la justice. Mais les Magistrats en sont les organes, & chargés par état de l'administrer, ils doivent sur-tout protéger l'innocence. La protegent-ils réellement? Une affaire criminelle est en Espagne & en Angleterre instruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un Avocat à l'accusé, où l'on fait publiquement son procès, est sans contredit celle où l'innocence est le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des Juges. C'est la meilleure. Pourquoi n'est-elle pas adoptée? Pourquoi les Magistrats n'en sollicitent-ils pas l'admission? C'est qu'ils imaginent que plus leurs sentences seront arbitraires, plus ils inspireront de crainte & plus ils acquerront de pouvoir sur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'est donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or comment se dire ami de l'humanité, lorsqu'on ne l'est pas même de la justice?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puissance, en peut être difficilement séparée, On respecte jusqu'à l'apparence du pouvoir. C'est à ce sentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le suicide. On suppose une grande puissance à qui méprise assez la vie pour

se

se donner la mort. A quelle autre cause, sinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'excessive haine des femmes sages pour les hommes d'un certain goût? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats étoient des Héros, des amis fideles, des Citoyens honnêtes. On peut donc avec ce certain goût servir utilement & sa famille & sa Patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en sont soupçonnés? C'est qu'elles ont sur eux peu de puissance. Or ce défaut de pouvoir leur est insupportable. Ce sont autant d'esclaves de moins dans leur Empire. Ils sont donc coupables d'un crime que la mort seule peut expier.

31. C'est la force qui rend un Monarque respectable à un Monarque. Philippe second travaille à son Bureau; il se sent un besoin; il appelle, personne ne vient. Son bouffon se met à rire. De quoi ris-tu, dit le Roi? Du respect, de l'estime & de la crainte que vous inspirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, si vous cessiez d'être fort, & que vos autres Sujets ne vous servissent pas mieux que vos domestiques.

32. L'enthousiasme de l'équité se fait rarement

ment sentir aux Princes. Peu d'entr'eux sont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité le seul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des sacrifices humains; il porte la guerre en Afrique & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces détestables sacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux sont peut-être les seules réellement entreprise pour le bonheur des Nations. Gélon & Catherine II. partageront donc à cet égard l'estime de la postérité. Veut-on apprécier le mérite des Souverains? Qu'on ne les juge point sur de petits maux produits par quelques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont, ou faits, où voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux. Le seul moment où communément le bien public s'opere, est celui où l'intérêt du Puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les Rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux Sujets & pour affoiblir le pouvoir féodal? celui où les orgueilleux vassaux de la Couronne marchoient égaux aux Souverains. Alors l'ambition des Monarques ordonna l'affranchissement des Peuples.

Que les Princes d'Orient ne vantent point

leur

leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des Sujets, ne les aime point. C'est folie de croire que les peuples en seront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une Nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un Gouvernement équitable. Qui veut aveugler les Citoyens, veut être impunément injuste. Tels sont en général les hommes; & cependant la plupart d'entr'eux osent se dire amis de la justice. O ignorance de soi même! O hypocrisie!

33. Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice? Non: mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames? En leur présentant d'une part, l'homme injuste comme avili, méprisé & par conséquent comme foible; & de l'autre, l'homme juste, comme estimé, honoré, & par conséquent comme fort.

Les idées de justice se font-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? Elles se confondent & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se les rappeller ensemble? Bientôt il

n'eſt plus poſſible de les ſéparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à ſe montrer toujours juſte & vertueux; & rien alors qu'on ne ſacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la conſidération engendre l'amour de la juſtice. Ce dernier amour, il eſt vrai, eſt étranger à l'homme : celui du pouvoir au contraire lui eſt naturel : il eſt commun à tout, au vertueux comme au fripon, au Sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique ; & le deſir de la juſtice l'effet de l'inſtruction. En conſéquence c'eſt de la ſageſſe des Loix que dépend la vertu des Peuples. Que d'hommes vertueux chez un Peuple où l'on reſpecte la juſtice, ſeroient injuſtes chez une Nation féroce, où l'équité ſeroit traitée de foibleſſe & de lâcheté ? On n'aime donc point l'équité pour l'équité même. C'eſt une queſtion de tout tems décidée par la conduite & les mœurs de tous les Peuples & de tous les Deſpotes.

34. Dans le Gouvernement féodal, quels ſont les tyrans du Peuple Les Seigneurs. Les Tyrans, dira-t-on, y ſont donc plus multipliés que dans les Gouvernemens deſpotiques? J'en

J'en doute. Le Sultan a ſous lui des Viſirs, des Pachas, des Beys, des Receveurs d'impôts, des Directeurs de Douanes ou de Domaines, enfin une infinité de Commis ou de ſous-Deſpotes encore plus indifférens que les Propriétaires au bonheur des vaſſaux.

35. En Angleterre ſi la mal-honnêteté eſt dans un Grand mépriſée des petits, c'eſt que ces petits protégés par la Loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, ſi le vice du Grand eſt au contraire reſpecté, c'eſt qu'en lui le vice eſt armé de puiſſance, & qu'on peut abhorrer & non mépriſer la puiſſance.

36. Attila comme Thamas ſe glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rebelle ſont les noms injurieux que l'oppreſſeur puiſſant donne au foible opprimé.

38. Dans tout Empire où les volontés momentanées du Prince ſont Loix, toutes les Loix ſont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui ſont gouvernés.

39. Le mépris est le partage de la foiblesse. Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun Prince. Un Souverain perd-il une Province? une Ville? Il est méprisable à ses propres yeux. Enleve-t-il injustement cette Ville ou cette Province à son voisin? Il s'en croit plus estimable: il a toujours vu l'injustice honorée dans le Puissant & l'Univers se taire devant la force.

40. Le fort & le méchant, dit un Poëte Anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juste & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs: jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foiblesse; & dans un Gouvernement vicieux, le bon & le foible sont nés victimes du méchant & du fort.

41. Un Milord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez vous ce beau pays? „ Je n'y „ puis, répond-il, soutenir plus long-tems le „ spectacle du malheur des paysans Romains; „ leur misere me déchire : ils n'ont plus face „ hu-

» humaine ». Ce Seigneur exageroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, & le supplice du gazettier Hollandois, celle du Ministere François. Le crime de ces deux infortunés fut le même: tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le siecle dernier du traitement fait au Gazettier. Il est des siecles encore plus vils où le supplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on sur le sort de ce Gazettier? Compare-t-on le crime au châtiment? L'on se croit transporté chez ce Sultan des Indes qui fait pendre son Visir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crême. Peu s'en est fallu que l'illustre & malheureux M. de la Chalotais n'ait subi le même sort pour avoir pareillement mis trois grains de sel dans une lettre écrite, dit-on, à un Contrôleur-général.

44. En France, pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des Grands sur la Scene? C'est que des comédies de cette espece opéreroient, dira-t-on, peu de conversions; j'en conviens. Un

Un Poëte qui, par un tableau ridicule & faillant de la frivolité, se flatteroit de corriger à cet égard les mœurs Françoises, se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un Gouvernement sur lequel les femmes & les Prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver; c'est le seul qui conduise à la fortune.

45. Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talens doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyans.

46. Le Visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des Peuples & des Princes éclairés. Ce Visir craint qu'au retour le voyageur ne le méprise. Ennemi né des gens instruits, il se vante de son mépris pour eux; & c'est sur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands Ministres & les Grands Princes ont toujours été Protecteurs des Lettres. Le Prince de Brunswick, Catherine II., le Prince Henri de Prusse &c. en sont la preuve.

47. C'étoit jadis le privilege des foux de dire quelquefois la vérité aux Princes: mais encore avec quelle précaution & dans quel moment! Imitons, disoit l'un d'eux, la prudence des chats: ils ne se croient point en sûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'est à la liberté dont jouissent encore les Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reste. Sans eux presqu'aucune Nation qui ne gémit sous le joug de l'ignorance & du Despotisme. Tout homme vertueux, tout bon Citoyen doit donc s'intéresser à la liberté de ces deux Peuples.

49. Ce n'est qu'à des automates que le Despotisme commande. On n'a de caractere que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la bassesse l'étouffent en eux.

50. Le Gouvernement défend-il d'imprimer sur les matieres d'administration ? il fait vœu d'aveuglement & ce vœu est assez commun. „ Tant „ que mes finances seront bien régies & mes „ Armées bien disciplinées, disoit un grand „ Prince, écrira qui voudra contre ma disci-

pline

» pline & mon administration. Mais si je né-
» gligeois l'un ou l'autre; qui sait si je n'au-
» rois pas la foiblesse d'imposer silence aux
» Ecrivains ».

51. Entre-t-on au Ministere? ce n'est plus le tems de se faire des principes, mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne sont que des détails toujours ignorés de quiconque n'est point en place.

52. Gêner la presse, c'est insulter une Nation; lui défendre la lecture de certains Livres, c'est la déclarer esclave ou imbécille. Cette défense doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'est presque toujours d'après l'opinion des Puissans qu'elle approuve ou condamne un Livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement est nul: c'est le cri des intéressés pour ou contre. Le jugement vraiment intéressant pour un Auteur, est le jugement réfléchi du Public: il est presque toujours juste.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places est souvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge qui me contraint d'étudier est mon ennemi. Je demande sa punition

nition & desire sa mort. Je veux bien pardonner aux Poëtes leurs beaux vers; je puis les lire sans attention: mais je ne pardonne point au Moraliste ses bons raisonnemens. L'importance des sujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés? il blesse mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma paresse: il me force à penser. Or toute contrainte produit haine.

54. Le terrain du Despotisme est fécond en miseres comme en monstres. Le Despotisme est un luxe de pouvoir inutile au bonheur du Souverain. La seule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il est l'effroi d'un Anglois. „ Craignons, dit à ce sujet le juge „ Prat, que l'étude de l'Italien & du François „ n'avilisse un peuple libre ".

Que sont aux yeux d'un Anglois les Grands de l'Europe? des hommes qui joignent à la qualité d'esclaves celle d'oppresseurs des Peuples: des Citoyens que la Loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un Grand n'est en Portugal propriétaire, ni de sa vie, ni de ses biens, ni de sa liberté. C'est un Negre domestique qui fouetté par l'ordre immediat du Maître, méprise le Negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'Intendant. Voilà dans presque tou-

toutes les Cours de l'Europe, l'unique différence sensible entre l'humble Bourgeois & l'orgueilleux grand Seigneur.

55. Il faut ou ramper ou s'éloigner de la Cour. Qui ne peut vivre que de ses graces, doit être vil ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu Roi de Prusse à souper avec l'Ambassadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il pense des Princes. » En général, répond-il, » ce sont de mauvais Sujets ; ils sont ignorans, » ils sont perdus par la flatterie. La seule chose » à laquelle ils réussissent, c'est à monter à » cheval. Aussi de tous ceux qui les appro» chent, le cheval est le seul qui ne les flatte » point, & qui leur casse le col, s'ils le gou» vernent mal".

57. Plus un Gouvernement est despotique, plus les ames y sont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer son Tyran. Les Esclaves bénissent à Maroc leur sort & leur Prince, lorsqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les Souverains corrompus par la flatterie sont des enfans gâtés. Habitués à commander

mander à des esclaves, ils ont souvent voulu conserver la même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs Etats. C'est le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus &c. Lorsque ces Despotes oserent s'égaler à des peuples libres.

59. Est-on riche, on veut être loué comme riche. A-t-on de la naissance? on veut être loué comme gentilhomme. Est-on bien fait? on veut être loué pour sa taille. En fait de louange, on n'est point difficile; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie pense d'après lui. Ses opinions sont quelquefois contraires aux opinions reçues: il blesse donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenser personne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on est alors sans génie & sans ennemi.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel se porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuel Morland, Ambassadeur d'Angleterre en

Sa-

Savoyè & pour lors résidant sur les lieux mêmes. » Jamais, dit-il, les Chrétiens n'ont » commis tant de cruautés contre les Chré» tiens. L'on coupoit la tête aux Barbes (c'é» toient les Pasteurs de ces Peuples) on les fai» soit bouillir; on les mangeoit. On fendoit » avec des cailloux le ventre des femmes jusqu'au » nombril. On coupoit à d'autres les mamelles: » on les faisoit cuir sur le feu & l'on les mangeoit. » On mettoit à d'autres le feu aux parties hon» teuses: on les leur brisoit, & l'on met» toit en place des charbons ardens. On arra» choit à d'autres les ongles avec des pinces. » On attachoit des hommes demi-morts à la » queue des chevaux, & l'on les traînoit en » cet état à travers les rochers. Le moindre » de leurs supplices étoit d'être précipités d'un » mont escarpé, d'où ils tomboient souvent sur » des arbres auxquels ils restoient attachés & » sur lesquels ils périssoient de faim, de froid » ou de blessures. L'on en hachoit en mille » pieces, & l'on semoit leurs membres & leurs » chairs meurtries dans les campagnes. On » empaloit les vierges par les parties naturel» les; on les portoit en cette posture en guise » d'étendarts. On traîna entr'autres un jeune » homme nommé Pélanchion par les rues de » Lucerne semé par-tout de cailloux pointus.

Si

„ Si la douleur lui faisoit lever la tête ou les „ mains, on les lui assommoit. Enfin on lui „ coupa les parties honteuses qu'on lui enfon„ ça dans la gorge & on l'étouffa ainsi; ensui„ te on lui coupa la tête & l'on jetta le tronc „ sur le rivage. Les Catholiques déchiroient „ de leurs mains les enfans qu'ils arrachoient „ au berceau; ils faisoient rôtir les petites fil„ les toutes vives, leur coupoient les mamel„ les & les mangeoient. Ils coupoient à d'au„ tres le nez, les oreilles & les autres parties „ du corps. Ils remplissoient la bouche de „ quelques-uns de poudre à canon & y mettoient „ le feu. Ils en écorchoient tout vifs; ils en „ tendoient la peau devant les fenêtres de Lu„ cerne: ils arrachoient la cervelle à d'autres „ qu'ils faisoient rôtir & bouillir pour en man„ ger. Les moindres supplices étoient de leur „ arracher le cœur, de les brûler vifs, de leur „ couper le visage, de les mettre en mille „ morceaux & de les noyer. Mais ils se mon„ trerent vrais catholiques & dignes romains, „ quand ils allumerent un four à Garcigliane „ dans lequel ils forcerent onze Vaudois à se jet„ ter les uns après les autres dans les flammes, „ jusqu'au dernier que ces meurtriers y jette„ rent eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes „ les vallées que des corps morts ou mourans.

„ Les

» Les neiges des Alpes étoient teintes de
» sang. L'on trouvoit ici une tête coupée, là
» un tronc, des jambes, des bras, des entrail-
» les déchirées & un cœur palpitant ».

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie? celui, disoit-on, de la rebellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du Pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce Religion Catholique, ses doux Ministres & ses doux Saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les Apôtres du Diable?

62. On ne porte point sur les Religions l'œil attentif de l'examen, sans concevoir le dernier mépris pour l'espece humaine en général & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on; il a fallu des milliers d'années pour désabuser des hommes aussi spirituels que moi des contes du Paganisme! quoi les Juifs & les Guebres conservent encore leurs erreurs! quoi! les Musulmans croient encore à Mahomet & seront peut-être des milliers d'années à reconnoître

montre la fausseté du Koran? Il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planete, comme l'a dit un Sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'Univers.

63. Pourquoi le Prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre? c'est qu'il est tolérant; c'est que la Loi lui lie les mains, & ne lui laisse nulle part à l'administration: c'est qu'il ne nuit & ne peut nuire à personne; c'est que l'entretien du Clergé Anglois est moins à charge à l'Etat que celui du Clergé Catholique, & qu'enfin en ce pays la Religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

64. Ce que je dis du zele, je le dis de l'humilité. Quelque sot qu'on suppose un Cardinal, il ne l'est jamais assez pour se croire vraiment humble, lorsqu'il se donne à Rome pour le Protecteur d'un Empire tel que la France. La vraie humilité refuseroit un titre aussi fastueux. Non que je veuille nier la stupidité de quelques Prélats. Mais leurs ambitieuses prétentions prouvent moins l'habilité du Clergé que la sottise des peuples. Pendant mon séjour au Japon, me disoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Sama*, c'est-

à-dire, *Monſeigneur la Grue*, ſans que je me rappellaſſe malgré moi le nom de quelqu'Evêque.

65. Jéſus n'exerça nulle domination ſur la terre. S'il eut voulu que le Sacerdoce y commandât, il eût d'abord légué ce commandement à ſes Apôtres. Or leurs ſucceſſeurs en ſont encore à nous montrer leur commiſſion & le titre d'un pareil leg.

66. Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les Juifs. En Hébreu le mot Suduc eſt ſynonime de juſte. Auſſi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Phariſiens. Ces derniers demandoient la mort & le ſang de Jéſus-Chriſt. Or l'incrédulité eſt & ſera toujours moins contraire à l'eſprit de l'Evangile que l'inhumanité & le Déïcide.

67. A la honte de la France, M. Rouſſeau n'a pas été moins perſécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les Sorbonniſtes ne pouvoient lui pardonner ſon dialogue du raiſonneur & de l'inſpiré. Ce dialogue, diſoient-ils, eſt trop fort. Qu'y répondre ? Mais les raiſonnemens de M. Rouſſeau étoient vrais ou ils étoient faux. Réfuter

futer par la force de bons raisonnemens, c'est injustice: en réfuter de faux par la violence, c'est folie. C'est avouer sa stupidité; c'est décrier sa propre cause. Les sophismes se réfutent d'eux-mêmes. La vérité est facile à défendre.

D'ailleurs quelles sont les objections de M. Rousseau ? celles que tout Bonze, Dervis, Mandarin fait au Moine qui veut le convertir. Ces objections sont-elles insolubles ? qu'est-ce que les Moines vont faire à la Chine ? Pourquoi demandent-ils aux Princes des biens, des aumônes, des gratifications pour subvenir aux frais d'une mission où ils ne convertissent personne ? mais les Moines en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce; ils n'emploient les trésors que leur prodiguent les Peuples, qu'à frustrer ces mêmes Peuples du profit d'un commerce légitime. En ce cas quelles justes reproches les Nations n'ont-elles à pas leur faire ? & quelles accusations peuvent-ils porter contre M. Rousseau ? Il a prêché, diront-ils, la Religion naturelle. Mais elle n'est point contraire à la révélée. M. Rousseau fut honnête dans ses critiques. Il n'est point auteur de ces infames libelles intitulés, *Gazette ecclésiastique*, cependant il fut banni & le Nouvelliste est toléré. Quels

furent donc tes juges, ô célebre Rousseau? Des fanatiques qui flétriroient s'ils le pouvoient la mémoire des Marc-Aurele, des Antonin, des Trajan, & feroient un crime au plus grand Prince de l'Europe de la supériorité de ses talens. Quel cas faire de tels jugemens? aucun. En appeller à la postérité, & mépriser tous ceux que la raison & l'équité n'auront pas prononcés. La postérité juge les juges, & les plus intolérans, s'ils n'ont point été les plus fripons, ont du moins toujours été les plus stupides.

En butte aux cabales des Prêtres, Mr. Rousseau est traité dans ce siecle comme Abélard le fut au douzieme par les Moines de St. Denis. Il avoit nié que leur fondateur fut ce Denis l'Aréopagite cité dans le nouveau testament. Dès ce moment on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France. Il est en conséquence flétri, persécuté, proscrit par les Saints de son siecle.

Qui s'oppose aux prétentions d'un Moine est un impie. Delà ces accusations de blasphême & d'athéisme devenues maintenant si puériles & si ridicules. J'espere pour l'honneur de l'esprit humain que les Grands, les Princes, les Ministres & les Magistrats rougiront un jour d'être les vils instrumens de la fureur & des ven-

vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables par le mérite de ceux auxquels ils seront infligés.

Les Athéniens pour assurer leur liberté bannissoient quelquefois un Citoyen trop illustre. La crainte d'un Maître leur faisoit proscrire un grand homme. Les Nations de l'Europe à l'abri de ce danger n'ont pas le même prétexte pour commettre les mêmes injustices.

68. Cassiodore pensoit comme St. Jean. La Religion, dit il, ne peut être commandée. La force fait des hypocrites & non des croyans. *Religio imperari non potest, quia nemo cogitur ut credat.* La foi, dit St. Bernard, doit être persuadée & non ordonnée; *fides suadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la Religion: elle est nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil est tam voluntarium quam religionem in quâ, si animus aversus est, jam sublata, jam nulla est.* Rien de moins religieux, dit Tertulien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'est point par la violence, c'est librement qu'on peut croire. *Non est Religionis Religionem cogere velle, cum sponte suscipi debeat, non vi.*

69. Les Païens, dira-t-on, croyoient à des

Prêtres imposteurs. Soit: cette croyance donnoit-elle droit de les persécuter? mille gens croient au charlatan, à la bonne femme de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine? Dans les maladies corporelles comme spirituelles, c'est à chacun à choisir son médecin.

70. Souvent, dit M. Lambert de Prusse dans son *novum organum*, l'on croit penser & croire plus qu'on ne pense & ne croit réellement. C'est la source de mille erreurs. Un homme s'abstient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus? c'est un homme qui croit croire & qui soupçonne en secret la fausseté de sa croyance; c'est le plaideur de mauvaise foi qui n'ose lire le factum de sa partie adverse.

71. Les pilotes du vaisseau de la superstition sont éclairés. Quant aux matelots la plupart sont imbécilles. Le Clergé gouvernant exige peu de lumieres du Clergé gouverné; & l'on n'a sur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le Prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle. Le matin, répond le Philosophe, il dit la messe; & le soir il ne sait ce qu'il dit.

72. Rien de plus absurdement subtil, disent les Anglois, que les argumens des Théologiens, pour prouver aux ignorans Catholiques la vérité du Papisme. Ces argumens démontreroient également la vérité du Koran, celle des mille & une nuits & du conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les sophismes & distinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

73. Descartes persécuté quitte la France, emportant comme Enée ses Pénates avec lui, c'est-à-dire, l'estime & les regrets des gens éclairés. Le Parlement alors Aristotélicien rend arrêt contre les Cartésiens. Leur doctrine y est condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'Esprit & d'Emile. Rien de différent dans ses divers arrêts que leur date. Or les Parlemens actuels se moquent du premier. Les Parlemens futurs riront pareillement des derniers.

74. Voyez l'apologie des grands hommes accusés de magie par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver, qu'Homere, Virgile, Zoroastre, Orphée, Démocrite, Salomon, le Pape Silvestre, Empédocle, Apollonius, Agrip-

pa, Albert le grand, Paracelfe, &c. n'ont-jamais été forciers.

75. Les Théologiens ont tant abufé du mot *matérialifte* dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot eft devenu fynonime d'efprit éclairé. On défigne maintenant par ce nom les Ecrivains célebres dont les Ouvrages font avidement lus.

76. De quelles imputations odieufes les Catholiques n'ont-ils pas chargé les Réformés? Que de rufes employées par les Moines pour irriter les Princes contre des Sujets fideles! Que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, font toujours prêts d'efcalader le Trône! Telle eft donc, ô Moines, votre juftice & votre charité! fur quoi fonder vos calomnies? Laquelle des Eglifes Romaine ou Proteftante s'eft le plus fouvent arrogée le droit de détrôner les Rois & de leur ravir le Sceptre avec la vie? Qui du Calvinifte ou du Catholique a le plus fouvent réduit ce droit en pratique? qu'on ouvre l'hiftoire; qu'on calcule le nombre & l'efpece d'attentats commis par l'une & l'autre fecte, la queftion fera bientôt décidée par le fait.

Les

Les Réformés, dira-t-on, ont fait la guerre aux Princes. Non: mais les Princes l'ont faite aux Réformés. M'attaque-t-on injustement? La défense est de droit naturel; & des persécutés nombreux useront toujours de ce droit. C'est en irritant le Souverain contre des Sujets fideles, que le Moine a mis les armes à la main des Réformés. Toutes les différentes Sectes du Christianisme sont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne, quels troubles y excitent-elles? La paix dans cet Empire s'est établie à la suite de la tolérance & s'y maintiendra sans doute tant que le Magistrat y saura contenir l'ambition ecclésiastique.

Qu'au reste, comme je l'ai déjà dit, le Gouvernement ne prenne point parti dans les querelles théologiques; les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux disputes sur les Anciens & les Modernes.

77. Qui n'a point ri de voir les Jésuites accuser tant de fois les Parlemens de révolte, de sédition, & les citer devant le Prince, comme l'Ecolier devant le Préfet. La France, disoit-on alors, est un pays d'esclaves où chacun s'accuse d'être séditieux.

78. Le Moine s'occupe sans cesse à chercher dans les Ecritures quelques passages dont l'interprétation soit favorable à l'intolérance. Mais ne sait-on pas que si les saintes Ecritures sont de Dieu, les interprétations sont des hommes.

79. Le guerrier franc & brave est communément humain. Sa franchise & son courage le mettent au dessus de toute crainte. Le Prêtre au contraire est cruel. Pourquoi? C'est qu'il est foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montagne, si la femme est la plus cruelle, c'est qu'en général elle est foible & sans courage. *La cruauté est toujours l'effet de la crainte, de la foiblesse & de la couardise.*

80. Rien de moins déterminé que la signification de ce mot, *impie* auquel on attache si souvent une idée vague & confuse de scélératesse. Entend-on par ce mot un athée? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obscures de la divinité? en ce sens, tout le monde est athée: car personne n'en comprend l'incompréhensible. Applique-t-on ce nom aux soi-disans matérialistes? mais si l'on n'a point encore d'idées nettes & complettes de la ma-

tiere,

tiere; on n'a point en ce sens d'idées nettes & complettes de l'impie matérialiste. Traitera-t-on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les Catholiques? Il faudra donc appeller de ce nom les Païens, les Hérétiques & les Infideles. Or en ce dernier sens, athée n'est plus synonime de scélérat. Il désigne un homme qui sur certains points de Métaphysique ou de Théologie, ne pense pas comme le Moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'esprit quelqu'idée de scélératesse, à qui l'appliquer? aux persécuteurs.

81. On n'imagine point à quel degré l'intolérance a dans ces derniers tems porté l'idiotisme en France. Durant la derniere guerre cent caillettes d'après leurs confesseurs, me disoit un François homme d'esprit, accusoient les Encyclopédistes du dérangement de nos finances; & Dieu sait si aucun des Encyclopédistes avoit été chargé de leur administration. D'autres reprochoient aux Philosophes le peu d'amour des Colonels pour la gloire, & ces mêmes Philosophes étoient alors exposés à une persécution que le seul amour de la gloire & du bien public peut supporter. D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux

progrès de l'esprit philosophique les défaites des François, & c'étoit alors le Roi très-Philosophe de Prusse, & le Peuple très-Philosophe des Anglois qui battoient par-tout leurs Armées. La Philosophie étoit le baudet de la fable: elle avoit fait tout le mal.

Cependant, disoit à ce sujet un grand Prince, tout peuple qui bannit de chez lui la Philosophie & le bon sens, ne peut se promettre ni grands succès dans la guerre, ni prompt rétablissement dans la paix.

En Portugal on rencontre peu de Philosophes; & peut-être la foiblesse de l'Etat s'y trouve-t-elle en proportion avec la sottise & la superstition des Peuples.

82. Sans la puissance des Princes Catholiques, les Papistes aussi stupides & peut-être plus intolérans que les Juifs, tomberoient dans le même mépris.

83. On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui sans carton l'histoire ecclésiastique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impression des fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du statuaire & de la statue de Jupiter?

A la foiblesse du sculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guere;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci;
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

84. Tout jusqu'à l'amour de soi est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.)

85. Nos divers caracteres sont le produit de nos passions factices. La preuve qu'ils ne sont pas l'effet d'une organisation ou d'un tempérament particulier, c'est qu'il en est d'attachés à certaines professions. Tel est, selon M. Hume, & celui des gens de guerre, à peu près le même en tout pays, & celui des Ministres des Dieux, dans tous les siecles, les Empires, & les Religions.

86. L'amour de la gloire éleve l'homme au-dessus de lui-même; elle étend les facultés de son ame & de son esprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organisation

particuliere, se tromperoit. Le desir de la gloire est une passion tellement factice & dépendante de la forme du Gouvernement, que le Législateur peut toujours à son gré l'éteindre ou l'allumer dans une Nation.

87. Il n'est point d'art ou de science qui n'ait sa langue particuliere & c'est l'étude de cette langue qui dans un âge avancé, nous rend incapable de l'étude d'une nouvelle science.

88. Dans chaque pays il est un certain nombre d'objet que l'éducation offre également à tous, & c'est cette impression uniforme de ces objets qui produit dans les Citoyens cette ressemblance d'idées & de sentimens à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere National.

Il est en outre un certain nombre d'objets divers que le hazard & l'éducation présentent à chacun des individus, & c'est l'impression différente de ces objets qui dans ces mêmes individus, produit cette diversité d'idées & de sentimens à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere particulier.

89. Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les

les Lettres ſans partager ſon tems entre le monde & la retraite ; que ſe ſoit dans les deſerts que ſe ramaſſent les diamans, & dans les villes qu'on les taille, les poliſſe & les monte ; il eſt évident que le hazard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

F I N.



J.G. Aspin
22.9.1987
[2 AH.]

